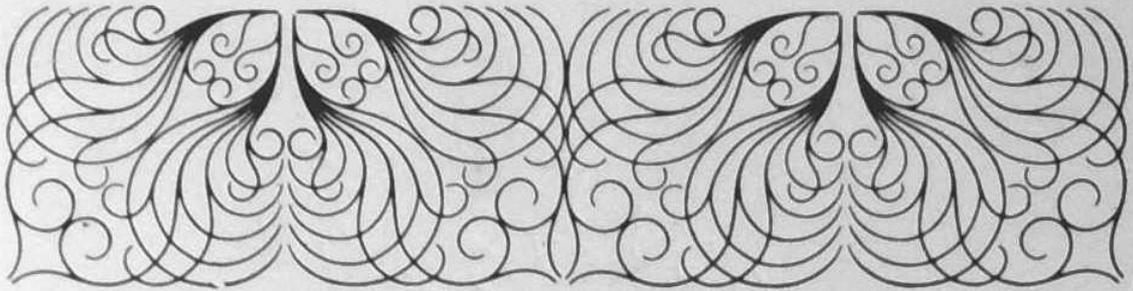
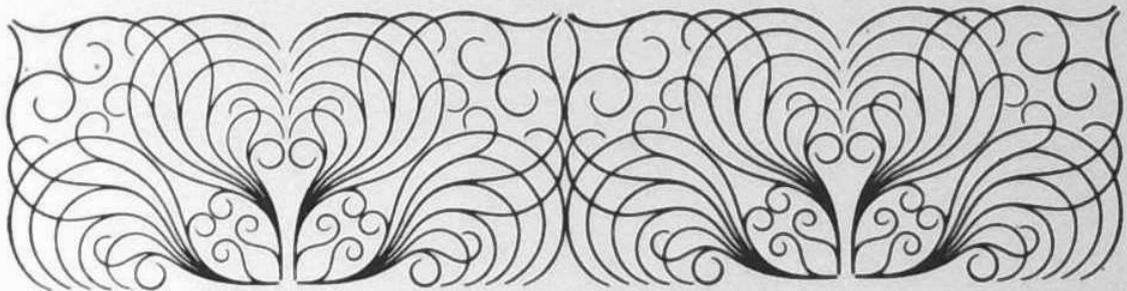




ÉLISABETH HINAULT



*La Croisée  
des chemins*



LA PENSÉE UNIVERSELLE



SP

Elisabeth Henault

Kaser.: Elisabeth Henault

30.04.1986

**la croisée des chemins**

92  
Kover: Elisabeth Hinault  
30.04.1788

la croisée des chemins

elisabeth hinault

---

CHAPITRE PREMIER

## la croisée des chemins

Dans ce département de troisième classe, Marie regardait défilé le paysage. L'hiver végétait ses pensées. Elle voulait se passer deux mois dans les Vosges pour se séigner. Elle avait eu de gros problèmes de santé, mais maintenant tout était bien. Elle avait dû travailler pour qu'on la laisse partir chez elle, car elle voulait être là, pour la livraison de Strasbourg.

Le temps lui avait semblé long, long, long de se rendre de son aïeul de l'hôtel où elle travaillait comme infirmière. On était en tout début de mois d'octobre, le soleil était encore chaud et elle sentait la chaleur à travers la vitre. Elle regardait les charmes de la nature qui avait fait un bon travail et de son côté elle regardait le paysage qui se déroulait devant elle.

---

la pensée universelle  
4, rue charlemagne - paris-4°

Elle était assise dans le compartiment de troisième classe, regardant défiler le paysage, laissant vagabonder ses pensées. Elle venait de passer deux mois dans les Vosges pour se soigner. Elle avait eu de gros problèmes de santé, mais maintenant tout allait bien. Elle avait dû insister pour qu'on la laissât rentrer chez elle, car elle voulait être là, pour la libération de Strasbourg.

#### CHAPITRE PREMIER

Dans ce compartiment de troisième classe, Marie regardait défiler le paysage, laissant vagabonder ses pensées. Elle venait de passer deux mois dans les Vosges pour se soigner. Elle avait eu de gros problèmes de santé, mais maintenant tout allait bien. Elle avait dû insister pour qu'on la laissât rentrer chez elle, car elle voulait être là, pour la libération de Strasbourg.

Le temps lui avait semblé bien long, loin de sa mère, de ses amies, de l'hôpital où elle travaillait comme infirmière. On était au tout début du mois d'octobre, le soleil était encore chaud et elle sentait sa caresse à travers la vitre. Elle admirait les charmes de la nature qui était encore bien verdoyante, à cette époque de l'année. Bientôt la neige recouvrirait de son blanc manteau ce décor. Mais elle anticipait ! La guerre touchait à sa fin, hélas personne ne pouvait dire comment elle finirait. Si l'Allemagne,

affaiblie, ne capitulait pas avant, quel serait le sort de l'Alsace ? Strasbourg n'avait pas trop souffert des bombardements, mais comment se déroulerait la fin des hostilités ?

Le débarquement des troupes alliées avait fait renaitre l'espoir. L'on ignorait où elles se trouvaient exactement, mais chacun espérait que l'issue de cette offensive était proche.

A la maison de repos, elle avait appris, en partant, que les forces alliées avançaient rapidement, maintenant, plus rien ne les arrêterait et elles seraient bientôt dans notre région. Cela l'avait mise dans un tel état d'excitation qu'elle en avait oublié de faire ses adieux autour d'elle. Elle ne tarderait pas à retourner dans son service pour y reprendre sa place, elle y retrouverait d'anciennes connaissances et l'on pourrait à nouveau parler librement.

Ces derniers jours, il lui avait fallu être extrêmement prudente, dans ses paroles comme dans ses actes, car elle s'était retrouvée auprès de quelques nazis. Enfin, bientôt l'on serait délivré du joug allemand que l'on subissait depuis si longtemps et l'on pourrait assister à cette victoire que l'on attendait jour après jour.

Cela faisait déjà presque un an qu'elle travaillait à l'hôpital civil. C'est sa mère qui le lui avait conseillé, afin d'échapper au travail obligatoire auquel étaient assujetties toutes les jeunes filles. Quant aux garçons, ils étaient recrutés et enrôlés au sein de l'armée allemande. La population alsacienne avait déjà payé un lourd tribut : des milliers de jeunes garçons étaient

morts sur le front de l'Est. Pour Marie, cela avait été une chance de pouvoir rester à Strasbourg; pour certaines de ses amies, le sort avait été moins clément.

A dix-sept ans, presque encore une adolescente, elle avait vite appris les rudiments du métier. Au début, c'était le bassin, l'urinal, le crachoir ! Elle en avait souvent la nausée, la pauvre Marie mais, malgré son teint pâle, elle avait tenu le coup et elle redressait résolument ses frêles épaules.

Le travail ne la rebutait pas et, après quelques cours, un peu de pratique et beaucoup de persévérance, elle faisait des piqûres, des pansements, tous les soins nécessaires en milieu hospitalier. Elle se sortait très bien de toutes les situations, prenant même des initiatives quand cela s'avérait utile. Les malades l'adoraient et l'appelaient souvent à leur chevet. Ses chefs l'estimaient beaucoup et lui faisaient confiance. Les jeunes internes avaient vite remarqué son charmant minois et c'était la ronde autour d'elle. C'est vrai qu'elle était jolie, quoique un peu maigrichonne, mais dès qu'elle posait ses yeux d'un bleu pastel sur quelqu'un, il se produisait une sorte de magnétisme auquel personne ne résistait.

Cela ne lui déplaisait pas ! Elle était consciente du pouvoir qu'elle exerçait sur les hommes et elle en usait parfois, tout en restant extrêmement prudente. Elle savait qu'il y avait des limites qu'il ne fallait pas franchir sans s'exposer à de sérieux ennuis.

Elle avait vu ses parents se déchirer, puis divorcer et cela l'avait perturbée assez longtemps. Ses rap-

ports avec le sexe opposé étaient donc très réservés, elle était flattée d'être courtisée, mais cela s'arrêtait là.

Ces derniers mois avaient été très éprouvants, avec des bombardements aériens de jour et de nuit, sans cesse, sans une nuit complète de sommeil.

La sirène retentissait vers 23 heures. Il fallait se lever, s'habiller très vite, descendre les malades au sous-sol. Après la fin de l'alerte, il fallait les remonter et l'on partait se recoucher. Mais, vers 2 heures du matin, cette sirène hurlait à nouveau et tout était à recommencer. C'était ainsi presque toutes les nuits.

On avait finalement installé les grands malades au sous-sol, aménagé en salles communes. Ils ne voyaient hélas plus le jour, encore moins le soleil.

Le personnel était épuisé par ces alertes répétées, mais la confiance que chacun portait en lui-même décuplait leurs forces et chaque journée était une étape vers la liberté.

La santé de Marie n'avait pas résisté à cette grande fatigue, elle toussait beaucoup et elle avait une toute petite mine.

— Il ne faut pas rester ainsi Marie, il faut aller voir un spécialiste, lui avait dit son chef.

Il l'avait adressée à l'un de ses confrères à la clinique médicale, mais ce fut un médecin allemand qui la reçut et qui s'occupa d'elle.

Dès leur première rencontre, Marie le prit en horreur et elle savait déjà qu'il ferait tout pour lui être désagréable.

Grand, sec, avec des bottes reluisantes et son insigne de membre du Parti, il lui inspirait une aversion instinctive qu'elle avait du mal à contenir.

Elle avait été hospitalisée quelques jours dans son service, le temps de faire des radiographies et des examens de laboratoire. Maintenant, elle attendait, inquiète sur son sort. Après sa visite quotidienne, il la pria de venir le rejoindre dans son bureau.

Elle était là, debout, face à lui, le visage angoissé. Il avait très bien ressenti cette répulsion à son égard, mais c'était lui qui était en position de force et il la toisait de son mètre quatre-vingt-dix.

Il prit négligemment les radios qui se trouvaient sur la table et les regarda attentivement. Après un court instant, il dit :

— Mademoiselle, vous avez une tuberculose, il vous faut suivre un traitement sérieux.

Elle eut l'impression de recevoir une gifle en pleine figure. D'une voix sans timbre, elle dit :

— Mais il n'y avait pas de bacilles dans l'examen du labo !

— Vous devriez savoir que l'on ne trouve pas toujours des bacilles, les radios suffisent pour faire mon diagnostic et il n'y a pas d'erreur possible !

Ses yeux perçants épiaient la mine blême de Marie. Comment allait-elle réagir ? Des pleurs sûrement !

Elle se redressa, elle ne lui donnerait pas le spectacle qu'il attendait, mais elle eut bien du mal à articuler :

— Très bien, Monsieur, que dois-je faire ?

— Je vous le ferai savoir en temps voulu. Je pense

vous envoyer dans un sanatorium en Forêt-Noire et pour plusieurs mois, vous y recevrez les soins dont vous avez besoin.

Il se dirigea vers la porte, l'entretien était clos. Sa décision était prise et elle comprit que ce n'était même pas la peine de lui demander autre chose. D'ailleurs, elle ne voulait pas s'abaisser devant lui, il aurait été trop heureux de la voir éclater en sanglots. Il fallait les étouffer, les refouler, même s'ils lui nouaient la gorge.

Elle sortit précipitamment et retourna dans sa chambre pour pleurer à son aise. Elle pleura jusqu'à ce qu'elle n'eût plus une seule larme. Elle ne partirait pas en Forêt-Noire, elle préférerait encore mourir !

Ses yeux étaient encore tout gonflés par le chagrin quand son amie Louise vint la voir.

— Il ne faut pas t'inquiéter, Marie, tout peut encore s'arranger. Je vais en parler à notre chef, il trouvera bien une solution pour que l'on te soigne ici.

Le docteur Klein était intervenu, il avait demandé l'avis d'un autre spécialiste qui, lui, avait été plus modéré dans son diagnostic. Ils décidèrent tous deux que Marie irait se soigner dans une maison spécialisée dans les Vosges où le climat était tout aussi indiqué que celui de la Forêt-Noire. La jeunesse et la volonté de vaincre de Marie avaient eu raison de cette maladie et au bout de quelques semaines, elle était pratiquement guérie, prête à affronter de nouveau la triste réalité de la vie hospitalière.

Le train s'arrêta brusquement, il était arrivé à destination. Impatiente, elle prit sa valise et, d'un pas leste, sauta sur le quai de la gare.

De loin, elle aperçut sa mère qui l'attendait. Elle pressa le pas pour la rejoindre. Elle était si heureuse de la retrouver qu'elle se pendit à son cou, comme une petite fille.

— Laisse-moi un peu te regarder, tu as de nouveau bonne mine ! J'espère que tu as repris des forces !

— Oui maman, je vais très bien, mais dis-moi vite, quelles sont les nouvelles ?

— Quelles nouvelles ?

— Tu le sais bien, il paraît que nous serons libérés bientôt.

Sa mère regarda autour d'elle comme si elle avait craint un danger.

— Tais-toi, je t'en prie, ne parle pas si fort, ce n'est pas le moment de nous attirer des ennuis.

— Alors, tu ne sais rien ?

— Que veux-tu que je sache, rien de plus que les autres. Tu ne vas pas me harceler avec ces choses-là, nous verrons bien, un peu de patience ! Mais parle-moi de toi.

— Je suis rétablie, c'est l'essentiel. Demain matin, j'irai à l'hôpital, je veux reprendre mon travail le plus vite possible.

— Je pensais que tu resterais quelques jours à la maison !

— Non, il faut que je reprenne ma place, c'est très important pour moi, tu ne peux pas comprendre !

— Tu ferais mieux de te reposer encore un peu, rien ne presse !

Marie secoua la tête. Elle ne pouvait pas lui dire qu'elle avait perdu l'âge d'être dans ses jupes, aucune mère ne voulait l'admettre !

— En tout cas il faut que j'aille me présenter demain !

Elles sortirent de la gare et se perdirent dans la foule.

## CHAPITRE II

Le lendemain, Marie reprit ce chemin qui lui était si familier. Elle s'attarda le long de l'Ill, un pâle rayon de soleil se mirait dans l'eau verte et paisible.

Bien qu'elle n'y soit pas née, elle aimait bien cette ville car elle y trouvait beaucoup d'attraits. Elle aimait flâner dans ce quartier de la Petite France, c'était si pittoresque et l'on se plaisait à imaginer la vie de ces tanneurs et de ces meuniers qui y résidaient autrefois.

Elle habitait avec sa mère tout près de la cathédrale, ce merveilleux édifice érigé du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. L'on prétendait qu'elle n'avait jamais été terminée, mais même inachevée, elle était parmi les plus belles de France. Avec ses trois portails ornés de statues, son célèbre Pilier des Anges et sa nef d'un gothique le plus pur qu'éclairaient de prestigieux vitraux, elle ne manquait pas d'admirateurs.

Après l'armistice de juin 40, quand l'annexion de l'Alsace fut décidée, des mesures sévères avaient été prises, en commençant par la germanisation des noms

de famille français. Marie et sa mère en avaient subi les conséquences, des noms allemands devaient remplacer les anciens noms français.

Les rues aussi avaient été débaptisées. Les Allemands avaient enlevé le tombeau et la statue du général Kléber dont les Strasbourgeois étaient si fiers. La place Kléber était devenue la Karl Roos Platz, un autonomiste alsacien, condamné pour trahison par un tribunal militaire français et exécuté pendant l'hiver 39-40 ; mais pour les Alsaciens, cette place resterait toujours le « Kleberplatz » !

La place Broglie, où se dresse ce bel immeuble où fut chantée pour la première fois *la Marseillaise*, devint la place Adolf-Hitler. Personne ne s'était résigné à ces changements, pas plus que de renoncer au dialecte alsacien. Si les Allemands avaient réussi à proscrire l'emploi du français, il leur était bien plus difficile d'amener les Alsaciens à parler un allemand pur, aussi finirent-ils par tolérer ce dialecte dérivé de l'allemand.

Marie emprunta le pont du Corbeau, du haut duquel, au XIII<sup>e</sup> siècle, l'on plongeait dans l'Ill les criminels enfermés dans une cage. Elle vit arriver deux SS en uniforme noir, deux grands oiseaux de proie ! Elle s'arrêta au milieu de pont et regarda dans l'eau pour ne pas les voir. Ils lui inspièrent de la crainte et du mépris. Comme il ferait bon vivre dans cette belle cité s'il n'y avait ces représentants du régime nazi qui semaient la terreur partout où ils passaient. Leur règne se terminait car le Troisième Reich était

en train de s'écrouler, mais non sans mal, en laissant derrière lui de terribles séquelles.

Elle reprit son chemin en pensant à tous ceux qu'elle allait retrouver, quelle joie de les revoir.

En franchissant le seuil de l'hôpital, elle se sentit de nouveau chez elle ; elle aurait pu marcher les yeux fermés, tellement cette odeur lui était familière, elle en était encore imprégnée. Ce mélange d'alcool et d'éther la grisait et elle se sentait bien.

Elle se rendit d'abord chez la sœur supérieure qui se réjouit de la trouver en si bonne forme.

Marie demanda des nouvelles du personnel, elle avait hâte de retrouver son service, peut-être encore d'anciens malades.

— Pourrais-je reprendre mon travail aujourd'hui ?

La Supérieure semblait gênée :

— Ma petite fille, il y a eu beaucoup de changements depuis que vous êtes partie, nous avons un nouveau médecin-chef allemand, c'est lui qui s'occupe de tout maintenant, il faut aller le voir.

Elle pressentit tout de suite que les choses ne se dérouleraient pas exactement comme elle l'avait espéré, elle avait même la nette impression que tout irait mal, cette rencontre sur le pont avait été un mauvais présage.

Elle avait dû attendre une bonne heure avant d'être reçue par le médecin-chef. Après quelques phrases banales, il décida de l'envoyer dans une annexe militaire qui se trouvait en banlieue, près du Rhin. C'était

une ancienne clinique privée, transformée en hôpital militaire. Les blessés y étaient acheminés pour y être opérés, puis évacués vers l'Allemagne. Il lui expliqua tout cela en disant :

— Il y a actuellement beaucoup de travail et l'on manque de personnel, vous y serez bien plus utile qu'ici.

— Mais, Monsieur, je pensais pouvoir réintégrer mon ancien service !

— Pour l'instant, votre place est là-bas !

Ces quelques mots la brisèrent, elle n'eut aucun sursaut d'indignation, que pouvait-elle faire, sinon obéir !

La mort dans l'âme, elle avait été trouver son ancien patron, espérant qu'il l'aiderait une fois de plus.

— Je ne peux plus rien pour vous, ma petite Marie, moi-même, je dois me faire tout petit, je ne suis plus qu'un pion sur l'échiquier. Patience, la guerre touche à sa fin, il n'y en a plus pour longtemps, allons, courage !

Marie s'efforça de sourire. Courage, patience, c'était toujours les mêmes mots qui revenaient.

Il lui fallait du courage pour quitter cet hôpital où elle avait fait ses premières armes et c'est avec une certaine appréhension qu'elle pensait à sa nouvelle affectation. Elle ne connaîtrait personne et puis elle allait se trouver confrontée à des difficultés de toutes sortes. Bien qu'elle parlât couramment l'allemand, il lui faudrait être très prudente dans ses propos. Elle se tiendrait sur ses gardes en évitant de laisser paraître

ses sentiments. Elle ne souhaitait qu'une chose, que cette guerre se termine rapidement et que ces Allemands soient définitivement anéantis. Quel soulagement quand ce cauchemar serait terminé !

Elle ne voulait pas partir sans jeter un dernier regard sur la salle commune où elle avait travaillé. Elle grimpa les deux étages et s'arrêta devant la porte. Elle se souvenait de tous ces malades dont elle avait eu la charge et elle se concentra un court instant afin de se rappeler leur visage. Elle avait assisté à tant de souffrance, vu tant de misère et de déchéance qu'elle ne pensait pas qu'il puisse exister pire.

Souvent elle avait dû assister à la fin d'une vie, car la mort n'épargne personne, mais elle en gardait, à chaque fois, une impression désagréable. Elle pensait encore à ces jeunes internes avec leurs plaisanteries grossières, déplacées. Certains ne ressentaient rien devant elle, elle était naturelle, indispensable à l'équilibre humain, c'était l'aboutissement d'une longue existence ou l'issue fatale d'une maladie.

Elle repensait aussi à ces nuits de garde où elle n'aimait pas être seule car elle la savait là, guettant sa proie, attendant son heure. Elle avait souvent eu la sensation d'un grand froid qui l'envahissait brusquement. Elle hésitait alors à aller voir ce moribond que l'interne lui avait signalé, car elle savait que l'horloge s'était arrêtée et qu'il avait cessé de vivre. C'était des instants qu'elle ne pourrait oublier, ils resteraient présents dans sa mémoire.

Marie ne se doutait pas de ce qui l'attendait, car

cette mort qui l'impressionnait tellement, elle allait être présente de manière continue, elle lui deviendrait tellement familière qu'elle ne la sentirait même plus passer.

parties résiduelles, mais mal situés en cas de conflit car l'Allemagne était de l'autre côté du Rhin. Elle examinait le bâtiment dans lequel elle était descendue, une vaste habitation comportant deux étages et un grand jardin. Le portail était grand ouvert, mais elle hésitait à franchir le seuil, pourtant il fallait se décider pour le soir de son arrivée. Elle se demandait si elle n'était pas venue dans le mauvais endroit. Pendant sa tournée elle s'était aperçue que les Allemands ne s'étaient pas encore installés dans la ville. Les rues étaient désertes, les magasins fermés, les boutiques closes. Elle se demandait comment elle allait se comporter dans ce cadre adverse, inamical.

CHAPITRE III

Il faisait un temps gris et maussade le jour où Marie se rendit à son nouveau lieu de travail. Assise dans le fond du tramway, sa petite valise sur les genoux, elle regardait tristement devant elle en songeant que la vie était bien mal faite. De quel droit l'envoyait-on dans cette clinique, et pourquoi ? Elle n'était ni allemande ni militaire ! Soigner des blessés allemands ! C'était inconcevable ! Elle avait pourtant dû s'incliner devant cette décision, les Allemands régnaient toujours à Strasbourg et ils étaient encore capables des pires méfaits. Elle se demandait comment elle allait se comporter dans ce cadre adverse, inamical.

Le contrôleur annonça la station indiquée et Marie descendit, le cœur plein d'amertume. Elle devait se présenter à seize heures ; selon son habitude, elle était en avance. Elle regarda machinalement autour d'elle, elle n'était jamais venue par ici et ne connaissait pas cette clinique. Il y avait quelques belles demeures aux alentours, mais elles semblaient désertes. C'était un

quartier résidentiel, mais mal situé en cas de conflit car l'Allemagne était de l'autre côté du Rhin. Elle examina le bâtiment dans lequel elle allait pénétrer, une vaste habitation comportant deux étages et entourée d'un mur blanc. Le portail était grand ouvert, mais Marie hésitait à franchir le seuil, pourtant il fallait se décider !

Dominant sa timidité, elle s'engagea dans l'entrée. Devant le perron, elle vit deux ambulances d'où l'on déchargeait des civières. Des blouses blanches s'affairaient autour de ces blessés qui, visiblement, venaient d'arriver. Elle entendait des ordres nets, précis et aussi des gémissements.

Marie était là, son bagage à la main, l'air inquiet, ne sachant où aller ni à qui s'adresser. Si seulement elle pouvait parler à quelqu'un, mais personne ne semblait se soucier d'elle. Elle entendit soudain un appel et se retourna, mais ce n'était pas pour elle. Tout en avançant, elle fut bousculée et se heurta à un militaire. Il la saisit brusquement par le bras pour qu'elle s'écarte devant un brancard.

— Allons, allons, ma petite, il ne faut pas rester là, vous nous gênez, que voulez-vous ?

— Je voudrais voir le médecin-chef, je suis infirmière.

— Le médecin-chef ! Il est bien trop occupé, mais d'une infirmière, nous en avons bien besoin. Entrez dans le hall, vous trouverez bien quelqu'un qui s'occupera de vous, mais de grâce, n'encombrez pas le passage !

— Merci... Elle voulait encore ajouter autre chose,

mais il avait déjà disparu. Était-ce un infirmier, un brancardier, elle ne l'avait même pas bien regardé, elle ne savait qu'une chose, c'est qu'il était grand et qu'il portait des lunettes.

Une terrible angoisse l'envahit, elle avait peur, elle savait qu'elle ne pourrait jamais s'adapter à ce milieu hostile. Elle eut envie de fuir, elle n'aurait jamais dû venir jusqu'ici, il fallait qu'elle reparte, immédiatement. Elle se cacherait quelque part, n'importe où, jusqu'à la fin de cette maudite guerre.

Une infirmière vint à elle et l'entraîna :

— Venez, suivez-moi, aujourd'hui, c'est la cohue !

Elle lui emboîta le pas et elles durent se frayer un chemin pour arriver à l'intérieur de la clinique. Il y régnait une effervescence peu commune, on aurait dit une énorme fourmilière humaine. Marie se demanda si cela se passait toujours ainsi ; elle allait, hélas, en faire la triste expérience.

L'infirmière-chef, un tout petit bout de femme, émergea au milieu de cette masse remuante. Elle donnait des ordres en agitant les deux bras. Elle s'approcha enfin de Marie et lui dit :

— Vous êtes l'infirmière qui vient de l'hôpital civil ? J'ai été prévenue de votre arrivée, mais je n'ai pas le temps de m'occuper de vous pour l'instant.

Elle s'adressa à une personne qui se trouvait auprès d'elle en disant :

— Hélène va vous montrer votre chambre, installez-vous, je vous verrai après.

Marie suivit donc la jeune fille en prenant soin d'évi-

ter les civières qui s'entassaient dans le couloir. Elles montèrent deux étages et arrivèrent sous les combles. Hélène était une fille souriante, ouverte, qui la mit tout de suite à l'aise. Elle dit :

— Je partage cette chambre avec Gretel. Nous avons beaucoup à faire en ce moment, cette nuit nous avons dû assurer les soins de trois convois et nous avons travaillé jusqu'à six heures du matin. J'espère que la nuit prochaine sera plus calme et que nous pourrions dormir.

Elle lui désigna un lit vide et dit encore :

— Quand vous serez prête, venez me rejoindre au rez-de-chaussée, vous pourrez m'aider à faire quelques pansements. A tout à l'heure !

Marie était tout excitée. S'il y avait tant de travail, c'est que le front se rapprochait, les Allemands seraient bien obligés de se replier de l'autre côté du Rhin, peut-être ne resterait-elle pas trop longtemps parmi eux.

Sur le lit qui lui était attribué, il y avait une paire de draps bien pliés. C'est dans ce lit qu'elle allait dormir, elle ne pouvait plus faire marche arrière, elle devait s'accommoder de son triste sort.

Elle rangea ses affaires dans l'armoire, enfila une blouse blanche et se regarda dans la glace. Elle avait les pommettes roses, elle qui était toujours si pâle, cela lui allait plutôt bien. Elle imagina l'impression qu'elle allait produire à tous ces hommes, ils allaient la remarquer, la regarder longuement, elle avait horreur d'être admirée comme un objet. Il lui faudrait

immédiatement garder ses distances et leur imposer le respect qui lui était dû.

En dépliant les draps, elle décida de bannir tout sourire, elle garderait désormais un visage impassible quoi qu'il arrive ; elle ferait ce qu'on lui demanderait, sans plus.

Le lit terminé, elle se demanda ce qu'elle pourrait encore faire, elle n'avait aucune envie de descendre rejoindre les autres. Elle ouvrit la fenêtre et se pencha pour mieux voir ce qui se passait en bas. Elle vit que l'on s'empressait toujours autour des ambulances. Elle observait cela d'un air froid, indifférent, comme si cela ne la concernait pas, comme un film qui se déroulait là, sous ses yeux. Après tout, ce n'était que des Allemands, des ennemis, c'est eux qui avaient déclenché cette guerre, elle n'allait quand même pas s'apitoyer sur leurs peines.

Qui aurait pu prévoir ce qu'allait être sa vie parmi ces grands blessés. Elle ne savait pas qu'elle allait devoir, non seulement soigner leurs plaies, mais leur consacrer son temps et sa patience, les réconforter dans leur désespoir et que certains d'entre eux allaient même lui inspirer de la pitié.



ouvrit la fenêtre. L'air frais pénétra dans la chambre. Marie écarquilla les yeux ; elle ne réalisa pas tout de suite où elle se trouvait et puis tout se déroula rapidement, la toilette, le lit vite fait, la blouse, le bonnet, le tablier, un coup d'œil au miroir et les escaliers qui craquaient sous les pas.

Elle devait se rendre au rez-de-chaussée, c'est là qu'elle était affectée, c'est là aussi qu'il y avait les grands blessés.

Hélène et Gretel travaillaient en salle d'opération ; l'une était instrumentiste, l'autre anesthésiste. Marie avait appris tout cela la veille, avant que les deux filles ne s'endorment, vaincues par la fatigue.

Dans les chambres, les infirmiers militaires s'activaient déjà avec les bassins et les urinaux, ils faisaient aussi la toilette et les lits.

Marie avait la responsabilité d'une vingtaine de chambres, comment allait-elle s'y retrouver ?

L'infirmière-chef apparut, elle était à son poste avant les autres. Sans tarder, elle lui passa les consignes : faire déjeuner ceux qui étaient immobilisés, renouveler tous les pansements humides, refaire les pansements souillés, donner les médicaments prescrits, faire de la morphine à ceux qui ne supportaient pas la douleur. Marie était complètement perdue, elle ne savait pas par où commencer ! Elle n'avait qu'à suivre les deux infirmiers qui distribuaient le petit déjeuner, après elle verrait bien, tout s'enchaînerait comme les rouages d'une mécanique bien huilée.

Elle respira profondément et rajusta son bonnet.

— Allez donc donner à boire au 5, il ne faut pas qu'il se déshydrate, il doit boire très souvent, lui dit un des infirmiers.

Marie chercha le numéro 5 et poussa la porte. Ce qu'elle vit la figea sur place. Un grand corps, tout enveloppé de bandelettes, de la tête aux pieds, était étendu là. C'était une momie vivante qui gémissait faiblement.

Après un court instant d'hésitation, elle s'approcha du lit. Elle avait certes déjà vu des choses horribles, mais son cœur se serra à la vue de ce trou, juste au-dessus du menton. C'est par cet orifice qu'il fallait l'alimenter.

Un grand brûlé ! Il n'avait aucune chance de s'en tirer, elle le savait. Quel âge pouvait-il avoir ? Elle regarda la fiche qui était accrochée au pied du lit. Vingt-deux ans ! Qu'il était jeune pour mourir ! Elle lut aussi que ses brûlures avaient été provoquées par un lance-flammes. Il devait souffrir terriblement.

Sur la table de nuit elle prit la tasse à bec que l'on utilisait pour ceux qui ne pouvaient pas bouger. Elle lui parla doucement :

— Je suis là, je vais vous donner à boire, il faut avaler lentement, cela vous fera du bien.

Il avait essayé de remuer un peu la tête, étonné peut-être par le timbre de cette voix qu'il ne connaissait pas.

Elle introduisit le bec dans ce trou et fit couler le liquide très lentement. Il avait beaucoup de mal à déglutir et elle dut s'arrêter très souvent.

— Oui, c'est bien, encore un peu.

La porte s'ouvrit brusquement et un infirmier lui dit :

— Eh ! la nouvelle, il y a encore le petit du 12, il attend pour déjeuner et aussi le 14 qui ne peut pas bouger, je ne peux pas m'occuper de tout le monde, l'autre infirmier est déjà au bloc !

Marie se pencha vers le lit et dit :

— Je reviendrai vous donner à boire quand j'aurai fini.

Elle sortit et referma la porte. Qu'avait dit cet infirmier, comment s'appelait-il déjà ? Hans ! Oui, c'est ainsi que les autres l'appelaient. Le petit du 12 ! Elle chercha la chambre 12 et y entra. C'était une chambre à trois lits. Marie demanda :

— Qui n'a pas encore eu son café ?

— C'est moi, répondit une voix juvénile, et j'ai très faim !

Elle s'approcha du lit en souriant, mais elle fut déconcertée en découvrant ce corps privé de bras. Il avait été amputé des deux membres supérieurs au-dessous de l'épaule. Il avait un visage très jeune et paraissait très gai.

— Je ne vous ai jamais vue ! Etes-vous nouvelle ?

— Oui, répondit-elle.

— Alors c'est vous qui allez me faire manger ? Je ne veux plus que vous pour me gaver !

Elle le regarda attentivement. A quelle source puisait-il cette énergie ? Était-ce de l'inconscience ou bien tout simplement un masque qui lui permettait d'oublier son grave handicap.

Elle s'assit sur son lit, lui mit une serviette autour du cou et lui donna à manger et à boire.

— Comment vous appelez-vous ? dit-il entre deux bouchées.

— Marie.

— Un joli prénom ! Moi, c'est Herbert et j'ai dix-huit ans. Comme cadeau d'anniversaire, on m'a enlevé mes deux bras, c'est pas drôle ça ! Enfin, j'ai la chance d'être soigné comme un bébé !

Elle ne souriait plus, elle se sentait soudain lasse, pourtant elle n'avait pas encore tout vu, elle n'était qu'au bord de l'abîme.

Il avait terminé son repas, elle lui essuya la bouche comme l'on fait à un petit enfant.

— Vous reviendrez me voir ?

— Oui.

— Souvent ?

— Si j'en ai le temps.

— Promis ?

— Oui, c'est promis.

Elle sortit de la pièce sous les rires des trois garçons. Il fallait maintenant qu'elle se rende au 14. Qu'allait-elle trouver derrière cette porte qu'elle ouvrit doucement ? Un garçon brun était allongé là, tout seul. Il la regarda tristement.

— Bonjour, lança-t-elle, c'est à votre tour, j'espère que le café est encore chaud !

Il détourna la tête en disant :

— Je ne veux rien, je n'ai pas faim, quand on ne peut pas bouger, on n'a pas besoin de manger !

— Mais si, il le faut, c'est nécessaire.

Elle mit sa main sur la sienne afin de le mettre en confiance, mais en vain ; il retira sa main, repoussant toute assistance. Elle lui dit encore :

— Pouvez-vous lever un peu la tête ?

— Non, absolument pas.

— Allons, faites un petit effort, je suis là pour vous aider.

— Je veux que l'on me laisse tranquille ! cria-t-il, allez-vous-en, je n'ai que faire de votre pitié !

Décontenancée, elle fit un pas vers la porte, puis se retourna. Que pouvait-elle faire pour l'aider dans sa détresse ? Son visage s'était durci, elle comprit qu'il ne voulait pas qu'elle s'occupe de lui. Elle arrangea son tablier, puis elle dit :

— Je ne veux pas vous tourmenter plus longtemps, je vous laisse, quand vous aurez besoin de moi, sonnez, je reviendrai.

Elle sortit de cette chambre un peu contrariée par l'échec qu'elle venait de subir. Elle rejoignit Hans et lui dit qu'elle n'avait pas réussi avec le 14, il lui avait opposé un refus catégorique.

— Cela ne m'étonne pas, c'est un entêté ! Il n'y a que l'infirmière-chef qui arrive à quelque chose. Mais il faut le comprendre, il a été gravement blessé à la colonne vertébrale, un gros éclat, il est certain qu'il restera paralysé. La semaine dernière, sa fiancée lui a écrit une lettre de rupture, alors le moral en a pris un sacré coup. Que voulez-vous, rien n'a plus aucun intérêt pour lui, c'est bien malheureux !

Il s'arrêta soudain en voyant une petite lumière rouge allumée dans le couloir.

— Allons bon, voilà les officiers qui sonnent, ceux-là, il ne faut pas les faire attendre. Vous feriez bien de commencer les pansements, j'ai déjà préparé le sérum.

Elle se dirigea vers la salle de soins. Elle y trouva Gretel qui lui dit :

— Voulez-vous que je vous aide, j'ai une petite demi-heure devant moi, après nous opérons.

— Merci, vous êtes gentille, mais je m'en sortirai bien toute seule.

— Vous savez, c'est le service où il y a le plus de travail, il est normal que chacun de nous y participe, quand vous aurez besoin de renfort, n'hésitez pas à faire appel à nous. Bonne journée !

Marie vérifia s'il ne manquait rien sur le chariot : instruments, compresses, bandes, flacons d'alcool, d'éther, de teinture d'iode, oui, il y avait tout ce qu'il fallait. Hans avait fait bouillir de l'eau salée dans une grande casserole, cela remplaçait le sérum physiologique. Toutes les plaies étant très souillées, il fallait renouveler les pansements humides toutes les trois heures pour neutraliser cette source de purulence.

Alors qu'elle poussait son chariot devant elle, quelqu'un lui mit familièrement le bras autour de l'épaule.

— Alors, tout va bien, Mademoiselle la nouvelle infirmière !

Elle sursauta et posa son regard sur l'inconnu qui se tenait à côté d'elle. C'était le militaire qui lui avait adressé la parole quand elle était arrivée. Elle rougit un peu, étonnée de voir qu'il l'avait reconnue.

Il était beau malgré ses lunettes, elle avait toujours trouvé un certain charme aux regards de myope ;

lui, avait quelque chose de plus, des yeux rieurs, d'un gris-bleu comme un ciel d'automne.

— Je me présente, dit-il, je m'appelle Gunther, je suis pharmacien, mais je m'occupe un peu de tout, il y a tellement à faire et pas assez de toubibs, ni d'infirmières. Comment vous appelez-vous ?

— Marie.

— Bon, eh bien Marie, nous aurons l'occasion de nous revoir souvent. Si vous avez un ennui, appelez-moi, je me ferai une joie de vous rendre service.

Elle commença sa ronde, allant d'un lit à l'autre, considérant chaque blessure avec la plus grande attention. Ce qu'elle vit n'était pas très beau à voir, de vilaines plaies infectées, très profondes, avec de gros drains d'où le pus s'écoulait. Elle n'avait jamais vu de telles plaies et elle s'efforçait de faire le plus doucement possible afin d'éviter toute souffrance inutile. Elle était surprise par l'extrême jeunesse de ces garçons, à peine plus âgés qu'elle. Les plus valides rendaient pas mal de petits services, chacun essayant de se rendre utile.

La matinée avait passé très vite et c'était déjà l'heure de distribuer le repas et de nourrir ceux qui ne pouvaient le faire.

Elle retourna voir le grand brûlé et lui donna à boire. Il se dégageait une odeur nauséabonde de ce grand corps recouvert de bandages. Elle se demanda si on lui enlèverait un jour toutes ces bandes, non, certainement pas, car elles maintenaient ces chairs nécrosées. Il serait enterré ainsi, tel un pharaon !

L'après-midi, il fallut préparer de nouveaux pansements. Marie ne manqua pas de volontaires, tous ceux qui pouvaient circuler venaient l'aider. Ils se retrouvaient, ensemble, au fond du couloir, dans une sorte de salle d'attente aux grandes baies vitrées. Chacun s'installait à une table avec son ouvrage. Certains étaient experts en compresses de gaze ou en tampons d'ouate. L'on discutait surtout beaucoup en riant aux éclats, c'était la récréation ! Cela faisait plaisir de les voir s'amuser. Après ce qu'ils venaient d'endurer, après avoir frôlé la mort de si près, ils avaient bien le droit de se distraire un peu. Marie en oubliait presque qu'ils étaient des ennemis ! Mais étaient-ils vraiment des ennemis, leur avait-on demandé leur avis avant de les jeter dans cette guerre d'où ils en ressortaient meurtris, avec un bras ou une jambe en moins.

Le soir, Gunther était venu l'aider pour terminer les soins. Il avait fait quelques piqûres de morphine pour la nuit, puis ils avaient bavardé un peu.

— Pas trop fatiguée de votre première journée, Marie ?

— Non, j'ai l'habitude, à l'hôpital, les journées étaient très longues aussi.

— Pourquoi êtes-vous ici ? Qu'êtes-vous venue faire dans cette galère ?

— On m'y a envoyée, j'aurais préféré rester à l'hôpital civil.

Un nuage de mélancolie passa sur ses traits.

— Oh, vous verrez, l'on s'habitue à tout, même à la mort, dit-il d'un ton las.

Il se tourna vers elle :

— Etes-vous de Strasbourg ?

— Oui, et vous, d'où venez-vous ?

— Je suis natif d'Heidelberg, vous connaissez ?

— Non, je ne connais pas l'Allemagne.

— Maintenant vous connaissez les Allemands, dit-il moqueur.

— Oui, mais j'aurais préféré les connaître en dehors de l'occupation.

Elle le regarda, effrayée par son audace.

Il sourit et dit simplement :

— Ne vous inquiétez pas, je vous comprends très bien.

Finalement cette première journée ne s'était pas trop mal passée. Marie avait été adoptée tout de suite et elle avait déjà un ami.

*[Faint bleed-through text from the reverse side of the page, including fragments of dialogue and narrative.]*

*[Faint bleed-through text from the reverse side of the page, including fragments of dialogue and narrative.]*

CHAPITRE V

En descendant prendre son service le lendemain matin, Marie était complètement rassurée, elle savait exactement ce qu'elle avait à faire.

Le travail était sensiblement le même, il fallait aussi s'occuper des nouveaux arrivés et les diriger dans les différents services.

Après avoir reçu des soins, les blessés légers étaient acheminés vers le premier ou le second étage. Ils n'y resteraient pas très longtemps, dès qu'un véhicule serait disponible, ils seraient évacués vers l'Allemagne.

Les blessés graves restaient au rez-de-chaussée où se trouvait également le bloc opératoire. Ils nécessitaient des soins constants et une surveillance spéciale.

Hans faisait le plus gros du travail et surtout il faisait toutes ces choses que l'on n'ose guère demander à une jeune fille. Marie était habituée à manier les bassins, cela ne la gênait pas outre mesure, mais elle avait presque toujours soigné des malades âgés.

Ici, c'était des garçons jeunes et l'on comprenait aisément la situation embarrassante dans laquelle l'un ou l'autre aurait pu se trouver ! C'était donc les infirmiers qui étaient responsables des soins d'hygiène, chacun avait une fonction bien définie.

Dans la matinée, l'infirmière-chef l'interpella :

— Venez Marie, je vais vous présenter à notre chef.

Ce dernier arrivait, longeant le couloir, d'un pas lourd et fatigué. Comme tous les autres médecins, il devait opérer toute la journée et parfois une partie de la nuit quand de nouveaux convois arrivaient.

— Monsieur le Médecin-chef, voilà Marie, elle nous vient de l'hôpital civil.

Il la regarda rapidement, comme une chose sans importance, il était évident qu'il avait très peu de temps à lui consacrer.

— C'est bien, dit-il, j'espère qu'elle s'habitue à cette vie de damné ! Je vais prendre un peu de repos, appelez-moi si d'autres blessés arrivent.

Il tourna les talons et se dirigea vers une chambre, certainement la sienne. Il n'avait pas l'air d'avoir un moral d'acier ! Elle apprit par la suite qu'il n'avait aucune nouvelle de sa femme et de ses enfants et que cela l'affligeait beaucoup.

L'infirmière-chef dit encore à Marie qu'elle ne serait pas mise à contribution la nuit. Elle pourrait aussi disposer d'une demi-journée, le mercredi par exemple, et de quelques heures le dimanche après-midi. Elle était pressée de retourner à l'hôpital voir ses camarades et de leur communiquer ses impressions.

Avant de continuer les soins, elle alla voir le grand

brûlé et resta quelques instants auprès de lui. Elle savait que la vie s'en allait tout doucement de ce grand corps, mais elle ne pouvait imaginer au prix de quelles souffrances. Pourquoi ne lui faisait-on pas de la morphine ? Oui, mais où le piquer dans ce tas de bandelettes ! Après lui avoir donné à boire, elle ressortit sans faire de bruit, la gorge serrée.

Elle renouvela tous les pansements de la veille. Quand elle arriva dans la chambre du petit Herbert, elle trouva Gunther qui le rasait, tout en lui racontant une histoire.

— Marie, je vous présente mon barbier, il va me rendre tout beau et vous pourrez m'embrasser, mais sur la joue, dit-il.

D'immenses éclats de rire secouèrent les garçons réunis autour de lui.

Marie hochait la tête et sourit. Des gamins ! De vrais gamins !

Elle s'assit un instant au pied du lit et regarda Gunther qui achevait sa besogne en lui lançant un petit clin d'œil.

— Quelle dextérité, dit-elle, où avez-vous appris votre métier ?

— Ah ! C'est un secret, mais je vais vous le confier. J'ai appris à manier le rasoir dans les bas-fonds de ma ville, avec les voyous du quartier !

Il disait cela d'un air si sérieux que l'on aurait pu le croire.

— Voilà Marie, je vous le laisse, prenez-en bien soin, c'est mon protégé.

Il sortit en disant :

— A tout à l'heure, les enfants, soyez sérieux, vous êtes en très bonne compagnie.

Herbert riait. Avec son visage d'adolescent, qui aurait pu penser qu'il venait de vivre une affreuse tragédie.

— Il est sympa, hein, le mélangeur de drogues ! Quel garçon sensationnel, toujours prêt à rendre service, nous l'aimons bien, c'est notre bon Samaritain.

— Oui, dit soudain son compagnon de chambre, c'est un type formidable ! Quand je suis arrivé avec un éclat d'obus dans le ventre j'avais perdu une telle quantité de sang, qu'il me fallait une transfusion. Ce fut une chance qu'il ait eu le même groupe sanguin que moi, c'est ce qui m'a sauvé la vie. Je lui en serai éternellement reconnaissant.

Elle écoutait parler ces garçons tellement enthousiastes.

A l'hôpital, elle avait assisté souvent à des transfusions sanguines. L'on faisait appel à des donneurs qui venaient de l'extérieur. Les deux sujets étaient étendus côte à côte et à l'aide d'une seringue de Jubé, l'on aspirait le sang du donneur pour le refouler dans la veine du receveur. Cela se faisait à une cadence rapide et en petite quantité chaque fois, pour éviter la coagulation du sang.

Marie n'avait jamais fait le don de son sang, mais elle en aurait été capable pour sauver quelqu'un, mais pas un Allemand. Elle n'envisageait pas un seul instant que son propre sang puisse circuler dans le corps d'un

ennemi ! Non, cela n'était pas possible. Elle avait commencé à défaire les pansements d'Herbert.

— Je vous en prie, Marie, ne me faites pas trop souffrir.

— Je vais essayer de faire de mon mieux.

Quand ses yeux se posèrent sur ces deux pauvres moignons, elle fut saisie d'une grande compassion. Qu'allait-il faire dans la vie, privé de ses deux bras, que pouvait lui réserver l'avenir dans ce monde de violence.

Le regard d'Herbert se fixa sur le sien et il devina sa pensée.

— Allons, Marie, ne prenez pas cet air tragique, ce n'est pas parce que je n'ai plus de bras que la terre va s'arrêter de tourner. La vie est là et j'espère beaucoup en elle, je trouverai bien un ange gardien qui veillera sur moi.

— Oui, dit-elle soudain, ne sachant trop quoi répondre. C'est une chance que vous soyez encore tous là et cette chance, vous ne devez pas la laisser s'échapper. Puis, regardant ses épaules, elle dit encore : Les sutures sont belles et en bonne voie de guérison.

Elle refit les pansements, puis elle sortit de la chambre, pensive, absorbée par ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

Quand sa ronde fut terminée, elle se rendit directement dans le petit bureau pour relire les prescriptions de la journée. Son attention se concentra sur le jeune Herbert. Oui, c'était bien cet instinct de survie qui anime tout homme, quel qu'il soit, qui lui donnait cette force. Il fallait bien reconnaître qu'elle était

émue par le courage et la dignité de ce jeune garçon. Il refusait tout élan de commisération, il avait confiance et il était prêt à se battre pour jouir de cette existence que le destin lui avait conservée, même au prix du sacrifice de ses deux bras.

## CHAPITRE VI

Au bout d'une semaine, Marie était complètement intégrée à cette collectivité et au courant de tous les potins de la clinique. Elle avait appris que cette formation sanitaire avait séjourné plusieurs mois à Paris avant de se replier à Strasbourg.

L'infirmière-chef, que le personnel surnommait familièrement « Mme Lotte », peut-être s'appelait-elle Charlotte ou encore Liselotte, dirigeait cette maison et elle savait se faire obéir. Les plus hardis se mettaient au garde-à-vous quand elle donnait un ordre, cela faisait rire tout le monde. Elle accompagnait souvent le médecin qui venait donner les premiers soins aux blessés arrivés de la veille. Ceux-ci avaient des pansements sommaires, souillés et durcis par le sang.

— Allez, madame Lotte, envoyez-moi ce garçon au pays des merveilles, disait le médecin.

Elle prenait alors une compresse qu'elle imbibait d'éther et elle l'appliquait rapidement sur le visage

du patient. Le pansement était retiré très vite, puis le drain. Quand la plaie était nette et bien désinfectée, l'on remettait un nouveau drain et déjà le blessé reprenait conscience, sidéré de n'avoir ressenti aucune douleur, et se demandant s'il n'avait pas rêvé !

Marie s'étonnait un peu de cette pratique, mais avant que les anesthésiques existent, ne donnait-on pas un alcool très fort pour supporter un mal intolérable.

Ce matin-là, alors qu'elle passait dans les chambres, elle trouva un nouveau pensionnaire au 6. Il était agacé et paraissait de fort mauvaise humeur. Elle regarda sa fiche d'admission et lut : 30 ans — Adjudant.

Elle leva les yeux sur lui et constata qu'il avait un physique agréable, intéressant même, pourquoi était-il si contrarié ? Elle le sut bientôt :

— J'ai déjà sonné deux fois, vu un médecin et un infirmier, personne ne semble vouloir s'occuper de moi !

Elle souleva le drap et vit que sa jambe gauche avait été plâtrée pour le transport. Elle comprit que les médecins n'avaient certainement pas eu le temps de vérifier ce plâtre.

Elle lui dit sèchement :

— Un peu de patience, il y a plus grave que vous, vous savez !

— Ecoutez, dit-il d'un ton cassant, cela fait exactement une semaine que je traîne ce plâtre d'hôpital en hôpital, j'exige maintenant qu'on me l'enlève ! Je ne le supporte plus ! Cette plaie qu'il y a en dessous me fait souffrir, il y a sûrement une infection, je ne tiens

pas à perdre ma jambe ! Je vous en prie, donnez-moi ce qu'il faut, je l'enlèverai moi-même.

Il avait réussi à la convaincre, car elle dit :

— Je vais voir ce que je peux faire pour vous.

Elle sortit et se dirigea vers la salle d'opération en espérant y trouver quelqu'un qui veuille bien l'écouter. Elle croisa Mme Lotte qui en sortait justement avec un brancard. Elle lui fit part du mécontentement de cet adjudant.

— Je ne sais que faire de lui !

— Enlevez-lui donc son plâtre, cela le soulagera, vous trouverez des ciseaux sur la table, à droite, près de la porte ; mais, je vous préviens, vous allez avoir bien du mal !

Marie retourna dans la chambre, munie de gros ciseaux à plâtre et du matériel nécessaire.

— Enfin, dit-il, vous êtes une sainte ! Je vous embrasserai pour vous remercier, mais d'abord, sortez-moi de ce moule.

Il lui fallut beaucoup de patience et énormément de force pour arriver à découper cette masse dure. Quand enfin elle dégagea la jambe, ce qu'elle vit dépassa son imagination. Il y avait bien une lésion, mais il y avait surtout de la vermine qui grouillait partout, des petits vers blancs, comme son père avait l'habitude d'en prendre pour la pêche. C'était écœurant de les voir se tortiller au-dessus de cette chair rose vif.

Elle le regarda, il était aussi blanc que les draps dans lesquels il se trouvait.

— Je ne suis pas encore mort, dit-il, et déjà ils commencent à me ronger !

— Mais non, répondit-elle, cherchant à le calmer, vos hôtes ont fait du bon travail, ils ont bien nettoyé la plaie en vous débarrassant du pus.

Elle dit encore en plaisantant :

— Avant qu'ils ne viennent à bout de votre carcasse, la guerre sera terminée depuis longtemps !

Elle les enleva avec une compresse et mit un antiseptique, c'était propre et net, il n'y avait plus qu'à laisser cette jambe à l'air pour favoriser la cicatrisation.

Surmontant sa répugnance, elle avait fait cela instinctivement, parce qu'il fallait qu'elle le fasse, mais elle en avait des haut-le-cœur qu'elle essayait de dissimuler.

— Allons, ne vous tracassez plus, cette plaie va cicatrifier rapidement.

— Je vous remercie, pour tout, articula-t-il.

Elle sortit très vite de la pièce et alla jusqu'à l'office. Elle ressentait une sensation de dégoût et elle ouvrit toute grande la fenêtre pour inspirer de l'air frais.

Hans vint la chercher, il avait besoin d'aide pour soulever un garçon. Elle referma la croisée, il lui fallait oublier cette scène repoussante.

Elle n'eut même pas le temps de lui raconter ce qu'elle venait de voir. Il fallait continuer, sans s'arrêter, sans prendre le temps de penser ; les heures passaient si vite, trop vite pour s'attarder sur une idée.

Dans l'après-midi, Marie fit connaissance avec les officiers que Hans craignait tant. Il lui avait dit qu'il

y avait un commandant et deux capitaines et qu'ils étaient fort déplaisants.

Vers 15 heures, la petite lueur rouge s'alluma au-dessus de leur porte. C'était toujours Hans qui s'occupait d'eux, Mme Lotte leur faisait leurs pansements, ce qui fait que Marie n'était jamais entrée dans cette chambre et qu'elle ne connaissait pas ces individus.

Comme elle était toute seule, elle devait bien se rendre auprès de celui qui avait sonné. Elle pénétra résolument à l'intérieur de la pièce, elle avait maintenant assez d'assurance pour faire face à toutes les difficultés.

Les trois lits étaient occupés par des têtes peu sympathiques.

— Où est cet imbécile de Hans ? dit le premier.

— Il n'est pas là pour l'instant.

— Il n'est jamais là quand on a besoin de lui, cria-t-il.

— Mais je peux très bien vous aider !

— Non, vous ne le pouvez pas ! Tout ce que vous pouvez faire, c'est dire au personnel des cuisines que le café est infect et froid, la vaisselle crasseuse ; nous, officiers, nous avons droit à des égards, dites-leur bien ou alors nous nous plaindrons auprès du médecin-chef !

Après avoir déversé d'un ton hargneux tout son fiel, il s'arrêta, la regardant d'un air satisfait. Pourquoi était-il si agressif, pourquoi ce spectacle ? Était-ce son numéro habituel ? Cela n'impressionnait pas Marie, c'est lui qui avait besoin d'elle et non elle de lui ! Elle insista encore au risque de l'irriter.

— Vous êtes bien sûr que je ne peux rien pour vous ?  
 — Non, répondit-il d'une voix furieuse.

Elle regarda les deux autres personnages qui avaient assisté, muets, à cette scène, puis elle sortit en haussant les épaules.

Elle ignorait quelle était la nature de sa blessure, mais il n'avait que ce qu'il méritait. Qu'avait-il dit encore ? Des égards ! Quelle aberration ! Se croyait-il donc dans un état-major, où il pouvait donner des ordres ! Il devait ignorer que dans la souffrance et la mort, les galons d'officier ne donnent aucun privilège et que tous les hommes sont égaux. Elle détestait maintenant cette chambre et elle se promit de ne plus y remettre les pieds.

Quand Hans arriva de la salle d'opération, elle lui raconta sa mésaventure.

— Comment pouvez-vous les supporter ?

— Mein Gott, dit-il, qu'est-ce que je vais encore entendre ! Il faut que j'aie vu ce qu'ils veulent.

A peine avait-il ouvert la porte, qu'elle entendit un torrent d'injures et de grossièretés. Le pauvre Hans disait constamment :

— Jawohl Herr Major, jawohl !

Quand il ressortit de la pièce, il était rouge et congestionné. Elle n'osa pas lui demander d'explications.

Le soir, elle raconta l'incident à Gunther. Il secoua la tête.

— Ce sont ces officiers-là qui sont la cause de notre effondrement, ils n'ont jamais voulu admettre leurs erreurs et ils se croient encore les maîtres de l'Europe !

— Pourquoi leur avoir fait confiance ?

— Quand les Allemands sont entrés dans la bataille, ils pensaient que rien ne pourrait les arrêter, on leur avait bourré le crâne avec notre propagande nazie. En haut lieu, personne ne voulait prévoir un échec, l'Allemagne est puissante et forte, même s'il faut sacrifier des vieillards et des enfants ! Nous nous acheminons vers la décadence et la dégradation de nos valeurs. Rien ne pourra plus changer le cours de l'histoire.

Il avait parlé d'une voix grave que Marie ne lui connaissait pas. Il était certain qu'il aimait sa patrie et qu'il souffrait de la voir se déshonorer ainsi.

Elle ne répondit pas, le destin de l'Allemagne ne l'intéressait pas, mais elle comprenait ce qu'il ressentait. Il devait supporter leur défaite comme elle avait dû subir ces années d'occupation.

— Croyez-vous que le Major va se plaindre auprès du médecin-chef ?

— Non, c'est du bluff ! D'ailleurs, qu'est-ce que cela changerait ? Rien, désormais les jeux sont faits et il faut en accepter les règles.

Marie.  
 — Ne vous affolez pas, dit-il, venez, son air inquiet, je vais vous aider. A nous deux, nous allons débarrasser le terrain, ajouta-t-il, essayant de paraître désinvolte. Sans succès, les deux hommes se penchèrent sur le tas, redoublant les uns fermant les yeux aux autres. A cet instant, ils purent s'apercevoir que Gunther était parti d'un pas rapide vers le bâtiment de la pharmacie. Mais se trouvant devant une porte fermée, il se mit à frapper, mais il fallut attendre de nombreuses minutes et prévoir une bonne réserve pour les jours prochains. Elle appela plusieurs fois pour le faire et

CHAPITRE VII

Quand Marie ouvrit les yeux, elle comprit très vite que ses deux compagnes ne s'étaient pas couchées, les lits n'étaient même pas défaits. Il avait dû se passer un incident grave, important, durant la nuit. Elle se prépara avec une hâte excessive et descendit. Au pied de l'escalier, elle s'arrêta. Il y avait des blessés partout, dans les couloirs, dans le hall, devant la salle d'opération !

Certains avaient déjà reçu des soins et attendaient d'être évacués ailleurs, d'autres restaient encore à soigner. Elle n'avait pourtant rien entendu et elle se sentait un peu coupable d'avoir dormi alors que les autres travaillaient depuis de longues heures. C'était une dure journée qui s'annonçait, pour tout le monde !

Elle regardait à droite, à gauche et, perplexe, ne savait où commencer. Elle entendait des plaintes et des gémissements, cela lui faisait mal. Elle chercha Gunther et le vit près d'une civière. Il n'était pas rasé et

— Quand les Allemands sont entrés dans la bataille, ils ont voulu que rien ne puisse les arrêter, on leur avait donné le même ordre, notre propagande n'est pas venue, personne ne voulait prévoir un échec, l'Allemagne est puissante et forte, même si l'on sacrifie des milliers et des milliers de nos soldats, nous achèterons vers la victoire et la libération de nos valeurs. Rien ne pourra plus changer le cours de l'histoire, nous sommes sûrs de gagner.

Il avait parlé d'une voix grave que Marie ne lui connaissait pas. Il était certain qu'il aimait sa patrie et qu'il souffrait de la voir se déshonorer ainsi.

Elle ne répondit pas, le destin de l'Allemagne ne l'intéressait pas, mais elle comprenait ce qu'il ressentait. Il devait supporter leur défaite comme elle avait dû subir ces années d'occupation.

— Croyez-vous que le Major va se plaindre auprès du médecin-chef ?

— Non, c'est du bluff ! D'ailleurs, qu'est-ce que cela changeait ? Rien, désormais les jeux sont faits et il faut en accepter les règles.

paraissait éreinté, mais il se ressaisit quand il aperçut Marie.

— Ne vous affolez pas, dit-il, voyant son air inquiet, je vais vous aider. A nous deux, nous allons déblayer le terrain, ajouta-t-il, essayant de paraître désinvolte.

Sans relâche, ils firent des pansements, des piqûres, réconfortant les uns, fermant les yeux aux autres.

A midi enfin, ils purent s'arrêter. Gunther alla dormir ainsi que l'équipe qui avait assuré le travail de nuit. Marie se trouvait seule dans le service, elle était exténuée, mais il fallait préparer de nouveaux bandages et prévoir une bonne réserve pour les jours prochains. Elle appela quelques garçons pour l'aider et ils se mirent au travail. Un infirmier avait apporté une grande corbeille contenant des bandes fraîchement lavées qu'il fallait enrrouler. Il y avait de l'occupation pour deux bonnes heures.

— Il paraît que cela a chauffé cette nuit, dit l'un d'eux.

— Oui, répondit un autre, si cela continue ainsi, nous pourrions bientôt rentrer chez nous !

Marie ne disait rien, elle était préoccupée. Elle revoyait ces visages en sang, ces corps criblés de balles, ces affreuses blessures au ventre et ces membres déchirés. Elle pensait à ces indicibles souffrances et se demandait si celui qui recevait un projectile en pleine tête n'était pas plus favorisé par le sort que celui dont les entrailles étaient perforées et qui était voué à une mort horrible.

Elle se rappela ces paroles du Mystère du Calvaire :

*Partout des pauvres pleurent*

*Partout on fait souffrir*

*Pitié pour ceux qui meurent*

*Et ceux qui font mourir*

Elle était épuisée, mais il fallait attendre 21 heures, jusqu'à ce que l'infirmier de nuit prenne la relève.

Elle avait noté toutes les prescriptions, elle sortit encore les ampoules de morphine, en cas de besoin. Son bonnet la gênait, elle l'enleva et ses cheveux retombèrent sur ses épaules. Elle prit place devant la table et se mit les deux mains autour de la tête. Elle lui semblait bien lourde ce soir, pourtant elle était vide, tellement vide qu'elle était incapable de penser à quoi que ce soit.

Lasse d'attendre, elle avait dû s'endormir. Elle fut réveillée par la sensation agréable d'une main qui vous effleure la chevelure. C'était très doux et elle avait du mal à s'arracher à cette manifestation de tendresse, mais qui pouvait donc la caresser ainsi ?

Elle ouvrit les yeux et releva la tête. C'était Gunther qui se tenait auprès d'elle, il avait encore une mèche de cheveux entre les doigts. Ils se regardèrent, aussi gênés l'un que l'autre. Elle dit pour s'excuser :

— J'ai dû somnoler un peu, je suis si fatiguée !

— Oui, c'était une longue journée pour vous et vous êtes bien pâle, voulez-vous que je vous porte dans votre lit ? dit-il en riant.

— Oh, j'y arriverai bien toute seule et je n'aurai besoin de personne pour me bercer !

Elle se leva péniblement, elle était courbaturée et

en piètre état, elle devait lui offrir une image lamentable. Elle s'apprêtait déjà à sortir quand il lui dit :

— S'il n'y avait pas cette guerre, nous serions amis !

Elle se retourna et lui dit :

— Mais nous le sommes.

Le pensait-elle sincèrement ? Sûrement pas ! Ce n'était ni l'heure, ni le moment d'éveiller de tels sentiments. La situation était trop grave, son esprit était ailleurs, absorbé par tous ces jeunes visages dont le regard s'était éteint à jamais. Elle lui dit soudain :

— Croyez-vous que nous verrons bientôt la fin des hostilités ?

— Oui, c'est certain ! Je ne me fais aucune illusion, il nous faut voir la vérité bien en face, l'Allemagne a perdu la guerre depuis longtemps ! Tous ces garçons qui sont morts aujourd'hui, c'était pour rien.

Il respira profondément et reprit :

— La stupidité de l'homme n'a pas de limite. Il passe la moitié de son temps à faire la guerre et le restant à soigner ses blessures.

Marie s'écria :

— Mais il faut quand même combattre la tyrannie et défendre cette liberté à laquelle nous sommes si attachés.

Il secoua la tête :

— La liberté ! Existe-t-elle seulement ? De tout temps l'homme a été soumis à des contraintes et la guerre est la pire des servitudes.

— Nous vivons une bien triste époque, soupira-t-elle.

— Oui, c'est vrai, mais ni vous, ni moi n'avons souhaité ce conflit et pourtant nous en subissons les conséquences.

— Vous n'êtes guère encourageant pour l'avenir !

— L'avenir ! Cela aurait pu être vous, moi !

Il la regarda longuement, s'attardant sur ses cheveux en désordre et sur les grands cernes qui entouraient ses yeux bleus. Il en fut tout ému et il eut soudain envie de la prendre contre lui et de la caresser comme un enfant. Mais il ne bougea pas, son geste pourrait être mal interprété, elle ne comprendrait pas et il ne voulait pas courir le risque de perdre cette amitié naissante.

Une question lui brûlait les lèvres. Il hésita avant de la formuler, puis s'enhardit :

— Avez-vous un fiancé, Marie ?

— Non, dit-elle, pourquoi ?

— J'aime autant que vous n'en ayez pas, mais vous n'accepteriez certainement pas de sortir avec un soldat allemand ?

Marie tourna la tête, pourquoi fallait-il qu'il lui demande cela et ce soir où elle n'aspirait qu'à regagner son lit.

Ennuyée et sans oser le regarder, elle dit :

— Non !

— C'est bien ce que je pensais ! Si nous sortons indemnes de cette épreuve, je reviendrai vous voir. Je ne serai plus qu'un Allemand, bien tranquille, qui vous invitera au Kammerzellhaus. Nous ferons la fête pour nous étourdir et oublier ce cauchemar.

Elle voyait ses yeux qui brillaient derrière ses lunettes comme s'il y était déjà !

— Pour l'instant, je crois qu'il est plus sage d'aller dormir, dit-elle. Demain, il fera jour et Dieu sait ce qu'il nous réserve !

Elle esquissa un pauvre sourire et sortit.

Quand elle entra dans la chambre, ses compagnes dormaient déjà. Elle fit le moins de bruit possible afin de ne pas les réveiller.

Elle n'eut guère le temps de penser à cette fête dont Gunther rêvait car elle plongea immédiatement dans un sommeil de plomb.

#### CHAPITRE VIII

En se réveillant, Marie sauta du lit joyeusement. C'était un mercredi, et, dans l'après-midi, elle se rendrait à l'hôpital civil pour voir ses anciennes camarades. Elle aimait se retrouver dans ce milieu qu'elle affectionnait. Bien que la langue française fût interdite, quand on se connaissait bien, l'on devisait gaiement en français, mais il fallait être très prudent et se méfier des germanophiles. L'on savait très bien comment l'on devait se comporter avec chacun.

Elle était surtout intéressée par les nouvelles. L'on disait que le front se rapprochait de plus en plus, que les Allemands étaient écrasés par les troupes alliées, que la guerre était presque finie. Enfin l'on sortirait de ce tunnel, après un long et difficile parcours.

En chirurgie, il avait fallu admettre des blessés allemands, faute de place, il y en avait dans tous les services.

— Quel dommage que tu sois affectée dans cette

annexe, lui dit son amie. J'espère que l'on ne te cause pas trop d'ennuis !

— Oh non, répondit-elle, tout le monde est très correct avec moi.

Son amie hocha la tête :

— Est-ce bien vrai ! Est-ce que tu réalises seulement que tu es la seule Française parmi tous ces Schleus !

Elle n'y songeait même pas, d'ailleurs personne ne lui avait jamais manifesté le moindre sentiment d'animosité.

— Il y a tant à faire que nous n'avons pas le temps de parler de cette guerre. De toute façon, j'aurai appris beaucoup de choses au point de vue professionnel, de telles plaies ne se rencontrent pas en temps normal.

— Moi, je ne voudrais pas être à ta place. Si seulement tu pouvais revenir ici !

— Cela ne saurait plus tarder.

Elles parlèrent encore de beaucoup de choses. Les Allemands mis à part, il restait les romances d'infirmières et d'internes, son amie était intarissable sur ce sujet.

Elle repartit le cœur léger, elle était libérée de cette inquiétude qui l'avait tourmentée lors de son départ de l'hôpital ; elle pensait que sa place était maintenant là-bas auprès de ces grands blessés qui avaient tant besoin d'elle. Elle leur était devenue indispensable, c'était comme une bouffée d'air pur qui arrivait avec elle, tous les matins.

Quand elle pénétra dans l'enceinte de la clinique, elle vit une ambulance. De nouveaux blessés étaient certainement arrivés. Elle ne s'arrêta pas et décida de regagner directement sa chambre. Combien de temps faudrait-il patienter encore et comment tout cela se terminerait-il ?

Elle se déshabilla rapidement et se glissa entre les draps froids.

Hélène et Gretel allaient encore travailler tard. C'était deux filles charmantes, rieuses et enjouées. Elles venaient souvent voir les garçons, s'asseyaient sur leur lit et discutaient avec eux. Elles avaient beaucoup d'humour et trouvaient toujours les mots justes pour leur remonter le moral. Marie aurait pu avoir des liens d'amitié avec elles, mais elles n'avaient jamais le temps de s'entretenir longuement ensemble. Elle ignorait tout d'elles. Quand elles se retrouvaient le soir, elles étaient toutes les trois mortes de fatigue et ne pensaient qu'à dormir. Pourtant Gretel découvrait régulièrement. Marie l'avait surprise dans l'escalier, tendrement enlacée avec un jeune médecin.

Belle fille, aux formes avantageuses, elle ne laissait pas les hommes indifférents.

Gunther la taquinait volontiers et cela allumait en elle un désir impérieux de plaire. Ses yeux avaient alors un éclat inaccoutumé.

Un jour, où elle lui demandait un service, il lui dit : — Que ne ferait-on pas pour vous être agréable, belle demoiselle !

Son rire cristallin résonna dans la pièce.

— Allons, monsieur l'apothicaire, gardez vos

compliments, vous savez bien que mon cœur est déjà pris !

— Vous m'en voyez éploré, dit-il, feignant d'être en larmes.

— Quel beau menteur vous faites, lui jeta-t-elle, puis, se tournant vers Marie, elle dit : Prenez bien garde, ne vous fiez pas trop à lui. C'est le genre d'homme qui entre un jour dans votre vie sans crier gare, sans même que l'on s'en aperçoive, c'est une espèce dangereuse !

— Allons, Gretel, soyez charitable, ne ternissez pas mon image de marque !

Marie se demanda s'il n'y avait pas eu de relations plus intimes entre eux. Ce n'était pas impossible et cette idée lui trotta par la tête. Bien qu'elle ne soit pas curieuse, cela l'intriguait. En le questionnant adroitement, elle finirait bien par savoir, mais il lui faudrait faire un grand détour avant d'entrer dans le vif du sujet.

Un soir, elle lui dit :

— Gretel et ce jeune médecin, sont-ils fiancés ?

Il la regarda comme si elle avait dit une énormité.

— Il faudrait être fou ou inconscient pour penser à cela en ce moment. Je crois qu'ils ont tout simplement envie d'être heureux ensemble, cela les regarde.

— Il a bien de la chance d'avoir su attirer son attention.

— L'on peut dire aussi que c'est elle qui en a, ce serait beaucoup plus juste. C'est un garçon qui a un bel avenir devant lui et qui peut se permettre de faire un choix.

— Oui, dit-elle, mais Gretel est très belle et attirante, elle peut...

Il lui coupa la parole :

— La beauté n'est qu'une image que l'on se fait, c'est une enveloppe, quand on la retire, il ne reste plus grand-chose ! Ce qui compte surtout, c'est la beauté de l'âme. Celle-là ne se voit pas, il faut la découvrir. La beauté physique est éphémère et n'a de valeur que celle qu'on lui accorde.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Gretel ne possède pas les deux à la fois ?

— Non, pas elle ! Un homme averti ressent très bien cela. Personnellement, je me méfie toujours de ces filles qui ont la beauté du diable ! Gretel s'imagina que tous les hommes se meurent d'amour pour elle, alors qu'ils ne pensent qu'à une chose : passer quelques heures agréables en sa compagnie.

On était enfin arrivé au point culminant, là où Marie voulait aboutir. Elle saisit la balle au bond :

— Je pense que vous aussi, cela ne vous aurait pas déplu d'avoir une petite aventure avec elle !

Il resta muet, un court instant, puis répondit calmement :

— Depuis qu'elle est dans la compagnie, elle a eu beaucoup de soupirants, mais je n'en fais pas partie. Nos rapports ont toujours été amicaux, c'est bien plus simple ainsi. Mais, je ne critique personne, après tout, il faut profiter des bons instants que la vie nous réserve encore.

— Dites-moi, avez-vous eu des petites amies ? demanda-t-elle.

Une étincelle s'alluma dans son regard.

— Bien sûr ! Je ne suis pas un saint !

— Avez-vous connu des Françaises ?

— Oui, j'ai été follement amoureux, mais c'est du passé, je ne veux pas en parler.

Elle comprit que c'était son jardin secret et elle n'insista pas. Cette évocation l'avait attristé, momentanément, et il dit :

— J'ai vingt-six ans déjà, mes plus belles années ont été gâchées par cette guerre et il est bien certain qu'il n'y a pas de place pour l'amour.

— Alors, il faudra attendre !

— Si nous sommes encore de ce monde, soupira-t-il.

Ils restèrent encore l'un près de l'autre. Gunther parlait de Paris où leur unité était restée quelque temps. Il gardait un souvenir merveilleux de ce Montmartre où il aimait se mélanger à la foule des badauds. Il prétendait que les Français avaient l'art de vivre, de bien vivre et les Parisiennes, il les trouvait charmantes, disait-il, en traînant sur les dernières syllabes.

— Après la guerre, je retournerai à Paris, en touriste cette fois. Si nous pouvions nous y rencontrer, ce serait magnifique de se promener ensemble sur la butte !

Stupéfaite, elle ouvrit de grands yeux. Pensait-il vraiment qu'après ce jeu de massacre, elle pourrait s'exhiber ainsi avec lui, sans aucune pudeur !

Il se sentit très embarrassé et détourna la tête. Ne sachant trop quelle attitude prendre, il dit :

— Je vais aller voir Herbert, je lui ai promis d'écrire une longue lettre à sa mère.

Il sortit, les mains dans les poches, le dos légèrement voûté.

Marie sourit, elle n'avait pas voulu le blesser. Elle voulait simplement lui faire comprendre qu'entre eux il n'y avait pas de place pour de tendres sentiments, tout au plus, de la camaraderie et encore, avec beaucoup de réserve.

#### CHAPITRE IX

Les journées passaient, ramenant toujours de nouveaux blessés. Marie supposait que l'offensive gagnait en ampleur et que les Alleuds progressaient à une vitesse accrue.

Les convois se succédaient sans interruption, certains jours, il fallait négocier les routes. Il était important de dégager l'entrée et de faciliter l'accès de l'hôpital opératoire. Quand on arrivait à destination et qu'il n'y avait plus de place, il fallait diriger les blessés vers un autre hôpital.

Elle savait bien qu'elle ne s'habituerait jamais à ce flux de misère humaine qui venait constamment, aussi restait-elle fiévreusement attentive, sachant que cela ne pourrait plus changer le déroulement de cette attaque sanglante, destructrice. Elle participait à toutes ces souffrances en essayant d'apporter un peu d'espoir à ceux qui subissaient cette réalité, terrible, inévitable. La mort n'était jamais exclue, c'était une habitude de la mal-



son ! Marie la connaissait bien maintenant, elle la côtoyait presque chaque jour.

Quand les ambulanciers arrivaient, portant ces corps ensanglantés, il n'était pas rare de constater, avant même de poser la civière par terre, qu'elle avait déjà fait son œuvre, elle était toujours exacte au rendez-vous !

Le regard éteint, les yeux encore grands ouverts, certains avaient une expression de sérénité, heureux peut-être d'échapper à cette apocalypse. L'on recouvrait leur visage avec un linge et on les mettait à l'écart pour s'occuper d'abord des autres, de ceux qui avaient encore besoin d'aide et de chaleur. Les morts, eux, pouvaient attendre, ils avaient toute l'éternité devant eux !

Quand elle était de garde, la nuit à l'hôpital, elle s'imaginait toujours la mort rôdant dans les couloirs, cherchant à quelle porte frapper. Ici, elle se la représentait distribuant des tickets, à l'entrée, comme à un guichet de gare !

— Un aller simple pour ceux qui ne repartiraient pas,

— Un aller et retour pour ceux qui venaient de l'enfer et qui ne feraient qu'une étape dans cette demeure.

Elle avait bon goût la mort, car elle choisissait toujours les plus jeunes et les plus beaux ! Pourquoi n'allait-elle pas chercher ce grand brûlé ? Ou bien, par hasard, était-ce lui qui s'obstinait à la faire attendre ! Non, c'était elle qui décidait de l'heure et pour l'instant, elle avait tellement à faire qu'il pouvait bien attendre encore quelques jours. De toute manière, elle

se rapprochait de lui d'heure en heure, elle était sûre qu'il ne lui échapperait pas. Le pauvre garçon n'avait plus rien, il ne gémissait même plus. Une odeur infecte se dégageait de cette forme blanche, maintenue par de nouveaux bandages que l'on avait mis par-dessus les autres. Il fallait du courage et de la pitié pour s'approcher de ce corps en putréfaction.

Quand elle était à son chevet, elle essayait de lui donner une expression humaine, mais, très vite, cette image se substituait à une torche vivante et hurlante de douleur. Pourquoi fallait-il qu'il soit condamné à cette mort affreuse et pourquoi personne ne prenait la décision d'y mettre fin.

Les Allemands n'interdisaient pas l'euthanasie, il leur était alors possible de hâter la mort, de quelques jours, de quelques heures, pour abrégé tout mal ! Mais, souffre-t-on vraiment, alors que l'on est déjà aux portes du trépas ?

Le lendemain matin, en pénétrant dans cette chambre, le lit était vide et malgré les fenêtres largement ouvertes, cette puanteur persistait encore.

Elle était enfin venue terminer sa triste mission, pourquoi avait-elle tant tardé ?

Marie demanda à Gunther s'il savait quelque chose de ce garçon sans visage. Il ne semblait pas tellement enclin à en parler.

— N'y pensez plus, il est soulagé maintenant et heureux.

— Heureux ! Comment pouvez-vous affirmer une telle chose ?

Il dit d'un air sombre :  
 — La mort, c'est un feu qui s'éteint, tout doucement, sans que l'on puisse le ranimer. Ce dernier voyage, que nous ferons tous un jour, nous permettra d'accéder enfin à ce jardin merveilleux qu'est l'Eden, ce beau jardin, rempli de fruits bien mûrs, où tout est calme et paisible, où l'on peut se promener sans crainte de recevoir une bombe sur la tête !

— Quelle belle définition de la mort, répondit-elle.

— Après tout ce que j'ai pu voir depuis le début de cette guerre, cela ne peut pas être pire !

— Etes-vous croyant ? demanda-t-elle.

— Oui, je crois en Dieu, il faut bien croire en quelque chose, sinon que ferions-nous sur cette terre ?

Elle n'avait jamais vu repartir ces corps rigides, faute de temps, elle ne s'était jamais posé la moindre question à leur sujet.

Elle dit soudain :

— Que fait-on des morts, où les enterre-t-on ?

Il alla vers la fenêtre et regarda la pluie tomber.

— Ne vous inquiétez donc pas pour tous ces morts, ils n'ont plus besoin de nous. Nous avons bien assez à faire avec les vivants qui nous arrivent tous les jours.

Mais Marie était obsédée par ces cadavres, elle aurait voulu savoir vers quelle sépulture ils étaient conduits. Étaient-ils enterrés dans un cimetière ou n'importe où, très sommairement. Elle avait appris qu'aux cours des combats, faute de cercueils, ils étaient ensevelis tels que la mort les frappait, la bouche encore ouverte sur un cri de peur ou de douleur ! Leur dépouille était ensuite abandonnée, recouverte

par cette terre froide et humide. Pourquoi fallait-il que des hommes jeunes meurent aussi tragiquement, pourquoi nous donner la vie, puisque dès notre naissance, nous sommes déjà voués à la mort !

Et Gunther qui pensait à ce jardin extraordinaire, existait-il vraiment ?

Elle ne sut jamais où étaient acheminés ces pauvres corps mutilés.

#### CHAPITRE X

Marie continuait son rapprochement avec l'occupant et elle avait dû s'imposer une discipline morale très stricte, une sorte de barrière intellectuelle, qui la mettait à l'abri de tout acte qui l'aurait dévalorisée vis-à-vis d'elle-même. Pourtant, ses sentiments avaient été soumis à des fluctuations, de nombreuses fois. Evoluer dans l'entourage d'hommes jeunes, beaux et qui ne seraient que faits pour lui servir, la maintenait dans une exaltation permanente. Comment résister à cette invasion qu'elle ressentait d'horreur ?

À l'hôpital, il y avait bien de nombreux jeunes Français, mais l'ambiance y était mauvaise. Elle avait honte de l'admettre, mais ses souvenirs pour lui avaient été des satisfactions qu'elle avait crues jamais éprouvées. Elle en avait même oublié qu'elle était parmi des Allemands, ces ennemis héréditaires !

C'était plaisir de travailler dans une ambulance jeune et gai. Elle se pensait plus à ses anciens amis



des, ceux que la médecine avait déclaré incurables et qui traînaient pendant des mois sur un lit, attendant l'agonie, après une lente déchéance du corps et de l'esprit.

Ce matin-là, quand le beau docteur Fischer regarda Marie, elle ressentit de nouveau ce petit coup au cœur qui vous avertit que quelque chose de terriblement excitant va se produire. Ce phénomène se répétait chaque fois qu'il venait dans son service, voir un nouveau blessé. Il ne semblait pas insensible au charme indéfinissable de Marie ; il la regardait même avec tellement d'insistance, qu'elle était obligée de baisser les yeux. Cela la gênait, mais ce n'était pas désagréable de rencontrer son regard de braise et de sentir son propre cœur s'affoler ainsi !

Pour en savoir un peu plus sur lui, elle dit à Gunther, d'un ton qu'elle s'appliqua à rendre indifférent :

— Le docteur Fischer est-il bon chirurgien ?

Il ne fut pas dupe, mais pas dupe du tout !

— Ah ! Nous y voilà ! Je vois qu'il suscite, chez vous aussi, un certain intérêt, les infirmières ont toujours eu un faible pour lui. Je me demande bien ce qu'il a de plus que les autres !

— Du charme, répondit-elle, beaucoup de charme !

— Je croyais que les Allemands en étaient démunis !

Il venait de marquer un point Gunther et de prendre l'avantage.

— Ne vous faites pas trop d'illusions sur ce beau ténébreux, il est déjà marié, sa femme est infirmière et elle est jalouse comme une tigresse.

— Mais pourquoi ne sont-ils pas dans la même compagnie sanitaire ?

— Oh ! Il est parfois préférable de séparer les couples pour éviter toute complication. Un médecin doit être libre et ne pas avoir de fil à la patte !

— C'est bien encombrant une femme quand on est toubib et beau garçon de surcroît ! D'ailleurs, c'est bien connu, les médecins ne sont pas du tout sérieux !

— Vous êtes bien sévère avec le corps médical, auriez-vous fait de mauvaises expériences ?

— Je sais très bien de quoi je parle, ce ne sont hélas que des hommes, avec leurs qualités et leurs défauts.

— Que leur reprochez-vous ?

— La plupart sont cyniques, hautains, froids. Se retrouver quotidiennement face à la décadence physique abolit toute sensibilité, toute pitié, tout ce qui fait la grandeur de l'âme

— Voulez-vous dire qu'ils n'ont pas d'âme ?

— Ils ont une conscience, c'est déjà une charge bien lourde à porter !

— Et si un jour l'un d'eux vous demandait en mariage ?

— Mais je ne voudrais jamais être l'épouse d'un médecin ! Ce serait vivre constamment sur des charbons ardents, les tentations sont innombrables, il faudrait être un saint pour y résister !

— Les toubibs de la compagnie n'ont donc aucune chance ?

Elle secoua la tête :

— Ce n'est pas encore demain que je vais tomber amoureuse !

— L'avez-vous déjà été ?

— Mais vous êtes très indiscret, Gunther !

— Répondez-moi, Marie.

— Non, pas encore. D'ailleurs je ne crois pas que l'amour vous tombe dessus comme une averse. C'est bien autre chose qu'une simple attirance. L'on dit que pour faire du bon vin, il faut qu'il y ait eu un bel été et que le raisin soit bien mûr. L'amour, c'est pareil, il doit mûrir dans de bonnes conditions si l'on veut qu'il soit durable.

Il avait écouté, suspendu aux lèvres de Marie.

— Quelle sagesse et quelle maturité !

Ils se mirent à rire aux éclats. C'était bon de rire ainsi et d'oublier la période trouble qu'ils vivaient, bien malgré eux.

Qui pouvait savoir ce que l'avenir allait leur réserver ! Certainement ne revivraient-ils jamais de tels moments.

L'adjudant, que Marie avait débarrassé de son plâtre, allait de mieux en mieux et bientôt, il serait évacué dans un autre hôpital, en Allemagne. Elle aimait bien aller dans sa chambre et bavarder avec lui. Ses propos étaient intelligents, elle restait quelquefois plus qu'il ne fallait.

Bien qu'il ne portât pas d'alliance, elle le soupçonnait d'être marié, mais il était difficile de le lui demander. Il aurait pu penser qu'elle s'intéressait sérieusement à lui. Elle savait que beaucoup de militaires

avaient retiré cet anneau, symbole de l'union, mais aussi de l'asservissement. Il était bien gênant pour certains, aussi préféraient-ils l'ôter tout simplement et ne le remettaient que lors des permissions.

Ce jour-là, il lui prit la main et y déposa un baiser. Elle le regarda, surprise, mais elle se comporta le plus naturellement du monde, luttant contre cet émoi qu'elle ne voulait pas laisser paraître. Marie était une romantique, elle n'aimait pas que les choses aillent trop vite, aussi se tenait-elle sur ses gardes. Pourtant cet homme la troublait, peut-être parce qu'il était plus âgé que la plupart des garçons qui l'entouraient.

— Je vous dois beaucoup, dit-il, sans vous, cette vermine m'aurait bien dévoré petit à petit !

— Heureusement que ces petites bêtes étaient là, répondit-elle, elles ont mieux nettoyé la plaie que le sérum physiologique ! Ce n'était pas la peine d'être aussi grincheux !

— Je ne voulais pas être désagréable envers vous, mais ce plâtre me faisait horriblement souffrir, je ne vois pas comment j'aurais pu l'enlever sans votre aide. Grâce à vous, ce n'est plus qu'un mauvais souvenir.

Comme il était tout seul dans cette pièce, elle lui demanda s'il ne s'ennuyait pas, le temps devait lui sembler bien long.

— Non, les heures passent très vite, je lis beaucoup et dès que j'ai un instant, je m'enfuis vers d'autres lieux, irréels, imaginaires, je rêve !

— Vous rêvez ! Mais à quoi pouvez-vous bien rêver ?

Il sourit et dit d'un air espiègle :

— Imaginez un peu que chaque journée, je la vis en compagnie d'une femme différente !

— Comment, je ne vous comprends pas !

— C'est très simple, tous les jours c'est l'évasion. Je ferme les yeux et je passe des minutes merveilleuses en envisageant la vie auprès de l'une de vous. Un jour c'est avec Mme Lotte, un autre, Hélène ou Gretel et le dimanche, c'est avec vous Marie.

Elle resta confondue, mais intriguée, elle dit :

— Aujourd'hui, c'est avec qui ?

— Aujourd'hui, c'est avec Lotte, une sacrée bonne femme, Mme Lotte !

— Et le dimanche, demanda-t-elle curieuse, comment se passe le dimanche ?

— Ah, le dimanche ! C'est tout simplement fantastique et je voudrais qu'il ne finisse jamais, mais ce n'est hélas qu'un songe, si loin de la réalité.

Elle voulait savoir la vérité et, le regardant bien en face, elle lui posa cette question :

— Quel jour réservez-vous à votre femme ?

Il resta interloqué.

— Mais je ne suis pas marié ! Pensez-vous que je puisse l'être ?

— Oui, certainement et je ne crois pas me tromper, mais cela ne me regarde pas et vous ne me devez aucune explication.

— Cela changerait-il quelque chose dans nos rapports ?

— Non, absolument pas.

— Alors, à quoi bon vous dire ce que je ressens

pour vous, d'ailleurs vous l'avez bien deviné ! Je ne dois pas être le seul à vous faire ce genre de déclaration, les infirmières y sont habituées et elles deviennent froides comme du marbre.

Marie se sentit rougir, non, elle n'était pas de marbre !

— Il faut que je parte maintenant, je vous laisse à vos fantasmes !

Elle avait hâte de franchir cette porte, pourquoi était-elle si vulnérable, demain ou après-demain, il partirait et un autre le remplacerait. Elle n'allait tout de même pas se laisser émouvoir par un Allemand ! Il y avait à peine trois semaines elle les détestait encore, n'hésitant pas, quand un militaire lui demandait son chemin, à l'envoyer dans une direction opposée. Tout cela n'était pas sérieux, la guerre touchait à sa fin, bientôt elle verrait les troupes françaises à Strasbourg et une nouvelle vie commencerait pour elle.

Il y avait eu aussi ce lieutenant Braun que le hasard avait placé sur sa route. Grand, blond, athlétique, c'était un beau spécimen de la race aryenne.

Quand elle l'avait découvert, un matin dans une chambre, le cœur de Marie avait battu beaucoup plus vite, elle avait immédiatement subi son charme et ressenti une sensation particulière qu'elle n'avait pu expliquer.

Blessé à la jambe, il avait déjà reçu des soins et serait bientôt évacué vers un autre établissement.

Très sûr de lui, il posait sur elle ses grands yeux verts, pailletés d'or. Il la regardait d'une manière

insolente, indiscreète. Elle avait du mal à soutenir son regard, elle sentait une vague de chaleur envahir son visage. Ce qui la troublait le plus, c'était sa voix, une voix chaude, vibrante, sensuelle. Ce séducteur lui avait fait perdre la notion des choses.

Il sonnait fréquemment, prétextant la douleur. Elle savait que ce n'était qu'un enfantillage, mais cela l'amusait. Elle devait alors s'asseoir sur son lit et lui prendre la main, une main fine et douce, faite pour caresser.

— Comme cela, je ne souffre plus, disait-il.

Puis il fermait les yeux, la retenant prisonnière auprès de lui.

C'est ainsi que Gunther les avait surpris. D'une voix contrariée, il avait dit :

— Dis donc, Braun, tu ne crois pas que tu exagères un peu, puis s'adressant à Marie : Ce grand gaillard n'a pas plus mal que moi, on a besoin de vous ailleurs, je vais lui tenir la main, moi !

Elle se leva, confuse, vexée, ses yeux bleus virant au vert. Elle sortit en claquant la porte et elle alla s'enfermer dans la salle de pansement où elle se mit à nettoyer tout ce qui lui tombait sous la main.

De quoi Gunther se mêlait-il ? Elle ne voulait pas en convenir, mais elle s'était comportée comme une idiote, elle s'était couverte de ridicule et avec un Allemand encore ! Si beau soit-il, elle était inexorable ! Elle l'imagina en S.S. Non, pas lui, c'était inconcevable ! D'ailleurs, elle préférait ne pas savoir, désormais, elle ne regarderait plus aucun homme. Après le

souper, Gunther passa la tête dans l'entrebâillement de la porte du bureau.

— Sommes-nous toujours amis ? demanda-t-il timidement.

— Pourquoi ne le serions-nous plus ?

— Oh ! Je regrette de m'être immiscé dans vos affaires, j'ai été très maladroit. Mais essayez de comprendre, cet énerguemène n'est pas sérieux et puis c'est la guerre, il ne faudrait pas brûler vos jolies ailes, ce garçon-là ne fait que passer.

Elle le regarda en plongeant son regard dans le sien.

— Mais vous aussi, Gunther, lui dit-elle, puis elle sortit le laissant tout décontenancé.

Ce Don Juan n'avait pas du tout apprécié l'intervention de Gunther et il s'en était plaint à Marie.

— Est-il chargé de vous surveiller ?

— Non, ce n'est pas son rôle, mais ses remarques étaient tout à fait justifiées. D'ailleurs ce petit jeu a assez duré et vous n'avez plus besoin de mes soins.

— Si, j'ai besoin d'être entouré d'affection, cette guerre m'a complètement démoli !

— Croyez-vous que tous ces garçons qui vont rester impotents n'aient pas de raison d'être démoralisés !

— Oui, je sais, je suis terriblement égoïste, mais j'ai besoin de votre présence.

Une lueur narquoise passa dans le regard bleu de Marie.

— Dites-moi, à combien de Gretchen avez-vous déjà brisé le cœur ?

Il joignit les deux mains et dit d'un air enfantin :  
— Je ne suis pas un bourreau des cœurs ! Je n'y  
peux rien si toutes les filles s'intéressent à moi !

Infatué, et prétentieux ! Voilà ce qu'il était !

— Il faut bien que jeunesse se passe, reprit-il, quand  
je serai marié, je serai un homme rangé et sérieux.

Elle en doutait, il faisait partie de ces hommes  
qui restent des enfants gâtés toute leur vie, à la recher-  
che continuelle de ce qu'ils n'ont pas et qu'ils rejettent  
dès qu'ils l'obtiennent.

— Ne vous mariez surtout pas, vous feriez le  
désespoir d'une femme !

— Vous êtes méchante et cruelle, dit-il d'un ton  
boudeur.

— Alors pleurez, je vous prêterai mon épaule et  
j'essuyai vos larmes !

— Je crois bien que toutes les infirmières de cette  
clinique sont dotées d'un cœur de pierre.

— Elles ont surtout autre chose à faire que d'écou-  
ter vos balivernes !

— Ne soyez pas fâchée, Marie, implora-t-il, vous  
savez que je vous adore, j'ai tellement besoin de ten-  
dresse !

— Alors, c'est une mère poule qu'il vous faut, je  
vais vous envoyer Mme Lotte, elle vous comprendra  
mieux que moi.

Gunther n'avait pas à être inquiet pour elle car la  
jeune fille romanesque qu'elle était, gardait la tête  
sur les épaules. Elle était réfractaire à ce genre de  
garçon ! Ce petit intermède l'avait divertie, sans plus.

Deux jours plus tard, il profita d'un convoi pour se

rendre dans une maison de repos, en Allemagne. Il  
prit congé de Marie en lui assurant qu'il ne l'oublie-  
rait jamais et qu'il lui écrirait tous les jours ! Quel  
comédien ! Il jouait son rôle à la perfection, mais, elle  
n'était pas tombée dans le piège. Il partit enfin, Don  
Juan en quête de nouvelles conquêtes ! Une semaine  
s'écoula avant qu'elle ne reçût une carte postale. Quel  
effort ! Il disait qu'il allait bien, qu'il recommençait  
à marcher normalement et que les infirmières étaient  
toutes ravissantes. Nul doute qu'il continuait à faire  
battre des cœurs.

Marie aurait préféré une lettre plus personnelle,  
mais Gunther avait raison, il n'avait fait que pas-  
ser !

Elle laissa la carte bien en évidence, pour que tout  
le monde puisse la lire, mais personne ne fit le moin-  
dre commentaire.



— Pourquoi ne demandez-vous pas au médecin-chef de vous évacuer vers un grand centre ?

— Où aller, dit-il, les grands centres n'existent plus, tout n'est plus que ruines. Ma ville natale est détruite, je n'ai aucune nouvelle de mes parents.

Il s'abandonnait de nouveau au désespoir, il ne fallait pas le laisser plonger dans cet abîme sans fond.

— Mais vous êtes en vie, c'est cela qui est important et c'est pour cela qu'il vous faut lutter et ne pas vous décourager.

Hans apparut dans l'encadrement de la porte :

— Marie, j'ai installé Herr Major dans la salle de bains, mais comme il ne peut pas sortir de la baignoire, venez me chercher au bloc dès qu'il sonnera, d'accord ?

— Jawohl ! dit Marie en se mettant au garde-à-vous. Les deux hommes pouffèrent de rire. C'était la première fois qu'elle voyait le 14 rire ainsi, elle se dit qu'elle avait encore fait un grand pas en avant et que tout n'était pas perdu.

Elle continua son travail comme elle le faisait d'habitude. Elle avait décidé de ne pas s'occuper de la lampe rouge qui clignotait au-dessus de la salle de bains. Cela faisait maintenant un quart d'heure qu'elle était allumée.

Elle sourit en imaginant cet ignoble individu rageant et pestant dans cette eau qui refroidissait, incapable de sortir de cette baignoire sans l'aide d'un tiers.

Elle se doutait bien qu'elle allait s'attirer de sérieux ennuis, mais elle dirait qu'elle avait été très occupée et qu'elle n'avait pas vu le signal, elle trouverait bien

quelque chose. Et puis, elle s'en moquait pas mal, ce qu'elle voulait, c'est qu'il comprenne qu'il avait besoin des autres et que tout seul, il n'était rien.

Elle était dans une chambre quand Gunther entra et dit :

— Marie, y a-t-il quelqu'un qui prend un bain ?

— Oui, Herr Major.

— Alors, je crois qu'il désire qu'on s'occupe de lui.

— Peut-être, mais je ne veux pas y aller, dit-elle d'un ton résolu.

— Il faut bien que quelqu'un le sorte de là, où est donc Hans ?

— Il est occupé au bloc.

— Bon, dit-il, refrénant son impatience, j'ai compris, je vais y aller moi-même !

C'est ce qu'il avait de mieux à faire ! Entre officiers, ils s'arrangeraient bien, les loups ne se mangent pas entre eux !

Elle traîna encore un peu, puis elle sortit. Dans le couloir elle vit Gunther qui poussait Herr Major dans un fauteuil roulant, pour le ramener dans sa chambre. Elle le regarda passer, indifférente, comme s'il s'agissait d'un paquet de linge sale ! Il la fusilla du regard, elle aurait dû être morte cent fois !

« Quel crétin ! » se dit-elle.

Elle n'était pas fâchée d'avoir agi ainsi, elle était même satisfaite. Elle méprisait les Allemands de son genre, ceux qui se croyaient tout permis parce qu'ils étaient en pays conquis, mais plus pour longtemps !

— Quand les Alliés arriveront, je resterai là pour assister à son arrestation et savourer ma vengeance,

il faudra bien qu'il perde sa belle arrogance et qu'il se soumette, comme tous les autres.

Gunther vint la rejoindre, il lui exprima son mécontentement :

— Vous exagérez, Marie, cela faisait bien une demi-heure qu'il sonnait, si je n'avais pas été là pour arranger les choses, vous et Hans auriez eu droit à de sévères réprimandes.

— Si je comprends bien, je devrais vous remercier, dit-elle d'un air courroucé, il ne faut quand même pas dramatiser, il y a à peine une dizaine de minutes, tout au plus !

Il la regarda, surpris par son attitude.

— Vous êtes déconcertante ! Pourquoi avez-vous agi ainsi, cela ne vous ressemble pas ! Comment peut-on laisser quelqu'un dans l'eau, sachant qu'il ne peut en ressortir tout seul ?

Elle lui répondit froidement :

— Vous n'avez pas à me juger, ni moi, ni ma manière d'agir, puisque vous ignorez mes raisons. Cet officier est un goujat, vous le savez bien, ce sont des hommes comme lui qui nuisent à l'image que vous voulez nous donner de l'Allemagne !

Elle avait proféré cela avec une certaine impertinence, heureusement qu'elle connaissait Gunther.

— Il y a des êtres grossiers partout, c'est une question d'éducation. Mais je ne vous approuve pas, votre comportement est inadmissible !

Il avait élevé la voix et Marie était inquiète. C'était leur première querelle.

— Nous n'allons pas nous fâcher à cause de ce rustre, dit-elle, ce serait idiot !

Ils se regardèrent, ne sachant plus quoi dire.

— Alors, nous ne sommes plus amis ? demanda-t-elle d'un ton mutin.

Il ne put résister à tant de ruse féminine.

— Vous êtes une enfant, Marie, mais vous savez drôlement manœuvrer les hommes et comme j'ai un faible pour vous, je vous pardonne, mais ne recommencez plus !

Elle lui adressa un sourire irrésistible.

— Je vous aime bien, Gunther, dit-elle, dommage que...

Elle s'arrêta.

— Oui, continuez, que vouliez-vous dire ?

— Non, cela n'a aucun sens !

— Si, cela est même important, il faut toujours aller jusqu'au bout de ses pensées. Je vais vous aider : dommage que vous soyez un Allemand ! C'est cela ?

— Je voulais dire simplement, dommage qu'il y ait cette guerre entre nos deux pays.

— La guerre n'empêche pas les sentiments, Marie.

Il lui prit la main et y déposa ses lèvres, puis il sortit rapidement.

Elle resta toute seule, interloquée. Qu'est-ce que cela voulait dire, serait-il en train de tomber amoureux d'elle ? Non, il ne fallait pas, leur amitié devait être préservée. Il était son ami, il devait le rester. Cette affection réciproque ne devait pas prendre un caractère passionnel, elle devait rester désintéressée, mais vive et profonde.



ne voulait pas sortir avec un Allemand, alors pourquoi cette question perfide ? Pensait-il un instant qu'elle allait se proposer pour l'accompagner ? Il la connaissait bien mal, même s'il avait été en civil elle ne serait pas sortie avec lui. Pourtant, elle l'aimait bien, Gunther, mais c'était un Allemand !

Elle le dévisagea un instant et lui dit avec ironie :

— Je vous souhaite une bonne promenade, Gunther, tâchez de ne pas vous égarer dans les petites ruelles, c'est parfois dangereux !

— Cela ne fera qu'un Allemand de moins, dit-il en riant.

Elle lui sourit, que répondre à cela ? Que si tous les Allemands avaient été comme lui, il n'y aurait jamais eu de guerre.

C'était Hélène qui devait assurer la permanence du service, aussi Marie inscrivit-elle sur le cahier les soins qu'elle jugeait indispensables. Elle était heureuse de sortir par cette belle journée.

Alors qu'elle s'apprêtait à quitter la pièce, elle entendit la voix de Gunther. A qui parlait-il ? Elle percevait nettement ses paroles, il disait :

— Je profite du beau temps pour aller faire un tour à Strasbourg, peut-être que l'occasion ne se renouvelera pas !

— Oui, disait l'autre voix, vous avez raison, qui sait !

Pourquoi Gunther sortait-il aujourd'hui ? Cela ne lui plaisait pas, cela contrariait ses projets. Elle ne voulait absolument pas se trouver sur son chemin. Il

tenait certainement à l'éprouver, par jeu, pour voir comment elle se comporterait s'il surgissait devant elle, à l'improviste. Elle-même se posa la question. Tournerait-elle la tête pour éviter son regard, l'ignorerait-elle comme s'il était un inconnu ? En aucun cas, elle ne lui adresserait la parole. Elle savait qu'elle lui causerait beaucoup de peine en agissant ainsi, pourtant elle ne pouvait pas faire autrement. D'ailleurs, dès qu'elle franchissait le seuil de cette maison, ce n'était plus la même Marie, tandis que lui, c'était toujours le même Gunther.

Quand sa compagne arriva pour la remplacer, elle fut étonnée de la décision qu'elle avait prise.

— Je vais rester aujourd'hui, Hélène, je n'ai rien de spécial à faire, profitez-en.

— Mais Marie, c'est à votre tour.

— Oui, je sais, mais j'ai changé d'avis.

Hélène la regarda, essayant de comprendre.

— Vous n'êtes pas malade au moins ?

— Non, je vais très bien.

— Bien, je vais aller prendre l'air, je vous remplacerai une autre fois.

Qu'elle était donc sottise et pourquoi tant de scrupules !

Gunther savait bien qu'elle ne serait jamais sortie avec lui. Et puis, si elle s'imaginait qu'il allait l'attendre au-dehors, elle se trompait sûrement. S'il avait envie de visiter la cathédrale, c'était son droit !

En admettant que le hasard les eût mis en présence l'un de l'autre, c'est peut-être lui qui aurait détourné la tête, lui facilitant ainsi la tâche et lui évitant une

situation fâcheuse. Oui, c'est bien ainsi qu'il aurait pu agir.

Elle le chassa de son esprit, elle allait passer un après-midi tranquille. Quant à lui, s'il avait trouvé les Parisiennes charmantes, il verrait que les filles de Strasbourg ne manquaient pas de grâce non plus et il trouverait bien une compagnie, si toutefois il en recherchait une.

Vers 14 heures, elle commença sa tournée, tout allait bien. Herbert regardait ses deux compagnons qui jouaient aux cartes, que pouvait-il faire d'autre ? Elle prit place à côté de lui.

— Vous savez, dit-il, je vais bientôt vous quitter, le médecin-chef dit qu'avec un bon appareillage, je pourrais très bien me tirer d'affaire, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est tout à fait possible et avec le courage et la confiance que vous possédez, vous aurez vite fait de vous adapter à votre nouvelle vie.

— Oui, bien sûr, mais il va falloir tout réapprendre, chaque geste.

— Mais vous irez de découverte en découverte, comme un petit enfant.

Il se mit à rire, un rire clair, enfantin. Soudain la porte s'ouvrit et un garçon du premier étage l'interpella :

— Venez vite, je vous en prie, notre camarade va très mal !

Elle se leva d'un bond et le suivit. Ils arrivèrent au premier, à bout de souffle. Il l'entraîna dans une cham-

bre où il y avait quatre lits et beaucoup de monde autour d'un jeune garçon très pâle, grimaçant de douleur.

— Qu'y a-t-il, que se passe-t-il ? questionna-t-elle.

Tous voulaient parler en même temps, elle ne comprenait rien. Elle avisa un homme un peu plus âgé :

— Vous, expliquez-moi, les autres, un peu de calme !

— Il souffre de l'appendicite depuis deux jours, on doit l'opérer demain, mais il a très mal, il ne supporte même plus la glace.

Elle souleva le drap et le rabattit sur les jambes. Elle enleva la vessie à glace et mit sa main sur l'abdomen. L'on entendit une sorte de grognement, un cri sourd et plaintif.

La région abdominale était dure, tendue. C'était la crise aiguë, signe d'une aggravation, peut-être une perforation. Elle lui prit le pouls, il était à peine perceptible et très rapide. Il fallait l'opérer rapidement si l'on voulait éviter une péritonite, il ne pouvait pas attendre.

Elle le recouvrit rapidement.

— Comment allait-il ce matin ?

— C'était supportable, il a commencé à se plaindre vers 14 heures.

— Bien, vous allez rester près de lui, je vais aller chercher un médecin.

C'est Gretel qui était responsable de la salle d'opération au cas où un convoi se présenterait. Marie l'avait vue monter dans leur chambre, mais elle redescendit pour voir si elle n'était pas au bloc. Non, celui-ci était désert, pas d'infirmiers non plus, ils avaient

tous profité de ce beau dimanche, peut-être le dernier, pour sortir.

Elle remonta les deux étages et se trouva enfin devant la porte qu'elle voulut ouvrir, mais celle-ci était fermée à clé, c'était bizarre, peut-être Gretel faisait-elle sa toilette ?

Elle frappa en disant :

— Ouvrez-moi, Gretel, il faut absolument que je vous voie.

Au bout de quelques instant, la porte s'entrouvrit et Gretel apparut. Les cheveux défaits, recouvrant ses épaules, elle ressemblait à une madone. Elle portait un peignoir largement échancré, laissant apercevoir la naissance de ses seins. Elle tint la porte à demi fermée, empêchant ainsi Marie de rentrer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, agacée.

— Il faut que vous veniez immédiatement, ce garçon avec sa crise d'appendicite ne peut plus attendre, il doit être opéré d'urgence.

— Bien, calmez-vous, Marie, je vais venir tout de suite.

Elle referma la porte et Marie entendit qu'elle donnait un tour de clé.

Maintenant, c'était clair, Gretel n'était pas seule. Elle était même en bonne compagnie ! Nue sous son peignoir, cela ne faisait aucun doute, Marie les avait dérangés dans leurs ébats amoureux. Les nuits n'étaient pas assez longues, il leur fallait aussi le dimanche !

Elle redescendit rapidement l'escalier, se disant qu'elle avait été bien mal inspirée en restant là, elle

aurait mieux fait de profiter de sa demi-journée.

Elle retourna près du garçon et fut frappée par sa pâleur. Pourvu que ces deux tourtereaux ne tardent pas trop. Dans un lit, deux amants s'aimaient, alors que plus loin, sous le même toit, au même instant, un homme souffrait !

Elle jeta un coup d'œil sur la feuille de température dont la courbe montait en flèche. Il s'appelait Heinz, avait vingt et un ans et une lésion au thorax.

Inquiets, les autres garçons se tassaient, les yeux fixés sur leur camarade.

— Il ne va pas mourir, dites ?

Elle leva la tête.

— Non, rassurez-vous, ce n'est rien à côté de ce qu'il a subi.

Guettant sa compagne, Marie avait laissé la porte ouverte, aussi fut-elle soulagée quand elle vit arriver le jeune médecin blond. Elle le reconnut instantanément, c'était l'amoureux de Gretel.

Il s'approcha du lit du garçon et chercha son pouls. — Mon pauvre vieux, l'on peut dire que tu n'es pas verni ! Ta blessure ne te suffisait pas, il fallait que tu te paies le luxe d'une appendicite, tu ne pouvais pas attendre d'être rentré chez toi ?

Non, il ne le pouvait pas et il se serait bien passé de cette nouvelle intervention.

— Tiens, cela me changera des amputations, il y a bien longtemps que je n'ai pratiqué une appendicectomie, je vais pouvoir me refaire la main !

Que faisait Gretel ? Pourquoi n'arrivait-elle pas ? Elle passait toujours un temps infini devant la glace.

La porte s'ouvrit enfin et tous furent attirés par sa gracieuse silhouette. Les yeux brillants, le teint rose, elle était très belle.

« Certaines femmes sont encore plus belles après l'amour ».

Marie avait lu et retenu cette phrase. Était-ce l'amour qui lui donnait cette beauté sereine et cette flamme dans le regard ? Elle la détailla discrètement. Son visage était lisse et reposé, pas le moindre cerne autour de ses yeux noirs, sa bouche souriait, prête à mordre la vie à pleines dents en saisissant toutes les miettes de bonheur que le destin distribuait parcimonieusement.

Elle dégageait un extraordinaire rayonnement qui suscitait l'admiration.

Marie l'enviait. Elle n'était pas jalouse de sa beauté, mais de son caractère chaleureux, de cette joie de vivre qui émanait de sa personne.

Chez Marie, tous ses sentiments étaient enfouis dans des tiroirs secrets dont elle seule possédait la clé, mais cette clé, elle l'aurait bien remise à Gretel en échange de son tempérament ardent et passionné.

Le médecin repoussa le drap et s'écria :

— Mais il est velu comme un singe !

Puis, regardant Marie, il dit :

— Il faudra bien le raser, je ne veux plus voir aucun poil !

Ses mains expertes palpaient le ventre qui se raidissait, il lui était difficile de localiser le mal, il fallait opérer sans tarder.

Il regarda à nouveau Marie et lui dit :  
— Administrez-lui un calmant et faites qu'il soit prêt dans un quart d'heure.

D'un geste paternel, il passa la main sur le front du garçon :

— Ne t'inquiète surtout pas, tout ira bien, demain tu n'y penses plus.

Il prit Gretel par le bras en disant :

— Il faut préparer la salle d'opération. Tous les deux, nous allons faire du beau travail !

Ils sortirent, laissant Marie complètement désorientée. Comment échapper à la corvée de rasage ? Bien sûr, il n'y avait aucun infirmier, ils étaient tous sortis. Ah, si elle avait pu prévoir tous ces ennuis, elle aurait envoyé Gunther au diable ! Tout cela était sa faute, ou la sienne, elle était si bête !

Dans l'immédiat, il lui fallait prendre une décision, elle ne savait pas encore laquelle. Elle n'avait jamais rasé personne et surtout pas à cet endroit-là !

Les garçons l'observaient. Il ne fallait pas qu'elle se couvre de ridicule, ni qu'elle perde la face ! Elle eut soudain une idée géniale et s'en félicita.

Les prenant à témoin, elle leur dit :

— Vous allez être bien gentils et me donner un coup de main, sinon votre camarade ne sera jamais prêt dans un quart d'heure. Je suis toute seule, je ne pourrai pas tout faire. L'un de vous a-t-il un bon rasoir ?

— Oui, dit le plus âgé, le mien coupe bien.

— Très bien, vous allez donc le raser, mais de près et sans écorchures.

— Mais il a très mal !

— Il n'aura pas plus mal quand il sera rasé. Quoi qu'il en soit, il faut le faire, allez, ne perdez pas de temps !

Elle découvrit la surface à traiter.

— Dégagez le plus possible, il faut que ce soit bien net.

L'homme aiguisait déjà son rasoir pendant que son compagnon préparait de la mousse à raser dans un gobelet.

Elle sortit en disant :

— Je vais aller préparer la piqûre, dépêchez-vous !

Elle passa à la lingerie pour prendre une chemise ouverte dans le dos. Elle sourit en pensant à la situation grotesque et combien gênante dans laquelle elle avait failli se trouver. Heureusement qu'elle avait su tirer parti des circonstances environnantes. Quand elle revint dans la chambre, le travail était achevé, c'était lisse comme une peau de bébé !

Elle badigeonna la région avec de l'alcool et fit la piqûre.

— Maintenant, vous ne sentirez plus rien, dit-elle pour le rassurer.

Quand Marie arriva au bloc opératoire, la grande lampe était allumée et il faisait très chaud. Le chirurgien, tout en sifflant une marche militaire, se brossait soigneusement les mains.

Elle approcha le brancard de la table d'opération.

— Allons, encore un petit effort, glissez-vous de l'autre côté !

— J'espère que l'on va m'endormir !

— Mais bien sûr ! Vous ne devez pas avoir peur, dit-elle en relevant les pans de la chemise au maximum.

Le médecin s'approcha enfin de lui et regarda la partie dénudée.

— Schön, s'écria-t-il, voilà au moins du beau travail ! Nous vous remercions pour la préparation ; la prochaine fois, nous saurons à qui nous adresser, les infirmiers rasant si mal !

Marie baissa la tête pour cacher sa confusion. Quel idiot ! C'était le genre de plaisanterie qu'elle n'appréciait pas.

Puis Gretel l'habilla. C'était toujours le même rituel, la blouse, le bonnet, le masque et enfin les gants. Stérile de la tête aux pieds, il restait là, les mains en l'air, comme un robot attendant qu'on le programme.

Avec un air de complicité, il lui fit un petit signe auquel elle répondit. Marie se sentit de trop, d'ailleurs, elle n'avait aucune envie de s'éterniser dans cet endroit surchauffé.

Munie d'une compresse et d'un flacon de narcotique, Gretel s'installa à la tête du patient et lui dit :

— Tu vas fermer les yeux, Heinz, et commencer à compter.

— Il faut que je retourne dans le service, appelez-moi quand ce sera fini, dit Marie.

Gretel acquiesça.

Marie se dirigea lentement vers la sortie.

— *Ein, zwei, drei, vier, fünf, sechs, sieben...*

Quand elle atteignit la porte, le garçon était déjà sous l'effet de l'anesthésie.

— *Acht, neun zehn...*

Elle poussa les deux battants vitrés qui se refermèrent sur elle.

Il lui fallait improviser un lit au rez-de-chaussée, pour le nouvel opéré.

Tout se passa très bien et Gretel vint elle-même le ramener. Il dormait profondément et ne se réveillerait pas avant quelques heures. Mme Lotte rentra vers 17 heures et Marie lui fit le récit de cet incident imprévu.

Il était écrit que ce jour-là ne devait pas être un jour de tout repos car vers 18 heures, une ambulance arriva. Il fallut à nouveau préparer la salle d'opération. Mme Lotte se mit en quête pour rassembler médecins et infirmières.

Il y avait plusieurs blessés graves qui furent dirigés vers le bloc, les autres pouvaient attendre.

Marie dut identifier les nouveaux arrivés, noter leur nom et leur âge. Elle demanda à l'un d'eux :

— Où avez-vous été blessé ? loin d'ici ?

— Je ne sais pas exactement, peut-être à une soixantaine de kilomètres.

Elle ne pensait pas que le front était aussi rapproché. Elle commença à nettoyer leurs blessures, puis leur mit un pansement provisoire en attendant d'autres soins.

Gunther arriva alors qu'elle était penchée au-dessus d'une plaie.

— Drôle de dimanche, Marie, je vous croyais à Strasbourg.

Elle releva la tête et rougit violemment, puis elle continua son travail.

— Ne t'en fais pas, mon vieux, dit-il, tu as là l'infirmière la plus délicate de la clinique.

Il partit et revint cinq minutes plus tard. Revêtu de sa blouse, il se dirigea vers la salle d'opération.

Marie ne le revit que le soir. Il lui remit un petit paquet de friandises.

— Vous voyez, j'ai pensé à vous.

— C'est très gentil de votre part, répondit-elle. Alors, les Strasbourgeoises sont-elles aussi charmantes que les Parisiennes ?

— Oui, Marie, elles le sont.

Il lui donna une petite tape amicale sur la joue et dit :

— A demain et bonne nuit.



mencer ? Avait-on le droit d'avantager l'un aux dépens de l'autre ? Et ceux pour lesquels l'on ne pouvait plus rien, devait-on les rejeter ainsi ? Et si l'on s'était trompé ? S'ils avaient eu encore une infime chance ? C'était monstrueux, inhumain de procéder ainsi, pourtant il le fallait, c'était nécessaire, impératif.

Pour les chefs d'état-major, une vie humaine avait bien peu d'importance, c'est par milliers qu'on les sacrifiait, mais dans cette salle blanche, des chirurgiens luttèrent pendant des heures pour arracher des griffes de la mort le moindre souffle de vie. Quelle déception quand ils échouaient, tout leur travail réduit à néant ! Qu'importe, il ne fallait surtout pas s'arrêter, ni réfléchir, mais recommencer, travailler sans désemparer jusqu'à la limite des forces et des moyens.

Ce matin-là, Gunther et elle s'étaient occupés d'un nouveau brûlé. Ils avaient réussi à l'installer dans un réduit où il serait tranquille. C'était les jambes qui avaient subi de graves lésions. Il souffrait beaucoup et tout son corps était agité par la douleur. Gunther l'examina, puis il tendit une ampoule de morphine à Marie en lui faisant un petit signe de tête. Il était impossible de le soigner dans l'état où il se trouvait.

Elle prit une seringue munie d'une aiguille, cassa l'extrémité de l'ampoule et aspira le liquide en tirant sur le piston. Elle s'approcha de l'homme, désinfecta un petit carré de peau et fit l'injection hypodermique. Il fallait bien attendre une demi-heure, avant que la morphine n'agisse, pour qu'ils puissent lui donner les soins qu'il nécessitait.

Gunther lui demanda :

— Veux-tu que je prévienne quelqu'un pour dire que tout va bien ?

C'était sa manière à lui de rassurer. C'était un procédé qu'il employait souvent et elle savait combien il était important de libérer un blessé de ses craintes.

« Un malade qui a la foi est un malade à moitié guéri », avait-elle entendu dire un jour. C'était valable ici aussi, il fallait absolument leur donner l'espoir qu'ils s'en sortiraient tous.

Le brûlé répondit :

— Dans la poche de ma vareuse, avec mes papiers militaires, vous trouverez l'adresse de ma femme, si vous pouvez lui écrire ?

Gunther chercha les papiers et les mit dans la poche de sa blouse.

— Ne t'inquiète pas, dit-il encore en lui mettant la main sur l'épaule, je vais m'en charger.

Ils étaient tous les deux à l'office, en train de boire une tasse de café.

Animés par le même élan et la même foi, ils avaient passé beaucoup de temps auprès de ce blessé.

Ils avaient enlevé les chairs nécrosées, puis ils avaient lavé au sérum physiologique avant d'appliquer du tulle gras et un bandage compressif. Chacun s'était occupé d'une jambe. Il reposait, maintenant, les traits détendus, calmé sous l'effet du sédatif.

Gunther et Marie ne parlaient pas, ils étaient aussi fatigués l'un que l'autre et avalaient doucement ce liquide chaud, le regard plongé dans leur tasse.

Ce fut elle qui parla la première :

— Est-ce toujours vous qui établissez le contact avec la famille ?

Il haussa les épaules :

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, autant que ce soit moi.

Il sortit les papiers qui lui avaient été confiés et les mit sur la table. Il y avait quelques photographies, elle en prit une au hasard et la regarda. En la reposant, elle aperçut quelques petits sachets qui l'intriguèrent. Sur le dessus, il y avait un chat noir. Perplexe, elle demanda en désignant le sachet :

— Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Il leva les yeux puis, amusé, il dit :

— Allons, ne me dites pas que vous ne savez pas ce que c'est ! Vous voyez bien que ce sont des préservatifs !

— Quoi ! dit-elle en rougissant.

— Voyons, Marie, nous sommes tous des adultes, tous les militaires en ont dans leurs poches. C'est ce qu'on appelle la prophylaxie, si vous voyez ce que je veux dire !

— Oui, je vois, je ne suis pas complètement débile !

Elle n'était plus une enfant, elle connaissait bien l'utilité de ces petites choses, mais, ce qu'elle ignorait, c'est que l'on en distribuait à tous les militaires.

Il sourit en la regardant.

— Alors, vous aussi, vous en avez dans vos poches ? dit-elle d'un ton railleur.

— Oh ! Cela suffit, Marie, je n'ai pas le temps de vous faire un exposé sur le repos du guerrier, ce n'est

guère le moment, nous avons encore beaucoup à faire.

Il avait noté l'adresse et il remit les papiers dans sa poche. Il la poussa gentiment dehors en disant :

— Allez, Mademoiselle, au travail !

Il devait penser qu'elle était bien naïve, mais c'est peut-être ce qui faisait son charme et pourquoi elle l'attirait tellement, car elle s'en rendait bien compte, Gunther était amoureux d'elle, elle en était sûre maintenant, il y a des signes qui ne trompent pas.

Et elle, l'aimait-elle ? C'est une question qu'elle ne s'était jamais posée et elle préférait ne pas y répondre. Elle savait pourtant, qu'en d'autres temps, cela aurait pu se faire. Il était si différent de tous les internes qu'elle avait connus jusqu'alors.

Ce qu'elle appréciait chez lui, c'était le respect qu'il lui témoignait. Il n'y avait aucune fausse note dans leurs rapports quotidiens, leur entente était sincère et tacite. Il ne se passait pas de journée sans qu'ils se retrouvent quelques instants ensemble. Ils attendaient ces tête-à-tête qui se prolongeaient un peu plus chaque jour. C'était chaleureux, harmonieux, ils en oubliaient presque la misère qui les entourait de toutes parts.



Elle essaya de l'aborder, mais en vain, il était toujours occupé et ne s'accordait guère de répit. Enfin, après une longue journée, pareille à tant d'autres, elle le trouva seul à l'office, buvant un breuvage chaud.

Elle referma la porte derrière elle.

— Qu'y a-t-il, Gunther, pourquoi vous dérobez-vous ? Vous ai-je chagriné sans le vouloir ?

Il leva la tête, mais son regard était vague, elle avait l'impression qu'il ne la voyait pas.

— Il faut m'excuser, Marie, mais je suis exténué ! C'est la rançon de toutes ces nuits sans sommeil. Il est temps que cela finisse, l'incertitude du lendemain me mine, vous ne pouvez comprendre.

Si, elle comprenait très bien que son moral était atteint. Elle le croyait fort, solide, alors qu'il n'était qu'un homme avec un cœur et une conscience. Elle savait qu'il n'y avait pas de remède. Tout ce qu'elle pouvait lui apporter, c'était son aide.

— Ecoutez-moi Gunther, c'est la fatigue, il faut réagir ! Pensez à autre chose !

— A quoi ? A la débâcle, aux bombardements, à tous ceux qui sont morts sous nos yeux !

— Taisez-vous ! dit-elle, brusquement.

— Alors à quoi dois-je penser ? A vous, à moi !

— Oui, par exemple.

— Le moment est bien mal choisi, Marie, nous n'allons pas rêver comme des adolescents !

— Pourquoi pas, il est toujours permis de rêver !

— Vous avez raison, c'est tout ce qui nous reste. Je regretterai toujours de ne pas vous avoir rencontrée en dehors de cette fichue guerre ; je vous aurais

fait la cour, offert des fleurs, dit des poèmes de Goethe ou de Ronsard.

Elle lui coupa la parole :

— Vous connaissez Ronsard ?

— Oui, je sais « Mignonne, allons voir si la rose... ».

La fatigue avait disparu de son visage et son regard s'était soudain animé, des centaines de petites lueurs dansaient au fond de ses prunelles comme des feux follets.

Elle le regarda, éberluée. Comme beaucoup d'Allemands, il avait étudié le français et le parlait presque correctement, mais réciter Ronsard avec un accent germanique, c'était plutôt comique. Elle dut faire des efforts pour garder tout son sérieux.

— Vous n'avez pas fini de m'étonner, Gunther !

Il crut qu'elle se moquait de lui :

— Cela vous surprend d'entendre un Schleu dire de telles bêtises, je suis vraiment idiot !

Elle n'était pas insensible à ces sentiments poétiques.

— Ce ne sont pas des bêtises, Gunther, c'est même très beau ! A part Goethe, quels sont vos auteurs préférés ?

— Victor Hugo, Lamartine, Stendhal !

Elle dû reconnaître qu'ils avaient beaucoup d'affinités, même pour Stendhal que Marie relisait souvent.

— J'aurais voulu vous faire connaître Heidelberg avec son université, la plus ancienne et la plus prestigieuse d'Allemagne. C'est une ville pleine de charme, que j'aime et que je ne voudrais pas voir détruite. Je

vous aurais fait visiter aussi la vieille pharmacie familiale où j'espère, un jour, remplacer mon père.

Il parla encore longuement et elle n'osa pas l'interrompre. Puis, soudain, il se rembrunit, son ciel s'était obscurci, ses pieds avaient de nouveau touché cette terre hostile.

— Il est illusoire d'espérer en l'avenir ! Qui sait si demain nous serons encore là. La guerre est une hérésie, tous ces morts n'auront servi à rien. Notre vieille Allemagne a vécu, elle est en train de rendre l'âme, la fin va être atroce et tout sera détruit. Ceux qui resteront, n'auront plus qu'à reconstruire un monde meilleur.

Il s'était approché de Marie et, ce jour-là, elle avait cru qu'il allait la prendre dans ses bras, mais il lui caressa seulement la joue en disant :

— Merci, Marie, merci de m'avoir sorti de cette ornière, merci encore pour ce que vous venez de faire.

## CHAPITRE XV

Mercredi 22 novembre 1944.

En se réveillant, Marie apprit par ses deux compagnes qu'elles n'avaient pas été dérangées et qu'elles avaient enfin pu dormir une nuit complète.

En bas, tout était relativement calme. Les ambulances étaient garées les unes derrière les autres, devant l'entrée. Cela lui parut suspect et elle se demanda si elle pourrait aller en ville dans l'après-midi. Il fallait qu'elle sache si les troupes françaises se rapprochaient et où elles se trouvaient exactement.

Elle vaqua à ses occupations, mais son esprit était, tout entier, absorbé par cette fausse accalmie. Pourquoi tous ces véhicules étaient-ils immobilisés ?

Quand elle vit Mme Lotte, elle lui dit :

— Je dois aller voir ma mère cet après-midi, puis-je disposer de quelques heures ?

— Mais certainement, Marie, vous avez droit à votre demi-journée, mais ne rentrez pas trop tard !

Elle lui avait répondu d'une manière directe, comme elle le faisait ordinairement, mais Marie sentait bien qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

Dans la matinée, elle demanda à Gunther :

— Que se passe-t-il, depuis hier nous n'avons reçu aucun blessé ! Comment se fait-il que les ambulances soient toutes là, comme si elles étaient prêtes à partir ?

Il parut confus, mais, dominant son embarras, il répondit :

— Une unité sanitaire doit toujours se tenir prête pour évacuer ses blessés, cela n'a rien d'anormal.

— Pensez-vous que cette évacuation va se faire dans l'immédiat ?

— Personne ne peut le dire, Marie.

— Mais vous, Gunther, qu'en pensez-vous ?

Il hésita un instant.

— Je pense que ce n'est plus qu'une question de jours !

Elle quitta la clinique vers 14 heures. Elle était pressée d'arriver et d'être informée de la situation. Elle se rendit directement à l'hôpital où régnait une agitation exceptionnelle.

Ses camarades, les internes, tout le monde la pressait de questions :

— Alors, que font les Schleus ? S'apprêtent-ils à partir ?

— Pour l'instant, ils sont encore là !

— La division Leclerc avance rapidement, demain nous serons libérés !

— Mais, où se trouve-t-elle ? A combien de kilomètres ?

— Une trentaine, tout au plus !

— Près de Saverne alors !

— Mais, ma pauvre Marie, la deuxième DB est entrée à Saverne le 20 octobre, depuis que tu es chez ces Allemands, tu n'es plus au courant de ce qui se passe chez nous !

Elle ne savait pas que Saverne avait été libérée, qui l'en aurait avertie ? Elle s'occupait des blessés à longueur de journée, mais elle ignorait totalement où se déroulaient les combats.

— Tu ne vas pas retourner là-bas, lui dit une infirmière, ils seraient bien capables de t'emmener ou encore de te fusiller, si tu refuses de les suivre.

Marie écoutait tout cela d'un air absent, elle ne réalisait pas encore que la situation allait basculer du jour au lendemain.

Les uns disaient :

— Cela va aller très vite, les troupes allemandes sont décimées, c'est pour demain !

D'autres enchaînaient :

— Les Allemands peuvent encore contre-attaquer et se défendre âprement, cela risque de retarder la libération.

— Que vas-tu faire, Marie ? demanda un interne.

— Je n'en sais rien, si j'étais sûre que ce soit pour demain, je n'y retournerais pas !

— Ce serait plus prudent de rester ici. Imagine un peu qu'ils t'obligent à partir avec eux, on dira n'importe quoi, même que tu as collaboré !

Collaboré ! Quelle absurdité ! Elle qui détestait tant les Allemands. Quel imbécile ! Où avait-il été chercher cela ? Tout au long de ces quatre années, elle avait rêvé de cet instant et aujourd'hui, elle se trouvait dans une situation malaisée, ennuyeuse !

Elle quitta ses amies pour se rendre chez sa mère ; elle aussi devait être au courant des événements.

Tous les conseils qu'on lui avait prodigués ne lui étaient d'aucune utilité. C'était à elle de décider et c'était bien difficile. Ce qui était certain, c'est qu'il lui fallait adopter une résolution rapide et définitive.

Les journées étaient déjà bien froides en cette fin novembre. Marie grelotta et remonta le col de son manteau. Dans la rue, les gens pressaient le pas, était-ce le froid ou bien avaient-ils hâte de rentrer chez eux ?

Elle passa devant la cathédrale, puis devant le Kammerzellhaus. Elle s'arrêta un instant et admira cette maison que Gunther aimait tant. C'était un véritable chef-d'œuvre de sculpture sur bois, elle ne l'avait jamais vraiment détaillée, pourtant elle avait passé des centaines de fois devant elle !

Pourquoi fallait-il qu'elle pense à Gunther ? Gunther avec son doux regard de myope ! Il était toujours là quand elle avait besoin d'aide, mais aujourd'hui, il ne pouvait rien pour elle.

Elle le revoyait encore l'aidant à faire un pansement, donnant à boire à un blessé, faisant lui-même de la morphine quand il jugeait qu'un homme souffrait trop.

Un jour, elle lui avait dit :

— Savez-vous que les garçons sont en admiration devant vous ? Vous êtes leur soutien, leur grand frère, leur bouée de sauvetage.

Il avait ri, découvrant de belles dents, bien alignées.

— Je vous en prie, Marie, arrêtez, je ne mérite pas cette auréole, elle est bien trop lourde pour moi !

— Mais non, vous êtes si bon, si dévoué, toujours là où on a besoin de vous.

— Pourtant, je ne suis qu'un Schleu !

Elle n'avait pas répondu, mais elle s'était dit : « Oui, mais un Schleu bien sympathique », et elle ne savait pas qu'il en existait !

Marie pensait que sa mère allait la conseiller utilement, mais, après un long entretien, elles étaient aussi indécises l'une que l'autre.

— Je ne sais pas, lui dit-elle, si nous serons libérés aussi vite que tu le crois.

— Voyons maman, tu sais bien que c'est pour bientôt.

— Oui, c'est ce que l'on dit, mais qui sait ! Il ne faudrait pas que l'on te fasse des ennuis si tu ne retournes pas là-bas. Nous ne sommes que toutes les deux, je n'ai que toi au monde, tu le sais bien, je ne voudrais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

Pauvre maman, elle avait toujours eu peur de la perdre et elle n'avait jamais osé la contrarier. Elles avaient toujours été très unies, pourtant, Marie se sentait seule et désemparée, elle aurait aimé que quel-

qu'un la prenne par la main et l'aide à sortir de ce labyrinthe.

Vers 19 heures, elle se décida enfin à quitter la maison. Sa mère pleurait, elle ne savait que faire pour la consoler. Elle l'embrassa tendrement en disant :

— Je vais réfléchir, si je ne reviens pas, tu sauras que j'ai regagné la clinique.

Elle allait marcher un peu dans le brouillard du soir. Elle pourrait dialoguer avec elle-même, comme elle avait l'habitude de le faire, peut-être trouverait-elle une solution. Elle se dirigea vers la place Kléber, elle vit que les tramways circulaient normalement.

« Allons, pensa-t-elle, ce n'est pas encore pour demain ! »

Elle aurait encore quelques jours pour se préparer à ce changement qu'elle avait tant souhaité.

Quand le véhicule s'immobilisa, elle grimpa à l'intérieur et s'installa dans le fond. Il y avait peu de monde ce soir, tout lui paraissait triste, elle ressentait un grand vide en elle.

Quel était donc ce sentiment qui la poussait à retourner là-bas ? On avait besoin d'elle, c'était certain, mais elle n'était pas des leurs !

A un moment, elle eut envie de descendre à la prochaine station mais tout était flou dans sa tête, elle ne put se décider et elle y renonça. Elle avait hâte maintenant d'arriver et de se retrouver dans cet univers grouillant et plein d'animation.

Quand elle arriva devant l'entrée, elle nota que toutes les ambulances étaient là, elles n'avaient pas bougé de place. C'était bien la première journée où

elles n'avaient pas été utilisées. L'on apercevait aussi plusieurs camions militaires recouverts d'une bâche blanche avec une croix rouge, aménagés certainement pour transporter des hommes et du matériel. Tous ces véhicules, rangés en ordre de marche, lui faisaient pressentir qu'elle allait vivre une période mémorable.

Tout avait l'air parfaitement calme en pénétrant à l'intérieur et elle ne rencontra personne. Heureusement, car elle ne se sentait pas le courage de discuter, d'ailleurs qu'aurait-elle pu dire, ils en savaient sûrement plus qu'elle sur la situation.

Elle gravit les marches de l'escalier pour se rendre dans sa chambre. Il fallait qu'elle soit seule pour penser à son comportement dans les jours prochains.

Elle se coucha et, contrairement à ce qu'elle pensait, elle s'endormit très vite, sans avoir le temps de faire des projets pour le lendemain.

Dans la nuit, elle fut réveillée par un bruit sourd. Elle pensa d'abord au tonnerre, en cette saison, c'était plutôt improbable, aussi alluma-t-elle la lampe. Elle vit immédiatement que les deux lits étaient vides et cela l'intrigua. Elle ouvrit la croisée, après avoir pris soin d'éteindre la lumière. C'est alors qu'elle réalisa que ce bruit qu'elle entendait était un tir d'artillerie, assez rapproché. Par moments, le ciel était éclairé d'une lueur intense et brève, comme un éclair. Elle ferma vivement la fenêtre et se recoucha.

Pourquoi ses camarades n'étaient-elles pas là ? Elle aurait pu descendre, aller voir ce qui se prépa-

rait, mais la peur l'avait gagnée et elle resta clouée au lit, incapable de prendre la moindre décision. Elle essayait de mettre de l'ordre dans ses idées, mais elle n'y parvenait pas. Tout se confondait, la guerre, l'occupation, la libération, les Français, les Allemands !

Les volées de coups de canon se succédèrent, elle les entendait distinctement.

Elle regarda plusieurs fois sa montre, les minutes étaient aussi longues que des heures.

Combien de temps allait-elle rester éveillée ? Devait-elle aller s'enquérir de la situation, un élément nouveau était certainement intervenu ! Elle ne bougea pas, elle ne voulait pas se mêler à eux, elle devait rester en dehors de ces circonstances susceptibles de lui créer des embarras, il fallait les laisser seuls, demain, elle aviserait.

La fatigue la gagna peu à peu et le sommeil eut enfin raison de cette tension nerveuse. Abandonnant momentanément tous les soucis qui la préoccupaient, elle s'endormit profondément.

## CHAPITRE XVI

Jeudi 23 novembre 1944.

— Réveillez-vous, Marie, vite !

C'était Hélène qui parlait. Selon son habitude, elle avait ouvert la fenêtre et Marie sentit de l'air froid sur son visage.

— Il faut vous préparer, dit-elle, je crois que nous allons partir. Nous avons travaillé toute la nuit pour que les blessés soient transportables.

— Mais il fallait venir me chercher !

— Je n'ai pas eu le temps d'y penser, à vrai dire, je ne savais même pas si vous étiez rentrée.

— Pourtant hier soir, tout paraissait calme, quand je suis arrivée.

— Oui, c'est seulement vers 22 heures que nous avons reçu l'ordre de préparer tous les garçons en vue d'une évacuation.

Marie s'habilla très vite pendant que sa compagne préparait sa valise.

Elles descendirent ensemble pour rejoindre les autres. Le personnel civil, qui était employé aux cuisines, n'était pas présent ce matin-là. Il n'y avait aucun doute, il n'y avait plus de moyens de transport, les routes étaient coupées et peut-être que Strasbourg était déjà libérée !

Si elle avait pu prévoir cela, elle ne serait pas revenue ! Elle n'eut guère le temps d'avoir des regrets, ni de se poser d'autres questions car elle dut aider à faire du café, couper du pain, préparer des tasses pour le déjeuner.

Elle aperçut Mme Muller, la femme du jardinier, qui servait du café. Elle s'approcha d'elle et lui dit :

— Que se passe-t-il, madame Muller, savez-vous quelque chose ?

— Je ne sais rien d'exact, mais mon mari ne va pas tarder et nous aurons des nouvelles.

Elle connaissait bien M. Muller pour lui avoir parlé quelquefois. Il s'occupait du jardin et aussi du chauffage et habitait avec sa famille tout près d'ici.

Quand elle eut enfin fini la distribution de pain et de café, elle se dirigea discrètement vers les cuisines. M. Muller et sa femme étaient seuls, ils parlaient en alsacien et s'arrêtèrent quand Marie entra.

— Alors, demanda-t-elle anxieuse, qu'avez-vous appris ? Où en est la situation ?

— Je crois que les troupes françaises ne sont plus très loin, aux portes de Strasbourg paraît-il. Si les Allemands ne partent pas maintenant, ils seront faits comme des rats, dit-il.

Dans la jolie tête de Marie, ce fut la panique géné-

rale, elle ne pouvait plus rester parmi ces Allemands, sa place était maintenant à Strasbourg.

— Il faut absolument que je sorte d'ici et que je retourne chez moi, pouvez-vous m'aider ?

— Dans l'immédiat, ce ne serait pas très prudent, il vaut mieux attendre que les Schleus partent.

— Oui, mais s'ils m'obligent à les suivre !

— Ils vont se mettre en mouvement très vite, il vous faudra alors profiter du désordre total et aller vous cacher dans la serre qui se trouve au fond du jardin. Vous passerez par cette porte (il lui désigna une sortie) personne n'ira vous chercher là-bas. Moi, je resterai avec ma femme, nous ne risquons rien.

Un infirmier entra en réclamant du café, il mit fin à leur entretien.

Marie sortit en réfléchissant. Ce n'était pas tellement convaincant, il lui fallait trouver autre chose, très vite, mais quoi ?

Hésitante, elle revint dans son service. Elle constata que tous les blessés étaient prêts pour le départ, beaucoup de plâtres avaient été posés pour maintenir les membres lésés et éviter les gros chocs.

Elle ne prêta aucune attention aux paroles des infirmiers militaires, elle cherchait des yeux Mme Lotte.

Dans le hall, elle vit les médecins qui échangeaient quelques propos en regardant à l'extérieur. Certains fumaient nerveusement, Gunther était là également, il ne l'avait pas encore vue.

Que pouvaient-ils bien se dire, qu'attendaient-ils ?

Elle remarqua qu'ils avaient tous revêtu leur tenue d'officier. Près d'eux, il y avait aussi Hélène, Gretel,

les deux infirmières du bloc opératoire qu'elle connaissait très peu et aussi l'infirmière du premier étage, belle fille plantureuse, qui était un peu l'adjointe de Mme Lotte. C'est elle qui était venue vers Marie le premier jour. Elles n'avaient guère eu d'autres contacts par la suite.

Les brancardiers allaient et venaient, transportant des civières. Tous semblaient attendre quelque chose qui devait se produire inéluctablement.

La compagnie sanitaire était prête à quitter les lieux, mais Marie ne les suivrait pas.

Quand Mme Lotte apparut, Marie prit son courage à deux mains, il fallait qu'elle lui parle.

— Qu'y a-t-il, Marie, demanda-t-elle.

— Je suis très inquiète, Madame, ma mère est toute seule et je voudrais bien aller la rejoindre.

— Mais c'est impossible, dit-elle, la circulation est interrompue, on ne peut pas vous laisser partir dans de telles conditions !

Le médecin-chef venait vers elles, certainement pour leur donner des instructions.

Mme Lotte lui dit :

— Marie voudrait partir, elle habite Strasbourg, mais je trouve que c'est beaucoup trop dangereux !

Son visage était contracté, il ne lui accorda aucune attention et répondit d'un ton irrité :

— Nous avons besoin de tout le personnel pour l'instant. J'ai l'ordre formel d'emmener nos hommes, il est possible que nous partions sans tarder, veillez à ce que tout le monde soit prêt !

Il rejoignit le groupe des officiers d'un pas précipité. Marie se sentit défaillir, c'était la confusion totale, elle était absolument incapable d'avoir une idée concrète. Pourtant, il lui fallait trouver, très rapidement, un moyen de leur fausser compagnie, mais comment ?

— Allez, lui dit Mme Lotte, rassemblez tous les garçons valides, dites-leur de n'emmener que le strict minimum.

Elle alla de groupe en groupe, comme une automate, en répétant les mêmes phrases.

Un vent de panique se leva et souffla parmi ces hommes, certains, pressés, voulaient déjà sortir et, bien qu'affolée elle-même, Marie essayait de les rassurer. Si seulement elle avait pu approcher Gunther, mais il était toujours avec les médecins, et puis, que lui aurait-elle dit, qu'elle voulait partir, il l'en aurait dissuadée, désormais, elle ne pouvait plus compter que sur elle-même.

Une poussée générale se manifesta quand le médecin-chef sortit de son bureau. Son visage était empreint d'une grande lassitude, l'on pressentait qu'il allait annoncer quelque chose de sérieux, de dramatique. Il leva la main pour demander le silence et dit :

— Mes amis, nous ne pouvons plus partir, nous allons nous constituer prisonniers, mais nous devons rester dignes, je vous demande à tous de vous conduire en soldats disciplinés. C'est tout ce que j'ai à vous dire et j'en suis navré. Je demande aux officiers de bien vouloir me remettre leur arme.

Marie ignorait qu'ils avaient des armes. A quoi

pouvaient-elles leur servir ? Ils étaient tous là pour sauver des vies et non pour tuer !

Les quelques armes furent mises dans un linge et un infirmier fut chargé de les enterrer dans le jardin. Peut-être était-ce une sage précaution pour éviter tout malentendu qui aurait pu entraîner des conséquences fatales.

Et la longue attente commença ! Les minutes semblaient interminables, alors que d'habitude, on ne les voyait pas s'écouler.

Gunther vint s'asseoir près d'un brancard. Il était très pâle, son regard reflétait un profond accablement. Il alluma une cigarette, Marie ne l'avait jamais vu fumer. Elle s'approcha de lui et demanda :

— Voulez-vous une tasse de café ?

Il tira une bouffée et rejeta la fumée avant de répondre :

— Je vous remercie, je ne veux rien.

Il lui tendit la main et la força à s'installer à côté de lui. Il garda sa main dans la sienne, en la serrant fortement, comme s'il avait peur de la perdre. Elle ne se sentit pas le courage de la retirer, c'était réconfortant, elle était sensible à cette chaleur douce qu'il lui communiquait comme une onde électrique.

Après un long moment, elle se dégagea enfin, ses doigts étaient moites, elle était bouleversée par cette situation, qu'elle attendait certes, mais qui se présentait à elle d'une façon tellement imprévue !

Ils restèrent ainsi côte à côte, sans rien dire, chacun suivant le cours de ses pensées.

Marie se demandait comment elle arriverait au bout de cette épreuve. Serait-elle prisonnière elle aussi ? Comment pourrait-elle justifier sa présence dans cette formation allemande ? Elle y était venue contre son gré, mais qui la croirait !

A la voir parmi ces Allemands, qui penserait qu'elle les haïssait ! Qui pourrait dire qu'elle les avait exécrés tout au long de ces années d'occupation, ceux qu'elle avait vus exécuter de jeunes résistants, ceux qu'elle avait vus arrêter des Juifs dans son quartier !

Elle eut un léger frémissement en pensant à cette Gestapo qui faisait régner la terreur, non seulement en Allemagne, mais surtout dans les pays occupés. Elle se rappela ces deux hommes, membres de cette organisation, vêtus de longs imperméables noirs, qui venaient régulièrement dans son service à l'hôpital, voir un malade. Celui-ci, atteint d'un cancer, était condamné à plus ou moins brève échéance. D'après les traces qu'il portait sur le corps, l'on devinait qu'il avait été torturé au-delà de ce que l'on pouvait supposer. Il avait séjourné quelques jours dans une petite pièce, isolé des autres malades. Elle ne sut jamais rien de lui car il était étroitement surveillé.

Un matin, une voiture l'emmena, alors qu'il n'était plus qu'une pauvre loque humaine. Pensait-on qu'il allait avouer ou trahir, si près de la mort qui allait le délivrer, non seulement de son mal, mais aussi de ses bourreaux.

Ces journées avaient été un vrai supplice pour Marie. Rester là, sans rien faire, sous le regard froid de ces hommes sans pitié, sans morale !

Elle regarda Gunther, il avait les yeux clos. Elle se demanda ce qu'il pensait de ces camps et de ces tortures. Jamais ils n'avaient eu l'occasion d'en parler, d'ailleurs elle n'aurait pas osé aborder volontairement ce sujet. Mais elle savait bien qu'il n'admettait pas ces procédés et qu'il les condamnait. Comme beaucoup d'Allemands, il devait assister, impuissant, à ce monstrueux carnage.

A quoi bon s'interroger encore, il ne fallait plus attendre aucune réponse. Elle savait que ces Allemands qui se trouvaient auprès d'elle, ce n'étaient pas les mêmes et elle n'éprouvait aucun ressentiment envers eux.

Depuis sept semaines qu'elle vivait en commun avec ces hommes, elle avait appris tant de choses ! Elle avait découvert que par-delà la guerre et la haine, il y avait aussi de la reconnaissance, de l'amitié, de l'amour. Quoi qu'il puisse arriver, cette période ne s'effacerait jamais de sa pensée et elle voyait maintenant les choses avec un regard nouveau.

Il était midi quand on demanda des volontaires pour préparer une légère collation.

Marie se leva et, en compagnie de quelques infirmiers, elle se dirigea vers les cuisines. M. et Mme Muller étaient toujours là. Ils aidèrent à préparer des plats de viande froide et du café.

Quelqu'un ouvrit une fenêtre, une petite pluie très fine tombait du ciel, au loin, l'on entendait quelques tirs. Puis, chacun repartit, en portant son plateau.

Que cette attente était longue et angoissante ! Pour-

tant nul ne se plaignait. Les grands blessés avaient reçu un calmant, les autres mangeaient ce qu'on leur avait distribué.

Personne ne parlait, aucun signe d'impatience. Le silence s'était installé dans cette maison, un silence lourd, oppressant. Tous étaient attentifs au moindre bruit venant du dehors. Le temps s'écoulait lentement, comme un goutte-à-goutte.

Marie se rapprocha de Gretel, elle lui demanda :

— Est-ce que tout va bien ?

— Oui, le chef attend qu'on lui transmette un nouvel ordre.

Elle regretta soudain d'avoir parlé si vite :

— Enfin, on ne sait rien de précis, mais il faut être prêts. Ne dites rien pour l'instant, ce n'est pas la peine de créer de l'agitation et de l'effolement.

Il faut être prêts ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Que devait-elle faire ? Si elle s'esquivait maintenant, quelqu'un partirait à sa recherche, il lui fallait encore attendre, attendre le moment précis où elle pourrait disparaître.

Vers 14 h 30, le médecin-chef sortit enfin de son bureau. Tous les visages se tournèrent vers lui. Il dit d'une voix brève et décisive :

— Ecoutez-moi. L'on vient de me confier la mission de vous évacuer, tous !

Il marqua une pause, puis reprit :

— En allant vers le nord, nous trouverons encore un pont pour traverser le Rhin, c'est notre unique chance ! Il nous faut agir vite, mais dans le calme

et la discipline. Je pense que chacun connaît ses consignes. De vous tous dépend notre réussite.

Dès qu'il eut achevé, cette énorme machine humaine se mit en mouvement. Marie n'en garderait qu'un souvenir confus : des civières que l'on hissait dans les ambulances, des blessés valides qui s'acheminaient en ordre serré vers une issue de sortie pour gagner les camions militaires. Cela se déroulait à un rythme bien déterminé, sans aucune précipitation, comme si le scénario avait été répété plusieurs fois.

Elle avait l'impression qu'un gouffre s'ouvrait devant elle et elle devait lutter contre cette impression de vertige qui la gagnait subitement.

Elle était là, immobile, sans réaction, regardant autour d'elle comme si tout cela lui était étranger.

Mme Lotte la rappela sévèrement à l'ordre :

— Ne restez pas plantée là, Marie, distribuez les couvertures qui sont dans la lingerie, ils en auront besoin. S'il reste encore des bandages, il faut les ramasser, qui sait si nous trouverons un hôpital sur notre route !

Elle fit ce qu'on lui avait demandé, mettant une couverture sur les brancards, au fur et à mesure qu'ils passaient devant elle. Puis elle entassa encore des bandes et des compresses dans un grand sac militaire.

A plusieurs reprises elle avait croisé Gunther qui aidait les brancardiers. Chaque fois, leurs regards se cherchaient et restaient rivés l'un à l'autre, comme s'ils voulaient prolonger indéfiniment cet instant.

On avait également remonté les grands blessés du sous-sol, puis ceux du premier et du second étage étaient descendus par leurs propres moyens.

Combien de temps s'était déjà écoulé, elle ne sut le dire, l'on circulait toujours dans les couloirs quand Gunther l'attrapa par le bras. Le visage tendu, il lui dit :

— Venez, Marie, j'ai besoin de vous, nous irons dans la deuxième ambulance.

Pourquoi s'obstinait-il à se trouver toujours près d'elle, elle avait déjà bien du mal à sortir de ce chaos !

Elle le regarda longuement pour bien se souvenir de ses traits.

Comprit-il ce qu'il lisait dans ces yeux clairs posés sur lui ? Peut-être, car il dit :

— Il ne faut pas rester ici, cette nuit il y aura des bombardements intensifs et vous serez en danger !

Elle voulait lui parler, lui expliquer, mais rien ne sortait de sa bouche, elle n'arrivait pas à formuler ses pensées. Cette situation la dépassait, elle arriva cependant à dire :

— Je vous retrouverai tout à l'heure...

Il la prit soudain dans ses bras et la serra très fort contre lui.

— Allons, dit quelqu'un en les bousculant, vous aurez tout le temps de vous embrasser plus tard !

Elle s'arracha à cette étreinte, le repoussant doucement. Il garda encore sa main un court instant :

— Ne tardez pas trop, Marie !

Elle le suivit des yeux, sachant bien qu'elle ne le

rejoindrait pas. C'est lui qui l'avait accueillie et maintenant, c'est elle qui le regardait partir !

Il se retourna encore une fois pour capter son regard. Savait-il à cet instant précis qu'il ne la reverrait plus ?

Elle se fraya un passage parmi les derniers occupants de la maison et gagna l'escalier. Elle le monta si vite, qu'elle en était haletante. Les portes des chambres étaient largement ouvertes, nul n'avait songé à les refermer. Elle ne rencontra personne, chacun était déjà en place pour la scène finale.

Délibérément, elle regarda par la fenêtre, comme au premier jour, le jour de son arrivée, mais aujourd'hui, tout était différent. Elle avait espéré ne pas rester trop longtemps parmi ces Allemands, elle y était quand même restée le temps nécessaire pour les connaître.

Elle n'était pas qualifiée pour porter un jugement sur les qualités de ces hommes, mais elle savait que leur probité professionnelle était intacte et qu'ils étaient dignes de respect. A aucun moment, elle n'avait ressenti la moindre suspicion à son égard, il n'y avait eu aucune gêne dans leurs rapports. Ils avaient lutté pour la même cause : le respect de l'individu devant la souffrance et devant la mort.

Maintenant ce long convoi était prêt à démarrer dès que l'ordre en serait donné.

Elle prit son manteau, son sac et descendit en prenant soin de regarder autour d'elle. Si elle avait

rencontré quelqu'un, elle aurait dû inventer un prétexte pour remonter.

Au bas de cet escalier, maintenant désert, elle eut un bref moment d'hésitation, mais elle se ressaisit. Il lui fallait trouver cette serre où elle serait en sécurité pour attendre le départ des Allemands et l'arrivée des troupes françaises.

Blottie dans un coin sale et humide, Marie attendait. Elle regarda sa montre, elle marquait 15 h 40. Il lui semblait qu'elle était là depuis une heure, en fait, elle n'en savait rien, tout s'était passé tellement rapidement. Allait-elle devoir rester tapie dans cet endroit, comme un animal traqué ? Le froid la saisit soudain et elle se mit à frissonner. Son cœur battait très fort, pourtant elle n'avait pas peur, elle ne pensait pas que quelqu'un viendrait la chercher ici. Ils étaient bien trop occupés pour se soucier d'elle, il leur fallait partir très vite pour atteindre ce fameux pont qu'ils voulaient emprunter pour gagner l'Allemagne.

Elle ne savait pas où localiser ce passage, elle n'avait aucun sens de l'orientation.

Elle n'entendait rien, aussi son attention était en éveil et son inquiétude commençait à se manifester. Un bref coup d'œil sur le cadran de sa montre, quatre heures seulement !

Elle essaya de calculer le temps qu'il fallait à un tel convoi pour se mettre en marche : trente minutes, quarante-cinq minutes, peut-être une heure !

Pourvu qu'il n'y ait pas eu de contrordre ! Elle ne

pourrait pas passer la nuit dans cette serre, ni retourner parmi eux ! Il lui faudrait attendre que l'obscurité soit totale pour sortir de sa cachette, mais oserait-elle s'aventurer dans le noir, sous le feu des tirs et les détonations de bombes ?

Elle entendit enfin des pas précipités et la voix de Mme Muller qui lui dit en ouvrant la porte :

— Tout va bien, ils sont partis, vous pouvez venir, maintenant.

Bien qu'elle soit transie de froid, elle sentit de nouveau son sang circuler dans ses veines.

— Dieu soit loué ! Pourvu qu'ils ne reviennent pas !

— Non, ils savent bien que les troupes françaises vont arriver bientôt.

M. Muller vint à leur rencontre, il se frottait les mains en signe de contentement.

— Alors, mademoiselle Marie, tout s'est bien passé, vous voilà libre.

Ils avançaient lentement, écoutant les rafales de tirs. Cela ne rassurait pas Mme Muller.

— Je vais aller retrouver les enfants, dit-elle, je ne veux pas les laisser seuls plus longtemps, ils pourraient s'inquiéter.

Marie pénétra à l'intérieur du bâtiment, suivie de M. Muller.

— Je me demande bien comment je vais pouvoir regagner Strasbourg, dit-elle soudain.

— Ma femme a bien une bicyclette, mais ce n'est pas le moment de se promener, croyez-moi, et puis la nuit va tomber très vite.

Elle pensa qu'il avait raison.

— Mais je ne peux pas rester dans cette grande bâtisse, dit-elle encore, j'en mourrais de peur !

— Si vous le voulez, ma femme vous préparera un lit, nous avons de la place et demain vous pourrez rentrer chez vous. Certainement que les transports fonctionneront normalement.

Oui, c'était plus sage, d'autant plus qu'il faisait déjà sombre.

— Je vous remercie, dit-elle, si cela ne vous cause aucun dérangement, je veux bien.

Elle était heureuse qu'il lui ait fait cette proposition, elle ne voulait surtout pas rester seule.

Ils se dirigèrent vers le service de Marie. Elle fut frappée par le calme qui y régnait, c'était comme si le temps s'était arrêté brusquement.

Quand ils arrivèrent dans le hall, ils regardèrent autour d'eux. C'était difficile d'expliquer ce malaise qu'ils ressentait ! Cette clinique ressemblait maintenant à un bateau ayant fait naufrage et où il n'y aurait aucun survivant. C'est M. Muller qui rompit le silence :

— Je vais aller fermer toutes les issues et aussi arrêter la chaudière.

— Oui, je vous attends ici, dit-elle machinalement.

Marie parcourut le long couloir, comme elle l'avait fait tant de fois. Elle était attirée par la salle d'opération, restée grande ouverte.

Au passage, elle regarda tristement toutes ces chambres, vides désormais, où ni rires, ni gémisse-

ments ne résonnaient plus. Elle pensa à tous ces jeunes garçons qu'elle avait connus durant ces dernières semaines, ces handicapés à vie ! Jamais, elle n'avait osé poser la moindre question sur l'origine de leurs blessures, de peur de réveiller le souvenir de ces moments malheureux. Eux-mêmes n'en avaient jamais parlé, ils avaient oublié ou bien ils ne voulaient plus y penser.

Elle ramassa une petite breloque par terre, perdue dans la fièvre du départ. Elle la serra dans sa main en imaginant qui avait bien pu la perdre.

Sur le seuil de la salle d'opération, elle s'arrêta. Elle n'y avait été que très rarement. Elle avait toujours été très impressionnée par ces hommes en blanc qui opéraient avec une endurance et un sang-froid hors du commun. Elle était en admiration devant cette habileté manuelle du chirurgien.

Elle avança doucement, comme si elle pénétrait dans un sanctuaire. Son regard balaya la salle, quel triste spectacle que ce désordre inexprimable. Il y avait des traces de plâtre partout, sur les tables, par terre et même sur les murs.

Pendant un instant, elle ferma les yeux et elle revit ces médecins, opérant sous le scialytique pour tenter de réparer les dommages causés à l'humanité par cette abominable guerre. Elle se souvenait de ces visages penchés au-dessus de ces corps déchiquetés, visages graves, d'où perlaient des gouttes de sueur.

Très souvent, il leur fallait prendre une décision brutale, mais nécessaire, et qui devait peser lourdement sur leurs épaules.

Les amputations étaient courantes. Un chirurgien ne pratique pas cette opération sans y réfléchir mûrement, pourtant il fallait agir vite pour arrêter la gangrène qui commençait à s'installer, cette mortification lente qui provoque la destruction des cellules. Certains blessés arrivaient seulement après plusieurs jours, ils avaient reçu les premiers soins, mais dans quelles conditions ! L'infection avait progressé et les plaies, souillées par des germes pathogènes, n'étaient plus que putréfaction. Alors, il fallait couper, scier, puis suturer ces lambeaux de chair.

Il y avait aussi ces affreuses blessures à l'abdomen, qui provoquaient des hémorragies graves, qu'il fallait enrayer rapidement en pratiquant une hémostase.

Combien de vies humaines avaient-ils sauvées, ces opérateurs habiles et sûrs ? C'était un combat dur, inégal ! La guerre s'acharnait sur des garçons jeunes, pleins d'énergie et, quand enfin ils arrivaient sur la table d'opération, c'était une lutte sans merci que livraient ces médecins pour les sauver de la mort, cette mort qui frappait sans prévenir et qui se riait de ces hommes qui tentaient souvent l'impossible.

Une voix la ramena à la réalité, quelqu'un l'appelait.

— Mademoiselle Marie, mademoiselle Marie !

C'était la voix de M. Muller, il lui faisait de grands signes du fond du couloir.

— Venez vite, il y a encore quelqu'un en bas !

Elle le rejoignit en courant et ils descendirent tous les deux au sous-sol. Il lui dit qu'il avait entendu un

bruit, quelque chose comme un verre que l'on brise. Après avoir visité plusieurs chambres, il avait trouvé un lit encore occupé.

Ils arrivèrent enfin dans cette pièce.

Elle resta interdite devant ce garçon qui essayait de se soulever sur un coude. Un verre cassé gisait à terre, elle comprit aussitôt qu'il avait voulu signaler sa présence en le jetant sur le sol. Mais, pourquoi n'avait-il pas appelé ?

— Mon pauvre ami, lui dit-elle, on vous a oublié ! Comment cela se fait-il ? Qu'est-ce que nous allons faire de vous ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas manifesté plus tôt ?

Elle parlait, parlait, mais lui ne répondait pas, il les regardait même avec beaucoup de réserve.

— Mais enfin, répondez, dit Marie agacée.

Elle prit le drap et le ramena d'un geste brusque sur les jambes, elle vit alors que sa cuisse droite était blessée. Un gros pansement, taché de pus et de sang, attira son attention.

— L'on peut dire que c'est un heureux hasard pour vous que nous soyons encore là, je ne vois pas comment vous auriez pu sortir d'ici ! Depuis quand avez-vous ce bandage ?

Il avait toujours la même expression, elle se demanda s'il était dans son état normal.

Dans un mouvement d'irritation, elle prit sa fiche. Ahurie, ouvrant de grands yeux, elle lut :

— Sergent John Hambric, Américain.

Elle regarda M. Muller.

— Je ne rêve pas, c'est un Américain ! Saviez-vous qu'il y avait un Américain ici ?

— Non, mais d'où sort-il ?

— Pour le savoir, il faudrait qu'il nous le dise !

Elle comprenait maintenant son mutisme et sa méfiance, peut-être les prenait-il pour des Allemands. Près de lui, quelqu'un avait déposé une bouteille d'eau et un gros pain. De quoi se nourrir un ou deux jours. Les Allemands ne l'avaient pas oublié, ils l'avaient abandonné volontairement en pensant que d'autres le découvrirait. Qui avait pris cette initiative ? Le médecin-chef certainement ! Il ne leur était d'aucune utilité, mais une charge de plus.

Comment se trouvait-il parmi eux ? Jamais personne n'avait parlé d'un Américain !

Elle consulta à nouveau sa fiche et elle apprit qu'il était arrivé depuis trois jours. Rien dans le tiroir de la table de nuit, aucun renseignement sur son identité, on lui avait retiré ses papiers. Comment savoir à quelle unité il appartenait ? Il aurait pu le leur dire, bien sûr, mais ne parlant pas la même langue, c'était l'incompréhension totale !

Elle le détailla discrètement : assez beau garçon, avec un teint mat et des yeux bruns. Il paraissait très grand. Elle lui sourit en disant :

— Je ne m'attendais pas à voir un Américain aujourd'hui !

Il la regardait, inquiet, ne sachant trop ce qui l'attendait.

— Dou you speak english ? interrogea-t-il.

Elle secoua la tête négativement.

— Dou you speak french, deutch ? demanda-t-elle. Il fit signe que non.

« Voilà bien ma chance, se dit Marie, me voici face à un bel Américain et je suis incapable de le comprendre ! »

Elle n'avait jamais réussi à assimiler quelques phrases d'anglais et elle le regrettait bien maintenant. Cela aurait été si facile pour elle, si elle avait pu lui parler. Comment lui dire que les Allemands étaient partis, le laissant là, tout seul, qu'elle était française, qu'elle allait s'occuper de lui, qu'il serait transporté dans un hôpital américain.

A l'aide de quelques signes, ils entreprirent de lui expliquer la situation, mais cela ne l'impressionnait guère, il les observait prudemment, comme s'ils arrivaient d'une autre planète. Il avait pourtant bien dû comprendre que les Allemands avaient fui devant les troupes alliées.

— Mademoiselle Marie, dit M. Muller, on ne peut pas le laisser tout seul !

— Non, on ne peut pas, surtout pas dans cette cave ! Nous allons le remonter et je resterai auprès de lui cette nuit, demain l'on prendra des dispositions pour le faire évacuer.

— Et si vous téléphoniez à l'hôpital civil, on viendrait peut-être le chercher maintenant !

— Mais oui, pourquoi n'y ai-je pas pensé ? Je vais le faire immédiatement, je pourrai ainsi me rendre chez moi par la même occasion.

Elle remonta très vite et alla dans le bureau du

médecin-chef. Elle prit nerveusement le combiné du téléphone, appuya sur un bouton, mais aucune tonalité ne se faisait entendre. Rien ! Elle avait beau dire : Allô ! Allô ! Personne ne répondait. Avant de se retirer, les Allemands avaient détruit la ligne téléphonique.

Il fallait se rendre à l'évidence, ils étaient séparés du centre de la ville.

Il n'y avait plus de brancards, il ne restait plus qu'à installer l'Américain dans un fauteuil roulant. Il fallait éviter de heurter sa cuisse et ce n'était guère facile, vu l'exiguïté des portes et des couloirs. Ils réussirent à le mettre dans l'ascenseur et arrivèrent au rez-de-chaussée.

Marie buta malencontreusement contre le fauteuil et l'Américain fit la grimace, sa blessure le faisait souffrir. Elle s'excusa, le transport n'avait pas été facile.

M. Muller demanda :

— Dans quelle chambre allons-nous le mettre ?

Elle réfléchit un instant, il y avait de la place pour loger tout un régiment, ils n'avaient que l'embarras du choix.

D'une voix calme, elle dit :

— Pourquoi pas dans celle du médecin-chef ! Il y sera à son aise.

Ils éclatèrent de rire tous les deux, l'Américain les regarda, intrigué.

Ils le couchèrent dans cette belle chambre, quittée

précipitamment, et où il y avait encore quelques effets personnels et une tenue d'officier.

Quand l'installation fut achevée, Marie, déconcertée par tant de sûreté, dit :

— Vous ne pensez vraiment pas qu'ils puissent revenir ? Ce serait catastrophique !

— Non, rassurez-vous, c'est bien la dernière des choses qu'ils feraient, ils sont certainement déjà de l'autre côté du Rhin.

Le brouillard était tombé et il faisait presque nuit.

— Il faut que je rentre chez moi maintenant, dit M. Muller, ma femme va être étonnée quand je vais lui raconter cette histoire. Vous ne risquez rien ici, toutes les portes sont fermées, je vais sortir par derrière, je reviendrai demain matin pour vous aider.

Arrivé au bout du couloir, il revint sur ses pas et lui tendit une lampe-torche.

— Tenez, il est préférable d'éteindre la lumière, à cause des bombardements ; cette nuit ne va pas être de tout repos !

Elle l'accompagna pour fermer la porte à clé, derrière lui.

— Savez-vous s'ils ont emmené leurs armes ? demanda-t-elle encore.

— Oui, ils les ont détériorées juste avant leur départ, mais, dit-il en souriant, vous n'avez pas besoin d'arme !

Il s'en alla, laissant la pauvre Marie seule, en proie à l'adversité. Elle fut soudain bien embarrassée, mais elle réagit très vite. Il ne fallait pas que cette peur instinctive qu'elle traînait comme un boulet depuis

l'enfance refasse surface. Elle avait maintenant la charge de cet Américain et elle devait l'assumer, du mieux possible.

Elle visita chaque pièce et ferma les volets ; elle vérifia si toutes les issues étaient bien verrouillées et tira les grands rideaux noirs afin qu'aucune lumière ne filtre au-dehors.

Quand elle fut bien sûre de n'avoir rien oublié, elle ressentit un grand soulagement, puis elle pensa au sergent John Hambric.

Dans la chambre du médecin-chef ! C'était plutôt drôle ! Beaucoup moins si les Allemands revenaient, mais elle rejeta très vite cette idée, pourquoi reviendraient-ils ? Ils étaient déjà loin !

Elle aimait bien ce prénom, John !

D'où venait-il ? Du Texas, de l'Arizona ou du Colorado ! Pour Marie, l'Amérique, c'était l'Eldorado ! Elle en avait souvent rêvé, elle voyait de grandes plaines verdoyantes et ensoleillées où il faisait bon vivre, des ranches immenses où l'on élevait du bétail, enfin, des décors de western, sous un ciel toujours bleu ! Tous les Américains étaient grands, beaux et chevauchaient des pur-sang.

Ce John était peut-être un cow-boy, comme ceux qu'elle avait vus dans des films américains, avant la guerre.

De tout cela, elle ne voyait que le côté cinéma, mais John n'était pas Gary Cooper et, pour l'instant, il devait avoir faim. Il était temps de penser à ses nouvelles obligations. Elle prépara un repas léger : du pain, de la viande froide, du fromage. Elle trouva

une bouteille d'alcool, prit deux verres et porta le tout dans la chambre de John.

En la voyant arriver avec du ravitaillement, son visage s'éclaira. Elle tira soigneusement les stores et dit :

— Nous allons manger quelque chose, et elle joignit le geste à la parole, pour bien se faire comprendre, mais quand il s'agit de manger, les hommes comprennent toujours.

Elle remplit les deux verres et l'invita à trinquer :

— A la victoire, dit-elle.

Il regardait, surpris, puis se décida à vider son verre, d'un seul trait.

Elle se demandait s'il la comprenait et s'il était conscient de la situation particulière dans laquelle ils se trouvaient réunis, tous les deux.

Il redemanda un verre d'alcool, décidément, ces Américains avaient une bonne descente !

Ils mangèrent silencieusement, en se regardant à la dérobée. Marie était préoccupée, elle prêtait l'oreille au moindre bruit. John, lui, ne s'inquiétait de rien, il mangeait de bon appétit, sans se soucier des tirs que l'on entendait. S'il avait participé au débarquement, il en avait vu bien d'autres et pour l'instant, il buvait de nouveau une bonne rasade.

Quand ils eurent terminé, elle débarrassa le tout et laissa la bouteille à sa portée, ce n'est pas tous les jours que l'on fête la libération !

Sachant qu'il ne pourrait pas se lever, elle alla lui

chercher un urinal, puis elle alluma la lampe de chevet et éteignit le plafonnier.

Elle lui fit un petit signe de la main et sortit.

Il fallait que Marie trouve un endroit pour dormir. Il n'était pas question qu'elle retourne sous les combles, pas question non plus qu'elle reste dans la même pièce que l'Américain. Pourquoi pas la chambre de Mme Lotte ! Elle était tout près de celle de John et, comme elle était vide, pourquoi ne pas l'utiliser ?

Elle sourit à cette idée, elle ne manquait vraiment pas d'aplomb !

John dans la chambre du médecin-chef et Marie dans celle de l'infirmière-chef ! Ils étaient maintenant les maîtres de cette demeure.

Elle poussa la porte et appuya son doigt sur l'interrupteur. La lumière jaillit, éclairant quelques objets personnels. Pressée de quitter cet endroit, Mme Lotte avait, elle aussi, oublié quelques petites choses, notamment une photographie que Marie regarda avec attention. Elle reconnut plusieurs membres de cette équipe, Mme Lotte, souriante, était au milieu du groupe. Quelle drôle de petite bonne femme ! Elle avait été l'âme de cette maison et jamais Marie n'avait eu le moindre différend avec elle, elle s'était toujours montrée très compréhensive.

Elle trouva encore un petit flacon de parfum, Soir de Paris, Marie fit la moue, décidément, ces Allemands n'avaient aucun goût !

Elle s'allongea tout habillée sur le lit et regarda le luminaire accroché au plafond. Elle ne trouverait

pas le sommeil, elle le pressentait, et cette nuit serait longue et infernale.

Au bout d'un instant, le froid la gagna et elle se releva pour prendre une couverture dans l'armoire.

Elle était intriguée par ces tirs qui se rapprochaient de leurs objectifs. Elle éteignit la lumière, ouvrit la fenêtre et les volets. C'était une nuit obscure comme tant d'autres, mais ce soir, le ciel était illuminé par le feu de l'artillerie qui tirait sans discontinuer.

Maîtrisant ses nerfs, elle referma rapidement. Elle mit la couverture sur ses épaules pour avoir plus chaud et elle pensa aux événements de la journée. Tant de choses l'avaient marquée !

Elle se demanda si les Allemands avaient réussi à franchir le Rhin. Que penserait Gunther quand il constaterait qu'elle ne faisait pas partie du convoi, il comprendrait assurément.

Puis elle pensa à John et fit des projets pour le lendemain. Elle voyait la situation sous un angle tout à fait favorable.

« Quand les Français arriveront, j'embarque l'Américain et je rentre chez moi. Après-demain, je serai de nouveau présente à l'hôpital. »

Son raisonnement était simple et logique, du moins le pensait-elle !

Elle entendit soudain un bruit assourdissant, certainement quelques bombes qui tombaient, non loin de là, sur des batteries de défense antiaérienne, installées le long du Rhin. Elle reconnaissait d'ailleurs le bruit de moteurs d'avions qui survolaient la maison

et elle se demanda avec effroi s'il y avait bien une grande croix rouge sur le toit du bâtiment.

Puis son attention se fixa sur des éclatements d'obus, comme si la clinique en était l'objectif, auxquels succédèrent de courtes rafales de mitrailleuses.

Au fur et à mesure que tous ces bruits s'amplifiaient, son angoisse grandissait. Pourquoi était-elle seule ? Elle qui n'était ni courageuse, ni téméraire !

Ce fut une nuit horrible ! Les avions volaient tellement bas qu'elle percevait le vrombissement des moteurs. Jamais elle n'avait entendu patrouiller autant d'appareils au-dessus de sa tête. Toutes les batteries de D.C.A. étaient en action, les bombardements faisaient rage, elle entendait des détonations épouvantables. Elle avait beau se boucher les oreilles des deux mains, elle était abasourdie par les explosions. Elle avait l'impression que les projectiles tombaient tout près d'elle, dans un jaillissement de ferraille, en ébranlant le voisinage.

Elle n'avait jamais connu une telle peur, elle était comme pétrifiée et elle n'osait faire le moindre mouvement. Elle profita de quelques secondes de détente pour se lever. Il n'y avait plus de lumière, heureusement qu'elle avait une torche électrique. Il fallait qu'elle aille voir John, lui non plus ne devait pas dormir, c'était impossible avec toutes ces déflagrations. Près de lui, elle pensait trouver ce réconfort qui mettrait fin à sa frayeur.

A la lueur de la lampe, elle se dirigea vers la chambre de l'Américain. Elle ouvrit la porte et se glissa à

l'intérieur. Elle pensait le trouver éveillé, mais un grand ronflement sonore l'avertit qu'il dormait à poings fermés. Toutes les bombes du monde ne gênaient pas cet Américain tranquille ! Il avait certainement fini sa bouteille et rêvait à quelque belle Américaine.

Désappointée, elle ressortit de la pièce.

Une explosion ébranla la maison ; affolée, elle regagna très vite son lit. C'est alors qu'elle pensa à Gunther, quand elle avait besoin de courage et d'énergie, elle évoquait son souvenir. Il savait si bien trouver les mots pour calmer et reconforter. C'est vrai qu'elle aurait pu l'aimer s'il n'avait été l'envahisseur, celui que l'on évitait soigneusement, préférant souvent changer de trottoir, plutôt que de croiser son regard.

Son existence s'était déroulée d'une façon étrange. Pourquoi était-elle venue ici ? Pourquoi leurs routes s'étaient-elles croisées ? Pour mieux s'éloigner l'une de l'autre, au hasard de la vie.

Elle savait maintenant que tout s'était décidé au pied de cet escalier. C'est là qu'elle avait dû faire un choix. Oh, bien sûr, elle n'avait hésité qu'un court instant, mais elle avait hésité tout de même !

Où était-il maintenant ? Elle imaginait ce long convoi circulant dans la nuit et le brouillard, sous les bombardements. La mort devait être présente, elle avait tenu à les accompagner, n'ayant plus rien à faire dans cette clinique déserte.

Elle ne le reverrait plus, une page de sa vie était tournée, mais elle garderait pour lui un sentiment profond et une immense admiration.

Il lui semblait que des centaines d'avions survolaient la maison en cherchant une cible. Elle se demanda si elle n'aurait pas mieux fait de rester au sous-sol avec John, mais il était trop tard.

Les heures passèrent lentement, elle se releva plusieurs fois pour apaiser cette insécurité qu'elle ressentait si fortement, mais cela ne servait à rien, il fallait attendre !

Vers le matin, tout se calma et Marie étira ses membres engourdis. Elle était soulagée d'être arrivée au terme de cette longue nuit.

Elle se souviendrait longtemps de cette nuit interminable, froide et solitaire.

Elle se pencha sur le comptoir et regarda dans le miroir. Elle se dit : « C'est tout de même étrange, ça me paraît si vieux, ce miroir ! » Elle se pencha de nouveau et regarda de plus près. Elle vit son reflet, mais elle ne le reconnut pas. Elle se dit : « C'est impossible ! » Elle se pencha encore et regarda de plus près. Elle vit son reflet, mais elle ne le reconnut pas. Elle se dit : « C'est impossible ! » Elle se pencha encore et regarda de plus près. Elle vit son reflet, mais elle ne le reconnut pas. Elle se dit : « C'est impossible ! »

Elle se pencha sur le comptoir et regarda dans le miroir. Elle se dit : « C'est tout de même étrange, ça me paraît si vieux, ce miroir ! » Elle se pencha de nouveau et regarda de plus près. Elle vit son reflet, mais elle ne le reconnut pas. Elle se dit : « C'est impossible ! » Elle se pencha encore et regarda de plus près. Elle vit son reflet, mais elle ne le reconnut pas. Elle se dit : « C'est impossible ! » Elle se pencha encore et regarda de plus près. Elle vit son reflet, mais elle ne le reconnut pas. Elle se dit : « C'est impossible ! »

### CHAPITRE XVII

Vendredi 24 novembre 1944.

Des bruits insolites attirèrent son attention. Elle tendit l'oreille et écouta.

Oui, c'était bien cela, des pas de bottes résonnant sur le ciment ! Elle ne pouvait pas se tromper, elle les reconnaissait pour les avoir entendus assez souvent.

Son cœur se mit à battre précipitamment. Quelle heure était-il ?

Elle prit la torche et dirigea la lueur sur sa montre, celle-ci marquait six heures.

Elle alla vers la fenêtre et regarda à travers les volets. Le jour commençait à poindre, il était plus de six heures, sa montre était arrêtée, il devait être, à peu près, huit heures, peut-être plus !

Elle entendait des voix qui parlaient en allemand. Elle pensa immédiatement à John, il fallait éviter le pire et surtout ne pas s'affoler. Elle devait garder les idées claires, tout devait paraître normal.

Quel renversement de situation, elle attendait les troupes françaises et voici qu'elle se retrouvait avec des Allemands ! C'était incompréhensible !

Elle ne craignait pas ces Allemands qu'elle avait vus partir, elle aurait été gênée, tout au plus, mais elle aurait pu leur expliquer pourquoi elle était encore là. Ce qu'elle redoutait, c'était de se trouver face à l'un de ces Allemands fanatiques qui comprendrait très vite qu'elle cachait quelqu'un.

Elle mit un peu d'eau froide sur son visage pour être sûre qu'elle ne vivait pas un mauvais rêve.

Elle avait froid, elle enfila son manteau qu'elle boutonna jusqu'au cou et elle sortit de la chambre.

Dehors l'on s'impatiait et l'on frappait de grands coups contre la porte d'entrée.

Sa position était délicate, mais elle devait y faire face. Il fallait se résoudre à ouvrir ou alors, peut-être que si elle ne bougeait pas, ils finiraient par se lasser ! Elle pensa aussitôt qu'ils étaient armés et que, de toute façon, ils finiraient par enfoncer cette porte. Elle n'avait d'autre choix que d'accepter ses responsabilités. Elle allait soutenir leur présence et gagner du temps, oui, c'est cela qu'il fallait faire.

Elle repoussa un peu la grosse tenture et elle put ainsi voir à l'extérieur. Elle distingua deux hommes en uniforme allemand. Ils n'étaient que deux, mais peut-être que d'autres suivaient ou bien se tenaient-ils cachés !

Ils frappèrent encore en disant :

— Machen Sie auf, schnell !

Ses idées s'embrouillèrent, que faire et que dire ?

Comment expliquer la présence de l'Américain ? Elle leur parlerait, leur dirait n'importe quoi, que John était un Allemand, puisqu'il avait une tenue dans l'armoire, qu'il avait été très choqué et qu'il ne parlait plus.

Résignée, mais avec la ferme intention de se battre, du moins verbalement, elle tira le grand rideau noir et elle leur ouvrit.

Elle fut bousculée par ces deux hommes qui pénétrèrent à l'intérieur, en prenant soin de refermer la porte derrière eux. Elle remarqua tout de suite qu'ils ne portaient pas d'arme et cela la rassura. Ils lui expliquèrent qu'ils voulaient se cacher, ici, dans une cave ou un grenier. Leur unité était stationnée près du Rhin, ils avaient été bombardés toute la nuit, ils ne voulaient pas la rejoindre. Elle comprit qu'ils étaient déserteurs, cela ne faisait aucun doute !

Ses craintes s'envolèrent, ils ne lui feraient aucun mal, mais elle ne voulait pas les héberger. Elle n'admettait pas qu'un soldat manque à son devoir alors que tant d'autres se battaient encore.

— Vous ne pouvez pas rester ici, leur dit-elle, c'est un hôpital, vous le voyez bien, elle leur montra de la main les chambres ouvertes. Les troupes alliées ne vont plus tarder et vous serez faits prisonniers. Croyez-moi, il vous faut regagner votre formation et accepter les conséquences de cette défaite.

Elle les sentait fatigués, abattus par cette nuit meurtrière, mais elle dut parlementer pendant un bon moment avant qu'ils ne se décident à partir.

— Dirigez-vous vers le pont, leur dit-elle encore, vous réussirez peut-être à passer !

— Il n'y a plus de pont, dit l'un d'eux avec une grande lassitude.

Le dos voûté, portant sur leurs épaules tout le poids de cette guerre, ils sortirent enfin pour s'enfoncer dans la nappe de brume. Elle verrouilla la porte à double tour au cas où d'autres intrus se présenteraient. Elle était épuisée, mais elle s'était bien sortie de ce mauvais pas. Quelle histoire ! Elle retourna s'allonger et réfléchit. Il y avait donc encore des Allemands tout près d'ici, alors que les troupes françaises étaient en ville, à quelques kilomètres à peine.

Entre les deux camps, isolés, Marie et son Américain, quelle situation inconfortable !

Elle avait hâte que tout cela finisse, elle espérait que dans la journée tout s'arrangerait et qu'elle arriverait au bout de ses peines.

Elle n'avait aucune notion de l'heure, mais comme il faisait jour, elle décida d'aller réveiller son hôte.

Elle entra dans la pièce, tira les rideaux et ouvrit les volets. Elle n'eut pas besoin de lui demander s'il avait bien dormi, elle le savait et d'ailleurs, comment aurait-elle pu s'entretenir avec lui ?

Par des gestes qui amusèrent Marie, il lui fit comprendre qu'il voulait déjeuner. Elle regarda la bouillotte, elle était vide, cela expliquait bien des choses, notamment le ronflement bruyant de cette nuit !

Elle alla rincer le verre et machinalement se regarda dans la glace. Quelle horreur ! Elle se trouvait affreuse

avec ces grands cernes sous les yeux et ces cheveux ébouriffés. Elle retourna dans la chambre de Mme Lotte pour y chercher un voile parmi le linge encore entassé dans l'armoire. Elle en trouva un, encore fallait-il qu'elle prît soin d'enlever l'insigne allemand de la Croix-Rouge. Elle le mit sur ses cheveux blonds, c'était déjà mieux, elle avait meilleure allure et ainsi, elle espérait imposer du respect à ceux qui désormais l'approcheraient.

Sur un réchaud à gaz, elle fit chauffer un peu de café, puis elle beurra quelques tartines et retourna dans la chambre de John.

Il se hissa un peu dans le lit et elle l'installa pour qu'il puisse déjeuner confortablement. Elle le regarda manger, il semblait avoir un solide appétit, cet Américain ! Il ne se doutait pas de la scène qui s'était déroulée, de bon matin, tout près de lui.

Quant à Marie, elle était incapable d'absorber quoi que ce soit, son estomac était noué. Après cette nuit agitée et cette frayeur matinale, il ne fallait pas espérer qu'elle puisse avaler quelque chose.

Quand M. Muller arriva, elle lui demanda l'heure :

— Dix heures déjà, si vous saviez tout ce qui m'est arrivé ! Mais dites-moi quelles sont les nouvelles ?

— Eh bien, ça y est, Strasbourg est libérée !

Il l'avait même entendu à la radio. Selon la promesse du général Leclerc, le drapeau français flottait au sommet de notre cathédrale. Enfin, nous étions libres, après ces années d'occupation.

— Monsieur Muller, avez-vous vu des soldats français ?

— Non, je n'ai vu personne, mais cela ne saurait tarder !

Puis elle lui raconta sa nuit mouvementée et la visite à laquelle elle avait dû faire face.

Il hocha la tête.

— Heureusement, tout cela est terminé et ce soir, vous serez chez vous. Je vais aider l'Américain à faire sa toilette et, si vous avez besoin de moi pour refaire son pansement, je peux très bien vous aider.

Marie était contente qu'il veuille bien s'occuper de lui.

— Pour le pansement, dit-elle, je ne vais pas y toucher, il sera certainement dirigé vers un hôpital américain où l'on fera le nécessaire.

Elle se plaisait à imaginer l'instant où aurait lieu le premier contact avec les libérateurs, il faudrait qu'elle leur explique tout et surtout sa présence auprès de John.

M. Muller repartit au bout d'une demi-heure.

Dehors, tout paraissait calme, mais aucun véhicule ne circulait. L'on entendait encore, çà et là, quelques tirs, mais assez éloignés. Comment se faisait-il que les troupes françaises ne soient pas encore arrivées jusqu'ici ? Marie ne comprenait pas, ou plutôt si, personne ne pouvait savoir que dans cette clinique, abandonnée par les Allemands, se trouvaient un blessé américain et une infirmière française. Il fallait absolument prévenir quelqu'un, pourquoi n'y avait-elle pas songé plus tôt ! Mais comment ? Sans téléphone !

Il lui faudrait attendre le retour de M. Muller, il avait dit qu'il reviendrait vers 16 heures.

Les heures se succédèrent avec une lenteur désespérante. Marie faisait le va-et-vient entre la chambre de John et l'entrée. Il souriait toujours, John, elle se demanda ce qu'il pouvait bien faire dans la vie. Elle l'avait imaginé en cow-boy, il en avait bien le physique et la décontraction. Quel dommage qu'ils ne puissent se comprendre, cela aurait facilité bien des choses.

Quel couple étrange et dissemblable que ces deux êtres qu'un concours de circonstances avait rapprochés. Lui, d'un calme à toute épreuve et elle, si nerveuse, réagissant au moindre bruit.

Vers 16 heures, elle sortit faire quelques pas dehors. Elle attendait M. Muller avec impatience et elle fut soulagée de le voir apparaître au bout de la rue. Il ne comprenait pas pourquoi le quartier restait ainsi isolé.

Marie lui dit :

— Il faut absolument prévenir l'hôpital, pouvez-vous téléphoner ? Nous ne pouvons pas rester plus longtemps ici !

Elle était découragée et elle avait très peur de passer une nouvelle nuit semblable à la dernière.

— Je vous promets d'aller téléphoner, mais je crains fort que vous ne deviez dormir encore une nuit sous ce toit ! Ce sera beaucoup plus calme, et puis, vous avez de la compagnie, vous raconterez des histoires à John, dit-il en riant.

Elle se retrouva seule à nouveau ! Il était écrit

qu'elle ne devait attendre aucune aide de personne.

Elle n'était pas aussi optimiste que M. Muller ! Elle n'aimait pas ces contre-temps.

Le chauffage étant arrêté, le froid s'était installé et elle ne quittait guère son manteau. Le circuit électrique avait été rétabli, c'était une chance, car le noir lui inspirait une espèce de phobie qui ne disparaissait qu'aux premières lueurs du jour.

S'il n'y avait pas eu cet Américain, elle serait déjà chez elle. Pourquoi fallait-il qu'il se soit trouvé sur son chemin pour tout compliquer ! Elle avait déjà eu bien du mal à résoudre ses problèmes, elle n'avait même pas pu prévenir sa mère, et cette dernière devait redouter le pire. Elle soupira en pensant qu'elle allait devoir passer une autre nuit dans cette clinique.

Elle retourna près de l'Américain et l'observa. Si seulement il avait pu marcher ! Encore aurait-il fallu lui trouver un habit. Avec la complicité de M. Muller, ils auraient certainement réussi à le vêtir décentement. Mais il ne tenait pas debout, il fallait absolument un moyen de locomotion. Si M. Muller avait téléphoné à l'hôpital, l'on viendrait certainement les chercher, on ne les laisserait pas tout seuls, isolés et sans aucun secours.

Quand elle sortit de la chambre de John, elle fut surprise de trouver quelqu'un dans le hall. Comment était-il entré ? Avait-elle oublié de fermer la porte à clé après le départ de M. Muller ?

Elle examina cet homme et son accoutrement la surprit. Il était revêtu d'une tenue disparate : un béret

de marin, une veste kaki sur un pantalon sombre. Elle se demanda de quelle arme il faisait partie. Était-ce seulement un militaire ? Peut-être bien un rôdeur ! Il ne lui inspirait aucune confiance. Que venait-il chercher ?

Une sorte de malaise s'empara d'elle, mais elle le surmonta très vite et dit d'un ton ferme, en le foudroyant du regard :

— Que faites-vous là, comment êtes-vous entré ? Vous êtes dans une clinique ! Que voulez-vous ?

Il la considéra avec attention, regarda autour de lui et répondit d'une voix mal assurée, comme s'il avait bu :

— Vous êtes toute seule ici ?

Elle comprit qu'elle était exposée à de grands risques, sa bouche était sèche, elle avait du mal à avaler sa salive. Il ne fallait pas que cet individu louche la rende incapable d'agir, elle devait se tenir sur ses gardes. Un déclic se fit dans sa tête :

— Vous pensez bien que je ne suis pas toute seule avec tous ces malades, s'il vous faut un médecin, je vais en appeler un !

— Non, dit-il, je cherchais simplement un camarade.

— Eh bien, je peux vous assurer qu'il n'est pas là ! Il se dirigea vers la sortie d'un pas pesant et incertain. Il la dévisagea encore une fois avant d'ouvrir la porte, il devait penser que tout était bien calme dans cette clinique et elle eut peur qu'il ne se ravîsât. Elle retint son souffle et ne respira normalement que lorsqu'il fut dehors. Fébrilement, elle tourna la clé

dans la serrure et ferma le gros verrou. Elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la pénombre, puis elle tira le lourd rideau opaque.

Que voulait-il vraiment ? Que cherchait-il à la nuit tombante ? S'il venait piller, il tombait mal, il n'y avait rien d'important et ce n'est pas les villas qui manquaient aux alentours. Pourquoi avait-il été attiré par cette clinique ? Elle avait eu une sensation étrange en le découvrant là, devant elle. Que lui serait-il arrivé si elle avait dit la vérité ? Elle aurait été incapable de se défendre et ce n'est pas l'Américain qui aurait pu la protéger. Elle venait d'échapper à un péril plus grand que les bombardements de la nuit dernière.

Quand elle eut fini de s'occuper de John, elle alla dans sa chambre et s'enferma à double tour. Elle se laissa tomber sur le lit et pleura longuement. Elle ne tiendrait pas plus longtemps, son système nerveux était ébranlé par ces chocs successifs, elle n'était pas en mesure de revivre de tels événements.

Pourquoi fallait-il qu'elle se trouve paralysée ici, sans aide, à la merci de n'importe quel rôdeur ! Saisie d'épouvante, elle pensa qu'il allait revenir, elle le croyait capable de n'importe quel crime ! Il pourrait très bien abuser d'elle et l'assassiner après. Personne ne se douterait de cette tragédie lamentable et mystérieuse ! Elle se voyait déjà baignant dans une mare de sang !

Elle se releva brusquement et réfléchit. Il lui fallait assurer sa protection, mais elle n'avait rien pour se défendre. Au bloc opératoire, il y avait bien des

instruments tranchants et à la cuisine, des couteaux à découper ! Oui, mais il fallait aller les chercher et, pour rien au monde, elle ne sortirait de cette chambre.

Elle s'assura que la porte était bien fermée, mais cela ne suffisait pas, alors elle bloqua l'entrée en poussant une armoire métallique. C'était laborieux, elle en avait chaud, qu'importe, il fallait envisager le pire !

Si seulement elle avait eu une arme ! Dans l'état où elle se trouvait, elle aurait bien tué n'importe quel adversaire. Elle avisa un vase sur un guéridon, elle le saisit et le mit près d'elle, sur la table de chevet, elle pourrait toujours s'en servir pour assommer quelqu'un, en cas de menace.

L'on entendait encore quelques salves de tirs, mais la peur d'avoir à se défendre contre un agresseur la préoccupait beaucoup plus.

Il ne fallait surtout pas qu'elle s'endorme, elle devait rester vigilante. Heureusement qu'il y avait de la lumière, cela l'aiderait à rester éveillée.

Elle essaya de garder les yeux grands ouverts, elle devait lutter contre cette envie de dormir qu'elle ressentait, mais la fatigue aidant, elle ne résista pas longtemps et sombra dans un sommeil profond.



Elle ouvrit les volets et, comme elle était d'excellente humeur, elle dit en plaisantant :

— Alors, on a fait un gros dodo, John ?

Elle s'approcha du lit et le regarda de plus près, il ne souriait pas aujourd'hui, pourquoi ? Était-il fâché parce qu'il n'avait pas eu d'alcool ?

Une ride profonde barrait son front, elle comprit que quelque chose n'allait pas, mais quoi ?

Elle se pencha légèrement vers lui et demanda :

— Qu'y a-t-il, John ?

Il repoussa le drap et montra sa cuisse. Le pansement était humide, une sérosité s'était écoulée de la plaie, traversant les compresses et tachant le lit.

Par de grands gestes, il essayait de la persuader qu'il fallait tout enlever. Pauvre John, c'est lui maintenant qui faisait des efforts pour lui faire comprendre ce qu'il endurait.

Elle calcula qu'il avait ce même pansement depuis cinq jours. Il était temps de le renouveler. Les chairs, en se cicatrisant, devaient repousser le drain, c'est pour cela qu'il avait mal !

Il était donc indispensable d'enlever ce drain et d'en remettre un plus petit. Il ne fallait surtout pas que les chairs se referment trop vite sur le moindre foyer d'infection.

Mais, comment faire ? Elle n'avait jamais fait cela et puis, allait-il supporter une telle douleur, il faudrait à la rigueur lui donner un peu d'éther !

Oh, il n'avait qu'à patienter un peu ! Il serait évacué bientôt et recevrait des soins avisés.

Elle lui passa la main sur le front, son regard était

suppliant comme celui d'un enfant qui cherche une consolation. Elle se laissa attendrir et dit :

— Yes, John, tout à l'heure !

Elle l'aida à se remonter un peu et l'installa pour déjeuner.

En attendant l'arrivée de M. Muller, elle allait préparer tout ce qui était nécessaire pour le soigner. Elle trouverait certainement tout ce qu'il fallait en salle d'opération.

Elle rechercha des drains de différentes grosseurs qu'elle fit stériliser. Elle regardait tous ces instruments qui gisaient là, épars. Elle distingua un scalpel, sa frayeur de la veille lui revint en mémoire, c'est exactement ce qu'il lui fallait pour se défendre ! Elle n'en aurait sûrement plus besoin, mais elle l'ajouta à son matériel et elle s'en retourna à la salle de pansement pour prendre son chariot.

M. Muller arriva quelques instants plus tard.

— Alors, monsieur Muller, à quelle heure viendrat-on nous chercher ?

— Vous allez être contrariée, mademoiselle Marie ! Quand j'ai téléphoné à l'hôpital, j'ai obtenu cette réponse : puisque votre blessé est dans une clinique, il y est bien pour l'instant, nous avons bien assez à faire, mais nous transmettrons votre appel à l'hôpital américain.

Marie était furieuse.

— Je ne vais tout de même pas rester ici jusqu'au nouvel an, c'est insensé ! Avez-vous vu des soldats français dans le secteur ?

— Non, je crois bien qu'ils nous ont oubliés, mais je

ne pense pas qu'il y ait encore des Allemands, d'ailleurs les gens recommencent à sortir et la vie normale a repris son cours.

— Si je vous donnais un message pour le docteur Klein, pourriez-vous le lui faire parvenir ? Je suis sûre qu'il fera le nécessaire pour que l'on vienne nous chercher.

— Je vous promets d'y aller cet après-midi, mais peut-être serez-vous déjà partis !

— Pour l'instant, j'ai besoin de votre aide, nous allons charcuter ce pauvre John !

Quand l'Américain les vit entrer, il les accueillit avec une grimace. Il n'avait même pas déjeuné, c'était significatif !

Marie enfila des gants stériles, puis elle essaya de dérouler le bandage, mais tout était collé, aussi préféra-t-elle couper dans les bandes pour dégager la cuisse. En voyant la lésion, elle comprit immédiatement qu'un éclat d'obus avait déchiré les chairs. Elle regarda la plaie, puis John, et dit enfin à M. Muller :

— Il va souffrir quand je vais retirer le drain, je préfère lui donner un peu d'éther, comme cela il ne sentira rien. Il faudra bien le tenir s'il se débat, je ne sais pas comment lui expliquer, il ne comprendrait pas.

Elle prit une compresse qu'elle imbiba d'éther et l'appliqua brusquement sur la figure de John. Celui-ci, surpris, se débattit, heureusement que M. Muller le

retenait solidement. Après quelques instants, il se détendit.

M. Muller regarda Marie d'un œil intrigué.

— Ne soyez pas inquiet, monsieur Muller, tout se déroule normalement, maintenez-lui la compresse sur le nez pendant que je m'occupe de la cuisse.

Elle essaya de se rappeler les gestes du médecin quand il venait faire le premier pansement. Elle retira le drain d'un mouvement sec, mit un antiseptique, puis elle introduisit un drain plus petit dans la plaie. Tout se passa très vite, elle avait été à bonne école !

— Voilà, dit-elle, c'est terminé, enlevez-lui la compresse.

John reprit instantanément ses esprits. Stupéfait, il les regardait. Il se souleva un peu pour mieux voir sa blessure puis se laissa retomber lourdement en poussant un grand soupir.

Marie scruta son visage, elle crut qu'il allait s'évanouir, ce serait le comble s'il fallait le ranimer avec de grandes claques !

La plaie était belle, la cicatrisation s'amorçait normalement, il n'y aurait aucune complication, ce grand cow-boy n'aurait bientôt plus besoin d'elle.

Elle lui refit un gros pansement, mais moins serré, pour qu'il puisse remuer un peu.

Quand elle eut fini, elle se mit à rire en lui ébouriffant les cheveux qu'il portait très courts, elle voulait qu'il soit rassuré sur son état.

Elle dit à M. Muller :

— Il y a encore une bouteille de cognac à la cui-

sine, je crois qu'il a bien mérité un verre et vous aussi d'ailleurs, vous êtes tout pâle !

— Oui, je pense que nous en avons grand besoin !

Ils changèrent encore les draps qui étaient souillés, puis Marie sortit pour écrire une courte lettre à l'intention de son ancien chef.

M. Muller s'occupa de John, le rasa et lui trouva une chemise convenable. Maintenant, il était propre et beau, il n'y avait plus qu'à attendre !

Faute de ne pouvoir dialoguer, ils feuilletaient de vieux hebdomadaires allemands. John tournait les pages en regardant les images comme un enfant qui ne sait pas lire et qui essaye de comprendre. Quant à Marie, elle avait trouvé un illustré où il y avait un portrait d'Hitler. On y parlait aussi de l'Afrikakorps, du général Rommel, on y disait que l'Allemagne avait perdu une bataille, pas la guerre ! Quand on avait imprimé cela, se doutait-on déjà que la glorieuse Wehrmach serait un jour anéantie !

La porte de la chambre était restée entrouverte, cela permettait à Marie d'effectuer une surveillance discrète et d'être renseignée sur d'éventuels visiteurs.

Elle entendit une voiture s'arrêter devant l'entrée.

« Ça y est, pensa-t-elle, enfin ! Ce n'est pas trop tôt ! Je vais en avoir des choses à raconter ! »

Elle sortit précipitamment de la pièce et elle vit une jeep, stationnée devant la porte. Trois Américains en descendirent, trois grands garçons, mâchant du chewing-gum. Elle leur ouvrit la porte et les regarda l'un après l'autre, enfin ils étaient là !

L'un d'eux lui parla en anglais. Elle fut obligée de leur dire :

— Je ne parle pas votre langue, mais l'un de vous sait-il le français ?

— Oui, dit le troisième en s'avancant vers elle, un tout petit peu, et il montra deux doigts très rapprochés. Elle dit encore :

— Je m'appelle Marie et je m'occupe de votre camarade blessé, mais vous ne pouvez pas l'emmener dans ce véhicule, il fallait venir avec une ambulance.

Ils se regardèrent, parlèrent entre eux et le troisième lui répondit :

— Nous voulons simplement voir, pas emmener !

Ahurie, elle secoua la tête, rêvait-elle ? Ils étaient là pour voir, une simple visite quoi, alors qu'elle avait espéré qu'ils venaient pour les ramener à Strasbourg.

Dépitée, elle protesta :

— Cela fait des heures que nous vous attendons ! Enfin, allez voir John, il va être heureux de vous voir et de pouvoir parler à ceux qui le comprennent.

Ils se dirigèrent vers la chambre et Marie entra la première. Ce furent de grands cris de joie, de grandes accolades, on aurait dit des enfants qui se retrouvent à la rentrée, après de longues vacances.

Ils s'installèrent tous les trois sur le lit. John était un peu inquiet pour sa blessure et il leur montra le gros pansement que Marie lui avait fait.

Elle sortit, les laissant seuls, ils avaient tant de choses à se dire. John devait retracer le chemin parcouru depuis qu'il avait été blessé et expliquer la présence de Marie auprès de lui.

Elle aurait aimé participer à ces retrouvailles et surtout comprendre, pour mieux connaître cet inconnu qui, bien malgré elle, l'avait enchaînée à lui.

Marie les entendait parler très fort, leurs phrases étaient entrecoupées de grands éclats de rire.

Elle remarqua qu'ils avaient prononcé plusieurs fois le mot french girl, ils en riaient à gorge déployée. La french girl, c'était elle ! Elle imaginait bien le genre de plaisanteries dont elle faisait l'objet. Elle sourit, heureusement que ce grand cow-boy était momentanément condamné à l'immobilité complète.

Au bout d'une demi-heure, ils décidèrent de partir et la saluèrent d'un « Hello Miss Mary ! ».

Elle leur demanda :

— Quand viendrez-vous chercher John ?

— Demain ou lundi, dit celui qui parlait un peu le français.

Elle lui redit encore une fois :

— Il faudra venir avec une ambulance.

— Oui, oui, dit-il en riant.

Elle n'était pas très sûre qu'il ait bien compris, d'ailleurs ils étaient déjà tous les trois dans la jeep, en criant :

— Bye ! Bye !

Elle retourna auprès de John. Son visage rayonnait de joie. Il voulait tout partager avec elle, il y avait des paquets de cigarettes, du chocolat, du chewing-gum. Il lui tendit un paquet de cigarettes qu'elle refusa, elle prit du chocolat, il y avait tellement longtemps qu'elle n'en avait mangé.

La soirée se déroula tranquillement. John lisait une bande dessinée que ses amis lui avaient laissée. Il avait l'air très intéressé par cette lecture tout en mâchant son chewing-gum consciencieusement.

Quand Marie alla se coucher, elle était beaucoup moins craintive que les autres soirs. Elle ne déplaça pas l'armoire, mais elle mit tout de même le scalpel près d'elle. Il fallait malgré tout rester sur la défensive. Maintenant qu'elle avait trouvé de quoi se défendre, elle était rassurée. Bien sûr, elle ne songea pas un seul instant à la manière dont elle s'en servirait !

Elle pensa encore à sa mère, elle devait être rongée d'inquiétude. Marie n'avait pas pu lui donner de ses nouvelles et cela ne l'aurait guère apaisée de la savoir toute seule auprès d'un Américain. Ah ! elle serait bien heureuse, demain, quand elle la reverrait.

Elle trouva très vite le sommeil, les bruits du dehors ne la gênaient même plus !

partie de cette génération privée de beaucoup de choses  
 ses, mais elle se rattacherait au sup et tresser et tresser  
 - Mais seulement elle pouvait être à la maison pour  
 le repas dominical. Sa mère faisait souvent la cuisine  
 croire ce jour-là et personne ne savait la faire  
 bien et elle. Cela que l'on détestait dans les brassés-  
 rices, mais par la suite agréables de la rigueur  
 familiale.

Elle en avait assez de manger de la viande froide  
 et des œufs. Des œufs, elle en avait fait toujours  
 jours, dans sa cuisine, à la coupe, elle en était sûre  
 très et pour longtemps !

Elle avait de quoi souper, pas la viande qui manquait  
 non tout ce qu'il fallait, elle était une bonne

partie de cette génération privée de beaucoup de choses  
 ses, mais elle se rattacherait au sup et tresser et tresser  
 - Mais seulement elle pouvait être à la maison pour  
 le repas dominical. Sa mère faisait souvent la cuisine  
 croire ce jour-là et personne ne savait la faire  
 bien et elle. Cela que l'on détestait dans les brassés-  
 rices, mais par la suite agréables de la rigueur  
 familiale.

Elle en avait assez de manger de la viande froide  
 et des œufs. Des œufs, elle en avait fait toujours  
 jours, dans sa cuisine, à la coupe, elle en était sûre  
 très et pour longtemps !

Elle avait de quoi souper, pas la viande qui manquait  
 non tout ce qu'il fallait, elle était une bonne

CHAPITRE XIX

Dimanche 26 novembre 1944.

Marie se leva vers huit heures et après avoir fait un brin de toilette, elle rassembla ses affaires. Elle devait être prête, au cas où l'on viendrait les chercher dans la matinée. Au fond d'elle-même, elle le souhaitait très fort, cette situation ne pouvait pas s'éterniser !

Elle ouvrit la fenêtre et respira longuement l'air frais du matin. Ce premier dimanche après la libération promettait d'être beau. A défaut de soleil, il y en aurait dans les cœurs.

Aujourd'hui, dans tous les foyers, il y aurait des réjouissances en l'honneur de cet événement. Des cérémonies militaires seraient certainement célébrées, peut-être sur la place Kléber. Le soir, il y aurait des bals, l'on danserait partout ! Marie n'avait jamais eu l'occasion de danser dans un lieu public, elle faisait

partie de cette génération privée de beaucoup de choses, mais elle se rattraperait.

Ah, si seulement elle pouvait être à la maison pour le repas dominical. Sa mère faisait souvent de la choucroute ce jour-là et personne ne savait la faire aussi bien qu'elle. Celle que l'on dégustait dans les brasseries n'avait pas la saveur agréable de la choucroute familiale.

Elle en avait assez de manger de la viande froide et des œufs ! Des œufs, Marie en avait fait tous les jours, durs, en omelette, à la coque, elle en était saturée et pour longtemps !

Pourtant, ce n'était pas les vivres qui manquaient, il y avait de quoi soutenir un siège de plusieurs semaines, tout avait été prévu ! Mais, elle était une piètre cuisinière et, bien que John fût habitué aux conserves, il aurait sûrement apprécié un bon repas. Elle ne faisait vraiment pas honneur à la cuisine française et il garderait un triste souvenir de cette french girl qui ne savait faire que des œufs !

L'Américain était radieux, il devait bien savoir qu'il allait partir aujourd'hui.

Elle regarda dans l'armoire s'il y avait un vêtement quelconque. Hélas, il fallait qu'il parte en chemise, à moins de revêtir la tenue du médecin-chef, mais ce serait une farce de mauvais goût !

Le temps s'écoula lentement. Ils avaient tous les deux l'oreille tendue, guettant quelque chose qui n'arrivait pas. L'on entendait circuler quelques voitures, mais aucune ne s'arrêtait.

John semblait impatient. Alors que d'habitude il ne

se souciait de rien, il demanda l'heure plusieurs fois, en faisant le geste qui convenait.

Vers midi, elle dut se résigner à préparer un repas frugal. Faute de choucroute, l'on mangerait encore des œufs !

Par la fenêtre de l'office, elle vit arriver M. Muller avec un pot à lait. Elle lui ouvrit la porte, heureuse de voir quelqu'un.

— Tenez, dit-il, je vous apporte de la soupe de légumes. Mme Muller a pensé que cela améliorerait votre menu.

Marie était aux anges !

— Remerciez bien votre femme, monsieur Muller, vous ne pouvez pas savoir comme je suis contente, j'en ai assez de manger toujours la même chose !

— Heureusement que John n'est pas difficile et qu'il est habitué à manger du singe !

— Comment, je ne savais pas que les Américains mangeaient du singe !

Il éclata de rire :

— Non, ce n'est pas du singe, mais dans l'armée, c'est ainsi que l'on désigne le bœuf en conserve. Allez, bon appétit, mademoiselle Marie, j'espère ne plus vous trouver là, demain.

Elle fit réchauffer le potage qu'elle servit dans des bols, par commodité. C'était de la bonne soupe de légumes, bien moelleuse, ils la savourèrent jusqu'à la dernière cuillerée. John avala encore une demi-douzaine d'œufs sur le plat et Marie grignota un morceau de fromage et une pomme.

L'après-midi se passa tristement. Marie était d'une humeur belliqueuse, elle lui lança :

— Mon pauvre John, si demain l'on ne vient pas vous chercher, moi, je vous abandonne !

Il la fixa d'un regard interrogateur. Il voyait bien qu'elle n'était pas satisfaite, mais il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire et il se replongea dans la lecture de sa bande dessinée. Cela faisait bien vingt fois qu'il la relisait et toujours avec la même attention, en mâchant son éternel chewing-gum. Cela l'agaçait tellement qu'elle sortit de la chambre et alla faire quelques pas dans le couloir. Elle regarda au-dehors, la rue semblait déserte, les gens devaient être réunis, en famille, pour fêter ce grand jour. Elle aurait bien aimé se retrouver au sein d'un foyer et parler de la libération de Strasbourg. Elle ne savait rien du déroulement de cette journée, elle espérait que quelqu'un lui en ferait un récit détaillé.

Elle retourna auprès de John et s'assit en face de lui. Il leva les yeux, lui sourit puis reprit sa lecture. Elle l'observa avec beaucoup d'attention ; il était beau cet Américain, séduisant même, exactement le genre d'homme qui plaisait à Marie, mais il passait son temps à dormir et maintenant il mâchait !

C'est à cause de lui qu'elle se trouvait cloîtrée ainsi, depuis trois jours. Si elle ne s'était pas trouvée là, il lui aurait fallu rester seul dans cette maison vide et froide. Il semblait trouver tout naturel d'avoir une infirmière particulière et d'être dorloté comme un enfant !

Elle savait que personne ne viendrait plus. L'idée de

passer encore une nuit dans cette clinique la mettait hors d'elle. Elle pourrait très bien partir, laissant John tout seul, qui le lui reprocherait ?

Elle se leva et commença à tourner en rond.

Non, elle n'était pas capable de le quitter, sa conscience le lui interdisait, cela ressemblerait à une désertion, il lui fallait accepter les aléas de cette situation, elle n'avait pas le choix.

Elle essaya d'imaginer sa réaction si elle avait découvert un blessé allemand, qui n'aurait eu aucune chance de supporter le transport, qu'aurait-elle fait ? Certainement la même chose que pour l'Américain. Elle était là pour soigner, son rôle était d'aider les autres, quels qu'ils soient.

Il n'y a qu'un être qui l'aurait obligée à agir contre sa nature, c'était Herr Major.

Marie et Herr Major, elle sourit rien qu'à l'ébauche de cette idée saugrenue.

Hans disait souvent :

— Quel emmerdeur, Herr Major !

Oui, il en avait plongé plus d'un dans l'embarras, personne ne devait le regretter. Agressif, hargneux, il appartenait à cette bonne minorité d'individus qui semblent avoir été créés pour compliquer la vie des autres.

En aucun cas, elle ne se serait occupée de lui, mais elle en aurait profité pour lui exprimer vertement tout ce que les autres n'avaient jamais osé lui dire.

La soirée fut bien monotone. Ils avaient mangé en silence, se regardant furtivement, chacun essayant de deviner les pensées de l'autre.

« Quel triste dimanche, pensa Marie. Alors qu'à Strasbourg ce devait être la liesse générale, je suis là à me morfondre, auprès d'un être dont je ne sais rien et avec qui je ne peux échanger aucune parole. »

Elle décida d'aller se coucher, c'est encore ce qu'elle avait de mieux à faire !

Elle alluma la lampe de chevet, lui fit un petit signe et se dirigea vers la porte, elle entendit alors :

— Bon — Soir !

Elle se retourna et sourit malgré elle. Pauvre John, ce n'était pas sa faute s'il était étendu là, il aurait, lui aussi, préféré être ailleurs.

Il n'était guère mieux loti qu'elle. Immobilisé auprès d'une jeune infirmière, à qui il ne pouvait même pas faire la cour, pas le moindre petit espoir d'ébaucher une idylle ! Que pouvait-il penser ?

« Quel dommage qu'elle ne parle pas l'anglais ! » Et peut-être aussi :

« Quelle déveine que je ne puisse pas bouger ! »

Pour Marie, c'était une certaine sécurité, après tout, elle ne savait pas du tout à qui elle avait affaire et sa mère lui avait enseigné qu'il ne fallait jamais se fier aux hommes.

## CHAPITRE XX

Lundi 27 novembre 1944.

La nuit avait été glaciale et Marie se réveilla tout engourdie. Il fallait qu'elle bouge pour se réchauffer. Que ferait-elle aujourd'hui pour mystifier le temps ? Elle doutait maintenant que l'on vienne encore les chercher. Les Américains, voyant John en de bonnes mains, ne se souciaient plus de lui !

Elle décida de faire un peu de ménage et elle se planta devant John avec son balai.

Il avait déjeuné et la regardait. Il ne comprenait rien au comportement de Marie, cela le dépassait, il préférait reprendre la lecture de sa bande dessinée. Il devait en connaître les moindres détails, car il la relisait inlassablement.

Cette sérénité l'exaspérait, elle se mit à manier le balai énergiquement, soulevant de la poussière.

M. Muller arriva bientôt, il s'étonna de les voir encore là.

— Mais, ce n'est pas possible, je vais téléphoner encore une fois à l'hôpital !

— A quoi bon, répondit-elle, il faut bien se faire une raison, personne ne songe à venir jusqu'ici ! Si je dois rester là, il faudra rallumer le chauffage car il fait de plus en plus froid.

— Allons, allons, il ne faut pas désespérer, le plus gros est passé, encore un peu de patience !

— Attendre, toujours attendre ! Dans quelques jours, John pourra marcher et nous rentrerons à Strasbourg, bras dessus, bras dessous, dit-elle d'un ton rageur.

M. Muller avait encore rasé John. Puis il l'avait installé dans le fauteuil roulant et maintenant il lui faisait faire le tour du couloir. Le visage de l'Américain rayonnait, il était heureux comme un enfant qui fait un tour de manège !

Marie arpentait la pièce de long en large. John la regardait avec un éclair de malice dans les yeux. Ils commençaient à se connaître et il voyait bien qu'elle était lasse et déprimée.

Elle poussa le fauteuil près de la fenêtre et s'y installa en repliant les jambes. Elle renversa la tête en arrière et fixa le plafond. Pourquoi le sort s'était-il ainsi joué d'elle en la mettant en présence d'un homme avec qui elle n'avait aucun moyen d'expression. La providence aurait pu inverser les rôles ! S'il y avait eu un Français dans ce sous-sol, à la place de cet Américain, tout se serait déroulé différemment. Ils auraient pu parler ! C'est si important le langage. Quel merveilleux organe de communication que la parole.

Echanger des idées, partager ses joies, ses peines, ses craintes ! Toutes les angoisses qu'elle avait connues, elle aurait pu les exprimer et elles lui auraient semblé moins pesantes. Au fil des heures et des jours, ils auraient pu apprécier leur personnalité et des liens plus profonds se seraient certainement noués.

Avec John, tout s'était déroulé dans le silence, des gestes maladroits et grotesques qui faisaient penser à des scènes de cinéma muet.

Mais au-delà de tout cela, n'y avait-il pas autre chose, de plus intime, d'impénétrable, que l'on ne pouvait définir ? Tout ce temps, passé l'un près de l'autre, n'avait-il pas engendré un sentiment d'affection, de tendresse ? Oh, ce n'était pas du tout évident, mais d'après leur comportement respectif, il émanait une inclination, un attachement réel. Ils s'étaient habitués à être ensemble et à les voir vivre ainsi, cela faisait penser à un vieux couple, qui n'a plus rien à se dire, mais tant besoin de la présence de l'autre, qu'ils se comprennent au moindre regard.

Elle savait maintenant qu'ils allaient être séparés bientôt, mais elle ne pourrait jamais oublier John, pas plus qu'elle n'oublierait Gunther, ils étaient tous les deux indissociables.

Où était-il, Gunther ? Comment s'était terminée leur fuite sous les tirs et les bombardements ? Elle espérait qu'ils avaient pu rejoindre un hôpital pour y soigner leurs blessés. Elle avait souvent pensé à eux, surtout pendant ces instants où la solitude et le découragement s'installent, mais à aucun moment elle

n'avait envisagé qu'elle aurait pu les accompagner dans leur débâcle.

Gunther lui avait facilité son adaptation dans ce milieu où elle avait été intégrée contre sa volonté. Elle pensait se retrouver dans un environnement hostile, grâce à lui, elle s'y était accoutumée très vite. Le temps et les circonstances avaient balayé tous ses préjugés, elle avait trouvé en lui un allié. Et puis, ils s'étaient découverts des tas de traits communs, ils se ressemblaient tellement qu'ils auraient pu être conçus le même jour !

Peut-être reviendrait-il à Strasbourg, à la recherche de quelque souvenir ? Non pas pour revoir Marie, d'ailleurs il ne connaissait d'elle que son prénom, il savait aussi que tout les séparait, que rien n'aurait été possible entre eux. Il l'avait bien compris quand son regard, d'une tristesse infinie, s'était posé sur elle, juste avant qu'il ne disparaisse dans la cohue.

La respiration bruyante de John la ramena à la réalité. Il s'était endormi, quelle capacité de sommeil !

Marie sortit sans bruit de la pièce. Elle avait décidé de partir à la recherche de la chambre de Gunther. Elle pensait y trouver quelque objet, un témoignage de sa présence en ces lieux.

Ils avaient été complices, amis, ils auraient pu le rester après cette guerre, mais ils s'étaient quittés sans un adieu, comme des étrangers, sans avoir pu exprimer ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Même s'il l'avait serrée dans ses bras, elle ne savait pas ce qu'elle représentait pour lui. Quant à elle, ses senti-

ments étaient très vagues, mais il ne faisait aucun doute que si cette situation s'était prolongée encore quelques mois, elle se serait certainement rapprochée de lui. Cette admiration réciproque aurait abouti à un attachement plus profond. La libération était arrivée à terme, pour éviter à chacun des complications inévitables.

Elle ne savait pas exactement où il logeait, il lui avait dit seulement que c'était au premier et qu'il cohabitait avec un médecin.

Elle s'engagea dans l'escalier en posant doucement ses pieds sur les marches pour éviter le craquement du bois, elle avait peur de voir surgir encore une silhouette. Elle arriva enfin à l'étage. Hésitante, elle se demanda si elle devait pousser plus loin ses investigations. De quoi avait-elle si peur ? Il lui fallait vaincre cette appréhension, elle avait surmonté tant d'obstacles, elle n'allait pas renoncer maintenant. Elle avança avec précaution, se parlant à elle-même, comme pour s'encourager !

— Dire que je ne connaissais pas ce service !

C'est vrai, elle n'y était venue qu'une fois, pour cette appendicite aiguë. Il y avait beaucoup plus de chambres qu'en bas, elles étaient toutes restées ouvertes, comme si soudain la vie s'était envolée ! La vie et la mort aussi, puisque l'une n'allait pas sans l'autre.

Aucun bruit, à part sa propre respiration et les battements précipités de son cœur ! C'était le silence, profond, absolu.

Elle jeta un coup d'œil dans chaque pièce, mais rien

ne retint son attention. Au fond du couloir, elle avisa une porte qui était fermée. Elle l'ouvrit lentement, obsédée par la pensée de découvrir encore une présence indésirable.

Dans un espace restreint, elle trouva deux lits. L'un était encore défait, sur l'autre elle reconnut aussitôt la blouse de Gunther, car ce n'était pas une blouse de chirurgien. Elle était un peu gênée de violer cet endroit où elle n'aurait jamais osé pénétrer s'il avait encore été là.

Elle regarda dans l'armoire, il y avait encore du linge et aussi une veste militaire avec des galons de lieutenant. Curieuse, comme le sont toutes les femmes, elle commença l'inspection des poches. Elle ne trouva rien, à part quelques photographies représentant la clinique. Tristes images d'une époque révolue, que personne n'oublierait.

Elle chercha encore, espérant qu'un indice quelconque lui permettrait de le situer ou peut-être de le retrouver quand tout serait terminé.

Dans le tiroir de la table de chevet, elle aperçut une enveloppe, peut-être une lettre ! Non, elle était vide. Il avait commencé à écrire une adresse, elle lut :

« Fraulein Karin Peter — Heidelberg »

Elle avait enfin trouvé quelque chose, mais pas ce qu'elle cherchait ! C'était évident, sans équivoque, il écrivait à une jeune fille, sûrement une fiancée qui l'attendait !

Elle s'assit sur le lit et regarda attentivement cette enveloppe. Oui, c'était bien son écriture, elle

était facile à identifier : symétrique, déliée, bien lisible.

Il avait voulu savoir si elle avait un prétendant, mais il n'avait jamais dit qu'il était engagé ailleurs. Il fallait bien admettre qu'à vingt-six ans, il aurait même pu être marié. Elle n'avait pas envisagé qu'il pouvait avoir la moindre attache.

Elle relut encore une fois cette adresse qui jetait le trouble dans son esprit. Elle n'aurait pas dû fouiller ainsi dans sa vie privée. De quel droit usait-elle ? Elle n'était rien pour lui, il ne lui avait fait aucune promesse ! D'ailleurs c'était du passé, cela ne représentait plus aucun intérêt pour elle.

Elle était toujours assise sur le lit, examinant cette enveloppe mystérieuse. Elle n'éprouvait aucune désillusion, c'était très bien ainsi, maintenant elle pourrait l'oublier. Elle se leva enfin, déchira l'enveloppe en menus morceaux qui, tels de gros flocons de neige, retombèrent sur le sol. Elle quitta précipitamment la pièce sans même regarder derrière elle. Gunther était sorti définitivement de son existence. La croisée des chemins, c'est l'endroit où l'on se rencontre, l'endroit où l'on se quitte et, ce 23 novembre 1944, ils s'étaient éloignés irrémédiablement l'un de l'autre.

Maintenant, elle se découvrait des états d'âme différents et même, elle pouvait bien se l'avouer, cette courte période avait été enrichissante pour elle. Elle avait acquis non seulement une technique et une maîtrise professionnelles, mais surtout d'énormes connaissances sur le plan humain. Cela, hélas, elle ne pourrait

le confier à personne, qui serait capable de la comprendre ? Comment pourrait-elle expliquer la lente mutation qui s'était produite en elle pendant ces quelques semaines ? Songeuse, elle redescendit lentement l'escalier. A quoi bon penser au temps écoulé, il fallait songer au présent et à l'avenir qui se dessinait devant elle.

Elle retourna dans la chambre de l'Américain. Il dormait toujours, John, un bras replié sous la tête, en respirant régulièrement. Avait-il tant d'heures de sommeil à rattraper ! Il est vrai que depuis le débarquement, il n'avait pas dû dormir beaucoup.

Elle eut soudain envie de le réveiller, de le secouer, elle voulait parler, oui, il fallait qu'il lui raconte sa guerre, les combats auxquels il avait participé, la progression des troupes alliées sur le sol français, mais John ne parlerait pas et elle ne saurait rien de plus que ce qu'elle lirait plus tard dans de vieux journaux.

Maintenant elle se demandait si elle ne devait pas aller voir le médecin. Elle avait l'impression que son corps était fatigué, qu'elle avait besoin de repos. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Le jour commençait à poindre, elle avait l'impression que le temps s'était arrêté.

Elle se demanda si elle ne devait pas aller voir le médecin. Elle avait l'impression que son corps était fatigué, qu'elle avait besoin de repos. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Le jour commençait à poindre, elle avait l'impression que le temps s'était arrêté.

Elle se demanda si elle ne devait pas aller voir le médecin. Elle avait l'impression que son corps était fatigué, qu'elle avait besoin de repos. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Le jour commençait à poindre, elle avait l'impression que le temps s'était arrêté.

## CHAPITRE XXI

Mardi 28 novembre 1944.

Aujourd'hui, il était temps de changer le cours des choses. C'était décisif, elle ne coucherait plus dans cette chambre, quoi qu'il advienne.

Marie avait déjà échaufaudé son plan. Elle s'occuperait d'abord de John, puis elle sortirait, elle trouverait bien un moyen pour se rendre à l'hôpital, elle reviendrait ensuite avec une ambulance et elle le conduirait à l'hôpital américain.

Elle retira les draps du lit et les plia soigneusement, puis elle rangea sa valise qu'elle mit près de la porte. Tout était prêt pour le départ, c'était le jour J !

Comment allait-elle expliquer les raisons de son absence ? Son histoire était tellement inconcevable qu'elle se demandait si on la croirait ! Elle avait vécu les dernières heures de l'occupation avec des Allemands qu'elle ne détestait même plus et les pre-

mières heures de la libération avec un homme dont elle ignorait tout. Qui accorderait de la crédibilité à cet événement invraisemblable ? Heureusement qu'il y avait John pour témoigner de sa bonne foi ! Elle ne dirait pas qu'elle lui avait sauvé la vie, c'était un peu excessif, mais elle lui avait été d'un grand secours pendant ces quelques journées de vie commune.

Maintenant il fallait sortir de cet isolement et communiquer avec l'extérieur. C'était vital, nécessaire, pour elle et pour cet Américain. Ils ne pouvaient pas rester plus longtemps ensemble !

Elle rentra d'un air décidé dans la pièce :

— Mon vieux John, c'est le grand jour !

Il la regardait, ses yeux noirs interrogeant les siens. Il ne la comprenait pas, mais il lui faisait confiance, il savait qu'il dépendait entièrement d'elle.

Elle opina de la tête :

— Oui, John, toutes les histoires ont une fin, la nôtre aussi !

Il alluma une cigarette. Avait-il compris qu'ils étaient en train de vivre la fin de leur aventure ?

M. Muller arriva, peu après, tout essoufflé.

— Ça y est, mademoiselle Marie, les Américains viendront à 14 heures pour ramener John, vous pourrez enfin rentrer chez vous.

Marie se demandait si elle devait y croire ! Après cinq longues journées, qu'importaient quelques heures de plus, le dénouement était tout proche ! Elle attendrait donc jusqu'à 14 heures.

Une ambulance s'arrêta devant la porte d'entrée. Deux brancardiers en descendirent. Le dernier acte était en train de se jouer.

Marie les accompagna près de l'Américain.

— Voici vos amis, John, dit-elle.

Il parut heureux de voir ses compatriotes et ils discutèrent entre eux.

Elle alla dans la chambre prendre son manteau et sa valise. Le lit de Mme Lotte lui avait servi d'abri, elle s'y sentait en sûreté, mais elle n'y avait pas fait de beaux rêves. Le scalpel était encore sur la table de chevet, elle le mit dans son sac, en souriant, elle n'en aurait plus besoin maintenant.

Elle revint dans l'entrée et interpella les deux hommes qui arrivaient avec une civière :

— Faites bien attention à sa blessure !

— Yes, Madame.

Ils le soulevèrent et l'installèrent aussi bien que possible. Elle lui mit une couverture supplémentaire pour le préserver du froid.

Ce beau G.I. portait les mains vides, vêtu simplement d'une chemise allemande, avec une belle entaille qui lui vaudrait peut-être une citation. Enfin, il s'en était bien tiré, John, il avait eu une chance inouïe !

Le regardant d'un air moqueur, elle lui tendit sa bande dessinée, il pourrait bien la relire encore une fois, en pensant à elle.

Ils le hissèrent dans l'ambulance et attendirent Marie. Elle jeta un dernier regard sur cette clinique qui lui était devenue si familière. Elle se rappela son arrivée, craintive et désolée ; aujourd'hui, elle

en repartait, sûre d'elle, consciente du rôle qu'elle avait joué auprès de John. Les circonstances avaient évolué, progressivement, jusqu'au terme final.

Elle y reviendrait peut-être un jour, avec un petit quelque chose au cœur, quelque chose de particulier, qui fait que les souvenirs ne meurent jamais totalement.

Elle ne voulait pas s'attarder plus, elle avait maintenant toute la vie devant elle pour évoquer cet étrange épisode de son existence.

Ce fut donc elle qui sortit la dernière en tirant la lourde porte derrière elle. Elle grimpa dans le véhicule et s'installa à côté de John.

A part le chauffeur, les deux Américains parlaient un peu le français, aussi elle n'eut aucun mal pour se faire comprendre et leur expliquer où ils devaient la déposer. John s'entretenait avec son compagnon, qui traduisit :

— Le sergent voudrait avoir votre adresse pour vous écrire, puis il éclata de rire, après la guerre, il reviendra pour se marier avec vous !

Marie se mit à rire franchement, elle aussi. Elle nota son adresse sur un petit carton qu'elle trouva dans son sac. John inscrivit la sienne sur un petit bout de papier, puis ils échangèrent leurs adresses respectives.

Il dit encore quelque chose et son ami enchaîna :  
— Il dit que vous êtes la plus belle Française qu'il connaisse !

Marie commençait à être gênée. Il était bien temps de lui faire des compliments ! Pendant cinq jours, il

n'avait fait que manger et dormir, et maintenant, alors que leur séparation était définitive, il devenait sentimental !

Amusée, elle secoua la tête et leur dit :

— Ce n'est pas sérieux, messieurs les Américains, vous avez, chez vous, des filles bien plus belles que vous n'en trouverez ici.

Il ne se doutait pas, John, qu'il était venu contre-carrer tous ses projets. A cause de lui, elle avait connu le froid, la solitude, la peur ! Cette peur qui vous saisit au ventre et qui vous glace le sang. Mais, ce qu'elle regrettait le plus, c'était de n'avoir pu assister à la libération de Strasbourg. Elle qui avait tant espéré vivre ce jour, elle était restée auprès de lui, parce qu'il avait besoin de son aide et qu'elle n'avait pu se résoudre à l'abandonner.

On lui avait volé cette victoire à laquelle elle voulait participer, il n'y avait pas eu de victoire pour elle ! Ils arrivèrent près de la cathédrale et elle s'apprêta à descendre. Ses yeux s'attachèrent encore une fois sur la physionomie de John, son image allait disparaître comme toutes celles qu'elle avait enregistrées au cours de ces dernières semaines.

— C'est le moment de se dire adieu, John !

Elle lui tendit la main, en s'efforçant de sourire. Il la serra très fort en la regardant, comme s'il la voyait pour la première fois. C'était l'instant où leurs chemins allaient bifurquer, elle se retrouvait à cette croisée des chemins, chacun suivrait une autre direction ! Jamais ils n'avaient été aussi proches l'un de l'autre,

pourtant, dans quelques secondes, ces liens allaient être définitivement rompus.

Elle retira sa main qu'il avait gardée dans la sienne, puis lui tapota la joue en disant :

— Bonne chance, John !

Elle descendit très vite pour cacher son émotion.

Le véhicule sanitaire démarra et elle le regarda partir. Une nouvelle page était encore tournée et ce long chapitre se terminait. Elle savait que plus rien ne serait comme avant car elle avait mûri. Elle portait l'empreinte de tous ces événements qu'elle venait de vivre aussi intensément. Elle ne serait jamais plus cette adolescente vive et enjouée qu'elle était, pourtant la vie était là devant elle, riche, pleine de promesses.

Un vent froid lui fouettait le visage, elle pressa le pas, elle avait hâte d'arriver chez elle.

Elle passa devant le Kammerzellhaus et remonta la rue des Hallebardes. Elle leva la tête et regarda les façades des maisons. Elles étaient largement pavoisées, beaucoup de drapeaux tricolores flottaient aux fenêtres. Ce drapeau, symbole de l'attachement de l'Alsace à la France, beaucoup d'Alsaciens l'avaient conservé, secrètement caché, pour le retour des troupes françaises.

Elle imagina l'accueil de la population, ivre de joie, ovationnant ceux qui avaient chassé l'envahisseur de l'Alsace.

Elle marchait d'un pas alerte et décidé dans cette rue où fleurissaient quelques petites « Winstubes »,

sortes de petits établissements, chauds et confortables, où l'on déguste du vin d'Alsace. Souvent, elle y avait croisé des Allemands, aujourd'hui, aucun uniforme vert-de-gris à l'horizon. Après la parade, cela avait dû être une drôle de débandade !

Elle n'entendrait plus ces bruits de bottes martelant le sol en scandant des Heidi, Heida ! Combien de fois avait-elle fermé la croisée pour étouffer leurs échos ? Si beaucoup d'Alsaciens, préférant éviter tout conflit, avaient observé une stricte neutralité, d'autres, affublés de chemises blanches et de brassards à croix gammée, s'exhibaient lors des défilés militaires. Plus d'un allait se trouver en mauvais posture. Il leur faudrait rendre des comptes et notamment expliquer le motif de leur adhésion au parti nazi.

Et puis, il y avait ceux qui avaient perpétré des dénonciations auprès des autorités allemandes. L'épuration devait être en cours et certains allaient se trouver dans la même situation que ceux qu'ils avaient trahis.

A l'hôpital aussi, parmi le personnel et les médecins, certains collaborateurs seraient éliminés. Dans le service où Marie dispensait ses soins régnait une ambiance francophile. Elle avait eu beaucoup d'admiration pour son patron qui était un grand résistant. Il l'avait souvent sollicitée pour aider des prisonniers évadés. Discrètement, elle cachait sous sa cape du ravitaillement qui leur était destiné. Elle avait toujours eu très peur d'être surprise et, surtout, que l'on puisse penser que c'était pour elle qu'elle dérobaient ces denrées.

Elle arriva enfin sur cette petite place qu'elle connaissait bien.

En face de chez elle, il y avait un café dont les propriétaires étaient connus pour leurs tendances pro-allemandes. L'emblème nazi était sorti en toute circonstance, aussi fut-elle étonnée de voir les couleurs de la France s'agiter dans le vent. Elle remarqua même quelques G.I.'s qui sortaient de là, passablement éméchés.

La bière et le schnaps en étaient la cause, à moins qu'ils n'aient abusé de ce petit Sylvaner qui vous monte sournoisement à la tête.

Sur son joli visage se dessina une grimace de dégoût. Ils avaient bien vite retourné leur veste et ils ne devaient pas être les seuls ! Mais qu'importe, cela n'allait pas obscurcir la joie des retrouvailles. La domination allemande avait pris fin, la haine de l'occupant appartenait désormais à une autre époque. Le cœur de cette Alsace que les Allemands n'avaient pas réussi à nazifier vibrait comme celui d'une jeune fille et un sang nouveau, régénéré, coulait dans ses veines.

## CHAPITRE XXII

Marie avait repris ses fonctions à l'hôpital. Elle avait retrouvé ses habitudes qu'elle avait délaissées pendant un certain temps et aussi d'autres malades.

Elle avait voulu connaître, heure par heure, le déroulement exact de cette journée du 23 novembre, journée historique qu'elle n'avait pas vécue comme elle le souhaitait.

— Racontez-moi la libération, disait-elle à ses compagnes.

— Tu n'avais qu'à être là, au lieu de retourner chez ces Schleus, lui répondit une infirmière.

Elle resta bouche bée, puis se ravisant, elle dit :

— Je ne regrette pas d'être retournée là-bas. Grâce à ma présence, j'ai contribué à l'hébergement et à la guérison d'un soldat américain. Je n'ai rien à me reprocher, tout le monde ne peut pas en dire autant !

Elle la regarda bien en face et sortit de la pièce.

Elle en était outrée. Cette fille qui se permettait de lui faire cette remarque avait un frère qui s'était engagé dans les Waffen SS. Ce n'était donc pas une référence et elle aurait mieux fait de se taire.

L'incident fut oublié, du moins en apparence. D'ailleurs ces petites mesquineries ne l'atteignaient pas.

Elle voyait maintenant l'existence sous un aspect particulier. Même son comportement vis-à-vis de la maladie et de la mort s'était modifié. Après avoir vu mourir tant d'hommes, jeunes et beaux, elle pensait désormais que la mort devait être douce pour celui qui se savait atteint d'une maladie incurable et qui subissait une aggravation irrémédiable.

Quelquefois, elle songeait encore à cette aventure dont elle avait été la principale intéressée. Quand elle l'avait relatée, scrupuleusement, on l'avait d'abord écoutée d'une manière sceptique, puis, amusés, les jeunes internes l'avaient accablée de railleries.

— Eh bien, disait l'un, j'aurais bien aimé, moi, être à la place de cet Américain !

— Même avec sa blessure ?

— Certainement, cela ne m'aurait pas empêché de te faire des avances !

— Vous ne pensez qu'à ça, d'ailleurs, leur lança-t-elle.

— Mais, je te parie que lui aussi a dû y penser !

— Non, pas lui.

— Tu ne connais pas les hommes, ma petite Marie !

Si, elle les connaissait maintenant ! Pendant ces

quelques semaines, elle avait pu étudier les réactions de chacun et nul ne s'était jamais permis la moindre familiarité, tous lui avaient témoigné du respect et traitée avec déférence.

Son chef aussi s'était mis de la partie et l'avait taquinée gentiment :

— Cet Américain, j'espère qu'il vous invitera chez lui, c'est le moins que l'on puisse faire. Vous mériteriez même une médaille !

Elle esquissa un haussement d'épaules.

— Pourquoi ? Je n'ai rien fait d'extraordinaire, n'importe qui en aurait fait autant, c'était une obligation morale et professionnelle. Et, si j'étais restée auprès d'un Allemand blessé, qu'aurais-je mérité ?

Elle avait dit cela d'un ton irrité, avec une agressivité qui ne lui était pas coutumière. Il la regarda avec étonnement.

— Mais, ce n'est plus notre petite Marie, si timide et effacée, on nous l'a changée ! s'écria-t-il.

— La petite Marie est devenue adulte, elle voit les choses différemment, avec d'autres dimensions et d'autres valeurs.

— Enfin, Marie, les Schleus sont partis, ce qui compte, c'est que nous soyons libres !

Oui, nous étions libres, mais c'était une liberté chèrement acquise, au prix de quels sacrifices ?

La guerre continuait, toute l'Alsace n'était pas encore libérée et il y avait encore des hommes qui

mouraient de part et d'autre. Quand cesserait cette lutte folle et destructrice ?

Les mois avaient passé. La paix avait été conclue, mais le spectre de l'occupation resterait longtemps encore présent dans les mémoires et certaines plaies ne guériraient jamais complètement.

Rien n'avait pu atténuer la sensibilité de Marie. Tous ces fantômes la hantaient, elle ne parvenait pas à oublier.

John n'avait jamais donné signe de vie. Elle avait pourtant espéré qu'il lui ferait parvenir une lettre en arrivant chez lui. Elle aurait aimé savoir comment s'était passé son retour, s'il s'était à nouveau adapté à la vie civile.

Elle avait même pris quelques cours d'anglais, afin de pouvoir, éventuellement, communiquer avec lui, mais aucun message n'était jamais arrivé.

Ses amies s'étaient souvent moquées d'elles, lui disant :

— Alors ton bel Américain, toujours pas de nouvelles ? Il t'a bien vite oubliée !

— Oui, les hommes sont ingrats !

— Si un jour tu décides d'aller aux U.S.A., tu pourras toujours lui rendre visite et voir si sa blessure est bien cicatrisée !

Elles gloussaient comme des poules dans une basse-cour. Ces moqueries l'exacerbaient, pourtant ce n'était pas bien méchant. Elle adopta une attitude très digne et dit :

— Peut-être a-t-il perdu mon adresse, je vais lui écrire ce soir, il faudra bien qu'il me réponde.

— Tu nous tiendra au courant, dis, Marie ?

— Non, cela ne concerne que moi, je ne vois pas pourquoi cela vous intéresse autant, ce n'est pas un roman-feuilleton !

— Tu n'es pas chic, Marie !

Elle aurait pu correspondre avec John si elle n'avait pas égaré ce petit bout de papier qu'il lui avait tendu dans l'ambulance. Cela, elle ne l'avait pas avoué à ses camarades. Elle était absolument incapable de se souvenir de l'endroit où elle avait pu le ranger. Elle l'avait recherché maintes fois, elle ne l'avait jamais retrouvé, comme si un mauvais génie l'avait dérobé. Comment lui faire parvenir un message ? Elle ne connaissait que son nom : John Hambric.

Elle avait appris que c'était la 7<sup>e</sup> US. Army qui avait combattu aux côtés de la 2<sup>e</sup> DB. John faisait donc partie de la 7<sup>e</sup> US. Army ! C'était bien vague ! Elle aurait pu s'adresser aux autorités militaires américaines, mais cette démarche lui pesait, elle avait peur d'être ridicule et son anglais était des plus médiocres !

Elle ne voulait pas non plus s'aventurer dans le brouillard, John était peut-être marié et père de famille, elle ne désirait pas perturber son ménage. C'était à lui d'écrire le premier, il lui devait bien ça.

Elle ne comprenait pas pourquoi il ne s'était pas manifesté, c'était le grand point d'interrogation !

Il avait pourtant dû garder un bon souvenir de son

séjour forcé auprès d'elle. Elle avait essayé de lui rendre la vie aussi agréable que possible, la situation aurait pu être pire si les Allemands l'avaient gardé en otage.

Peut-être avait-il lui aussi perdu son adresse !

Certains jours, elle pensait que c'était tout à fait vraisemblable. D'ailleurs, quand elle l'avait quitté, il n'avait rien d'autre sur lui que cette chemise où il n'y avait même pas de poche. Comment aurait-il pu conserver ce morceau de papier ?

Elle savait bien qu'il lui était impossible de la retrouver, sans même savoir son nom, cela expliquait son silence.

Puis elle pensa que c'était un manque d'intérêt pour le passé, pourtant, il devait subsister une belle trace de cette plaie béante, qui l'avait immobilisé pendant plusieurs jours, dans cette clinique. Le visage de Marie devait s'imposer dans son esprit quand il regardait cette marque !

Elle avait tenu sa destinée entre ses mains, bien qu'il ignorât tout des dangers auxquels ils avaient été exposés.

Il ne pouvait pas avoir oublié, non, c'était indigne de lui, elle préférait encore la première conclusion.

Un jour, elle s'était même posé cette question : « Etes-vous mort, John Hambric ? »

Cela résonnait comme un titre de roman policier !

John ne pouvait pas être mort, c'était impossible, il était jeune, en pleine santé, et sa blessure était en bonne voie de guérison.

Le temps aidant, l'image de John s'estompa et Marie n'y songea même plus.

Un océan les séparait, un immense océan d'oubli et d'indifférence.

#### CHAPITRE XXIII

Le passé remonte brièvement quelques années plus tard, quand Marie visita le cimetière américain d'Omaha Beach. Elle avait participé à un voyage sur les lieux du débarquement, dit en Normandie et elle ne voulait pas partir sans se rendre un instant aux tombes de ces hommes qui s'étaient battus pour que notre pays entrât en liberté.

Elle était bouleversée par tout ce qu'elle avait vu et entendu au cours de ce séjour. Le souvenir de cette guerre était encore bien vivant et lui rappelait un moment de son existence qui se faisait de plus en plus ténu. Des larmes unissent ses yeux quand elle découvre ces pierres cretes blanches, simples, les noms des soldats, à l'infini. L'un venait devant elle respectueusement, mais elle n'eut jamais le temps de lui parler.

L'un avait que tous ces hommes avaient donné leur vie pour une cause, mais elle avait aussi éprouvé



leur avait pas laissé le choix et l'on ressentait un sentiment de culpabilité d'être encore là, alors qu'ils étaient dans l'oubli depuis longtemps !

Au lendemain de cette guerre, l'on ne pensait déjà plus à tous ces jeunes Américains, débarqués un matin de juin 1944, sous la mitraille des obus allemands et qui dormaient là, loin de leur terre natale.

Tous ces soldats enterrés là, pourquoi étaient-ils morts ? Qu'y avait-il de changé ? Rien, il y avait toujours un conflit quelque part, dans une partie de ce monde en plein désarroi.

Elle posa machinalement son regard sur l'une de ces croix. Pourquoi s'était-elle arrêtée devant celle-ci plutôt que devant une autre ? Était-ce une coïncidence ou une indication ?

Elle lut : Sergent John Hambric — 1920-1944. Perplexe, croyant avoir mal déchiffré le nom, elle s'approcha et relut l'inscription, c'était bien le même nom !

Une bouffée de chaleur colora son visage. Ce n'était pas John qui était enseveli là, à ses pieds. Il n'était pas mort en Normandie, puisqu'elle l'avait soigné pendant cinq longues journées dans cette clinique, à Strasbourg. Non, ce ne pouvait pas être lui, c'était invraisemblable !

Tout s'embrouillait maintenant dans sa tête. Et, si cet homme qu'elle avait connu n'était pas John Hambric ?

Voilà une éventualité qu'elle n'avait jamais envisagée. Ce morceau de papier qu'il lui avait remis, juste avant qu'ils ne se séparent, elle n'avait même

pas eu la curiosité de le lire. Elle n'était plus certaine de rien !

S'il s'appelait réellement John Hambric, il y en avait sûrement des dizaines aux U.S.A., comme il y avait des Dupont et des Durand en France.

Elle ne savait plus que penser. La date de naissance pouvait convenir, il avait bien vingt-quatre ans à cette époque-là.

Serait-il mort après son départ de Strasbourg ? Mais alors, il ne serait pas inhumé dans ce cimetière, car tous ces hommes étaient tombés lors du débarquement. Lui, John, avait continué à combattre, jusqu'en Alsace, du moins le supposait-elle. Elle ne pouvait détacher les yeux de cette croix, entourée maintenant d'un nuage insondable, mais avant de s'éloigner à jamais, elle devait trouver une réponse à cette énigme, elle ne voulait pas rester dans l'incertitude.

John était peut-être mort sur le chemin du retour et mis en terre près de ses camarades, sur les lieux mêmes où il avait combattu.

C'était un peu aléatoire, Marie le savait bien, mais elle décida que c'était ainsi que tout s'était déroulé.

John était mort, c'est pour cela qu'elle n'avait jamais eu de ses nouvelles. Elle préférait cela d'ailleurs à l'oubli ou à l'indifférence. Elle avait enfin trouvé une réponse qui la satisfaisait pleinement et qui lui apportait un apaisement.

C'était bien John qui reposait sous cette croix, plongé dans son dernier sommeil.

Elle revoyait l'expression rieuse de sa bouche, son teint basané, ses grands yeux noirs qui s'illuminaient

quand elle arrivait. Elle se rappela les heures qu'ils avaient passées ensemble en attendant que le cours de leur destinée se précise et s'impose.

Elle ne saurait donc jamais où et dans quelles circonstances il avait été blessé, ni le cheminement qui l'avait conduit vers elle.

Le passé était enfoui, comme John, sous cette terre, il ne fallait pas réveiller les morts, mais les laisser dormir en paix.

Marie prit un peu de cette terre dans sa main et la laissa retomber lentement.

« Et son corps sera cendre et poussière. »

Elle se recueillit encore un instant auprès de cette tombe qui garderait à jamais son mystère, puis elle fit un signe de croix et dit :

— Good bye, John !

#### CHAPITRE XXIV

Comme à l'accoutumée, Marie avait allumé son poste de télévision. Quelles nouvelles allaient encore sortir de ce meuble ? Une guerre, un attentat, un enlèvement, une crise ministérielle !

La vie était angoissante, il fallait une bonne dose d'optimisme pour affronter la réalité quotidienne.

Elle prit un illustré, elle pourrait toujours finir ses mots croisés si les informations ne l'intéressaient pas. Elle feuilleta quelques pages, tout en écoutant d'une oreille distraite. Une phrase, soudain, éveilla son attention :

— Aujourd'hui, le chef de l'Etat a participé aux fêtes du quarantième anniversaire de la libération de Strasbourg.

Elle releva la tête et scruta l'écran.

— Au cours d'une cérémonie militaire, le président de la République a déposé une gerbe au mémorial Leclerc.

Elle regarda sa montre-bracelet, on était le 23. Le 23 novembre 1984. Quarante ans déjà ! Comment avait-elle pu oublier cet anniversaire ? Parce qu'il y avait longtemps qu'elle avait quitté Strasbourg et que le passé, petit à petit, s'était estompé avec le temps.

La journaliste avait enchaîné avec d'autres nouvelles. Elle se leva et débrancha l'appareil. Il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas, toujours des guerres, plus meurtrières les unes que les autres, avec leur cortège de morts inutiles. Rien n'avait changé durant toutes ces années !

23 novembre 1944 ! C'était loin, pourtant elle se souvenait bien de cette journée avec les caractères importants et distinctifs qui y étaient liés.

Ce soir, elle allait évoquer ces moments incroyables, elle allait faire une incursion dans le passé, elle utiliserait sa mémoire, cette merveilleuse machine à remonter dans le temps !

Pourtant, elle n'était pas certaine que sa pensée restitue exactement le film de cette période agitée. Elle se souvint qu'elle avait pris des notes dans son journal intime et ce journal, elle l'avait retrouvé, par le plus grand des hasards.

Quand sa pauvre maman l'avait quittée pour un autre univers et qu'elle avait dû faire quelques rangements, elle avait été surprise de le trouver parmi les vieux papiers de famille. Comment était-il arrivé là ? Sa mère aurait pu le lui dire, mais elle n'était plus de ce monde. Quand elle avait fait cette découverte, elle ne l'avait même pas ouvert, à quoi bon méditer sur des souvenirs d'une autre époque !

Maintenant, elle allait le relire et revivre toutes ces journées avec la fougue et l'espoir de ses jeunes années. Le précieux document serré contre sa poitrine, elle s'installa, confortablement, dans un fauteuil. Elle ferma les yeux quelques instants, que faisait-elle exactement il y a quarante ans, à 20 h 30 ?

Elle était près de John. Elle essaya de se souvenir de ses traits, c'était confus, indistinct, mais elle savait qu'il était beau, très beau !

Elle ouvrit ce journal où elle avait noté ses impressions, jour après jour, comme le faisaient presque toutes les jeunes filles. Elle l'avait commencé à la maison de repos où on l'avait envoyée pour se soigner.

Les premières pages n'éveillèrent guère son attention. L'évocation de cette clinique suscita un visage, celui de Gunther. Ils avaient fait un bout de chemin ensemble, leurs regards se croisant au rythme régulier et continu des convois de blessés. Leur rencontre avait été brève, un bonjour et un adieu ! Il avait assisté à son arrivée, elle avait vécu son départ !

Très absorbée par le contenu de ce cahier, une multitude d'images surgit soudain de son esprit. Elle revit ce grand hall où s'entassaient les civières, ces pauvres créatures gémissantes de douleur, le faciès de cet adolescent qui la regardait fixement, alors que de sa bouche déformée s'écoulait un filet de sang.

Cela avait été une rude épreuve de voir mourir des êtres si jeunes. Les malades, les vieillards attendent la mort, ils ne la craignent pas, mais à vingt ans, on

a très peur ! Cette peur, elle l'avait lue plus d'une fois dans le regard désespéré de certains.

Elle se revoyait encore parmi les membres de cette équipe, bloc homogène, où chacun agissait selon sa conscience, faisant face à de grandes responsabilités, ne reculant devant aucune difficulté. Elle n'avait jamais plus retrouvé cette ambiance amicale et cohérente.

Elle n'était jamais retournée dans cette clinique, d'ailleurs, que serait-elle venue y faire ? Y rencontrer des ombres ! Les ombres ne parlent pas, mais elles s'accrochent à vous pour vous rappeler qu'elles ont existé et que leur souvenir est immortel.

23 novembre 1944, le jour de la libération de Strasbourg ! Elle s'arrêta un instant et baissa les paupières. Elle imagina Gunther la prenant par le bras et l'obligeant à monter dans une ambulance avec lui. Cela aurait très bien pu se passer ainsi, mais cette Marie qui serait partie avec ces Allemands, ce n'était pas la vraie Marie, celle qui attendait depuis si longtemps le retour des troupes françaises.

Elle se souvenait des derniers Allemands qu'elle avait vus partir, un matin, en traînant leurs bottes, et du premier Français, un FFI peut-être, d'après sa tenue, qui lui avait inspiré une terreur folle. Et puis, ces cinq journées passées auprès de John, dans l'attente. C'était vraiment stupide d'être resté tant d'heures ensemble sans se connaître, sans avoir pu exprimer les sentiments profonds qui les avaient unis dans cette guerre.

Elle continua la lecture qu'elle avait interrompue pour mieux s'imprégner de ces instants.

Quand elle arriva à la date du 28 novembre 1944, un petit bout de papier tomba à ses pieds. Elle se baissa pour le ramasser et le regarda attentivement. C'était un papier jauni par le temps, une adresse y avait été inscrite hâtivement, au crayon noir. Elle lut : « John Hambric Marietta 2 c/o Ellie R. Pearce Miss. »

Son étonnement fit place à un trouble qui l'envahit soudainement. Ses yeux fatigués se fixèrent sur cette adresse. Ce petit bout de papier, elle l'avait cherché un nombre incalculable de fois et voici qu'il se trouvait là, entre ses doigts tremblants. Il ne fallait pas qu'il lui échappe à nouveau et elle le serra très fort, comme un objet précieux.

Soudain, dans la lumière tamisée du lampadaire, comme un défi au temps, la haute stature de John se dessina. C'était bien lui, elle le reconnaissait. Souriant, il la regardait. Il lui fit un petit signe comme pour l'inviter à le suivre. Enfin il était là, après tant d'années, il allait lui expliquer les raisons de son silence.

Elle voulait parler, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle était comme paralysée, incapable de se lever de son siège.

Rêvait-elle ou était-elle victime d'une hallucination visuelle ? Jusqu'où s'était-elle laissée entraîner dans son imagination ?

Elle eut très peur de sombrer dans l'inconscience, il fallait qu'elle réagisse, qu'elle chasse cette vision.

Le voile se déchira brusquement et elle sortit de sa rêverie. Elle était en sueur et sa tête lui faisait horriblement mal. Que s'était-il passé dans son subconscient ? De quels phénomènes surnaturels avait-elle été l'instrument ? Elle avait vraiment perdu la notion du temps pendant quelques instants.

Elle frissonna et ramena son châle sur les épaules. Maintenant, elle était tout à fait lucide. On était en 1984 et John était mort depuis longtemps ! C'est elle qui l'avait voulu, c'est elle qui l'avait décidé ainsi. Elle n'allait pas le ressusciter quarante ans après ! La vie n'est pas un jeu où l'on déplace les pions à sa guise.

Elle se leva et alla chercher un grand verre d'eau froide qu'elle avala d'un trait.

Elle revint près du fauteuil et regarda à nouveau cette adresse. Elle ne lui était plus d'aucune utilité. Elle ne devait surtout pas faire naître de regrets car ils ne servent à rien, sinon à assombrir l'existence.

Son journal s'était terminé à cette date, elle n'y avait plus rien inscrit, comme si elle avait voulu tirer un trait sur le passé. Mais pourquoi l'adresse de John y avait-elle été insérée ? Caprice du hasard ou tout simplement ironie du sort !

Elle la relut une dernière fois avant de la ranger définitivement. Que voulait dire Miss ? Était-ce Missouri ou Mississippi ? Elle ne le savait même pas !

Elle referma le vieux cahier. Tout s'était bien passé ainsi, elle n'avait pas rêvé ! Malgré les conditions très particulières, elle avait vécu une très belle histoire.

En se remémorant ces événements, elle pensait

retrouver cette faculté de s'enthousiasmer et de s'émerveiller, mais plusieurs décennies s'étaient écoulées et tout se confondait maintenant avec sa jeunesse perdue.

John, Gunther, chacun aurait pu changer le cours de son destin, mais les circonstances de la vie ne l'avaient pas permis, ce destin l'attendait ailleurs, à un autre carrefour. Même s'ils avaient perdu leur fraîcheur, les souvenirs restaient intacts et le temps pouvait continuer sa course effrénée, rien ne les effacerait.

Il était déjà minuit passé, Marie se sentait lasse mais heureuse d'avoir pu suivre le même itinéraire que jadis, accompagnée de ces personnages qui, à un certain moment, s'étaient trouvés à la même croisée des chemins qu'elle.

répondre à ces besoins de l'enseignement et de  
 l'éducation, mais plusieurs décisions étaient  
 prises et se concrétisaient maintenant avec sa jeunesse  
 pour l'avenir. Les décisions prises par le conseil  
 d'administration, chaque année par rapport à la  
 vie de son destin, mais les circonstances de la vie ne  
 l'étaient pas, car, en effet, l'enseignement était  
 un autre métier. Même s'il était possible pour  
 l'élève, les enseignants restaient attachés à la tâche  
 pour continuer à donner à leurs élèves, dans les  
 années de l'enseignement, la possibilité de  
 leur être de plus en plus utile. Mais ce sentiment  
 mais beaucoup d'effort pour suivre le même itinéraire  
 que jadis, accompagné de ces personnes qui, à un  
 certain moment, étaient trouvés à la même croisée  
 des chemins qu'elle.

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
 LE 20 SEPTEMBRE 1985  
 SUR LES PRESSES DE  
 L'IMPRIMERIE GUÉNIOT  
 LE BROCHAGE A ÉTÉ RÉALISÉ  
 PAR LES ÉTS A.B.C.  
 A CHILLY-MAZARIN

MAISON LAURENCE 1985  
 N° 123

REPRODUCTION  
DE L'ÉDITION DE 1911  
DE LA BIBLIOTHÈQUE  
NATIONALE DE FRANCE  
PAR  
J. B. S. S. S. S.  
PARIS

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1985  
N° D'IMPRIMEUR : 1311

Elisabeth Hinault ne se définit ni comme une romancière, ni comme une intellectuelle. A l'approche de la retraite, cette ancienne infirmière a décidé d'écrire et, sous sa plume d'abord timide, est né un merveilleux roman.

\*  
\*\*

Chacun de nous s'est trouvé, un jour, à « La Croisée des chemins » et a dû prendre une direction. Ce roman, réaliste et remarquablement écrit, d'Elisabeth Hinault, relate les derniers jours de l'occupation nazie que l'auteur a vécue dans une formation chirurgicale allemande puis sa rencontre, inattendue, avec un jeune Américain.

Le message de paix d'une âme généreuse.

**LA PENSEE UNIVERSELLE**

4, rue Charlemagne - Paris 4<sup>e</sup> - 887.08.21

ISBN : 2-214-06328-5

Prix : 95,00 TTC